

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

REVUE
DE
PHILOLOGIE



DE
LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

NOUVELLE SÉRIE

CONTINUÉE SOUS LA DIRECTION DE

ÉM. CHATELAIN, B. HAUSSOULLIER

MEMBRES DE L'INSTITUT

J. MAROUZEAU ET D. SERRUYS

DIRECTEURS A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

ANNÉE ET TOME XLVI, 2^e LIVRAISON

Avril 1922.

SOMMAIRE : Notes critiques sur Eschyle (suite aux *Semi-conjectures*), par Louis HAVET, p. 97. — Inscriptions grecques métriques inédites d'Asie Mineure (Phrygie, Galatie, Lycaonie, Isaurie), par W. M. CALDER, p. 114. — Deux inscriptions byzantines d'Antioche de Pisidie, par le même, p. 132. — Catulle. Sur la signification et la composition du poème 64, par Georges RAMAIN, p. 135. — Callimaque. Épigramme sur l'élection d'Amphipolis, par Louis HAVET, p. 154. — Cicéron, *Quinct.* 53 et 93, par le même, p. 155. — Vergiliana. I. A propos du *Catalepton*, par Jérôme CARCOPINO, p. 156.

Bulletin bibliographique, p. 185.

PARIS

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE, 11

1922

TOUS DROITS RÉSERVÉS

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE — PARIS-7^e

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL

NOUVEAUX PRIX (majoration comprise)

Les ouvrages annoncés ci-dessous sont envoyés franco dans tous les pays de l'Union Postale contre reçu en mandat-poste ou valeur à vue sur Paris de leur montant augmenté de 10 0/0 pour frais de port et emballage.

- ΑΙΣΧΙΝΟΥ περὶ τῆς παραπροσείας, Eschine, discours sur l'ambassade. Texte grec publié avec une introduction et un commentaire, par J.-M. JULIEN et H.-L. DE PERÉRA, sous la direction de Am. HAUVETTE. 1902. In-8. 6 fr. »
- Anglade, J., Grammaire de l'ancien Provençal ou ancienne Langue d'Oc : Phonétique et morphologie. 1920. In-12, cartonné. 15 fr. »
- Antoine, F., Manuel d'orthographe latine, d'après le Manuel de W. BRAMBACH, traduit, augmenté de notes et d'explications. 1881. In-12, cartonné. 4 fr. »
- Arnould, L., Méthode pratique de thème grec. 1892. In-12, cartonné. 2 fr. »
- Audouin, E., Étude sommaire des dialectes grecs littéraires (autres que l'Attique) : homérique, nouvel-ionien, dorien, éolien, avec une préface par O. RIEMANN. 1891. In-12, cartonné. 6 fr. »
- Bally, Ch., Traité de stylistique française. 2^e édition. 1919-21. 2 vol. cart. 24 fr. »
- Berger, E., Stylistique latine, traduite de l'allemand et remaniée par M. BONNET et F. GACHE. 4^e édition revue et augmentée. 1913. In-12, cartonné. 7 fr. »
- Besnier, M., Lexique de géographie ancienne, avec une préface de R. CAGNAT. 1914. In-12, cartonné. 20 fr. »
- Bonnet, M., La Philologie classique. Six conférences sur l'objet et la méthode des études supérieures relatives à l'antiquité grecque et romaine. 1892. In-8. Prix. 5 fr. »
- Bourciez, E., Précis historique de phonétique française, 5^e édition revue et corrigée. 1921. In-12, cart. 10 fr. »
- Brugmann, K., Abrégé de grammaire comparée des langues indo-européennes, d'après le précis de grammaire comparée de K. BRUGMANN et B. DELBRÜCK, traduit par J. BLOCH, A. CUNY et A. ERNOUT, sous la direction de A. MEILLET et R. GAUTHIOT. 1905. In-8 avec 4 tableaux. 30 fr. »
- Cart, L. W., Précis d'histoire de la littérature allemande, avec notes bibliographiques et tableaux synchroniques. 1898. In-12, cartonné. 7 fr. »
- Chevaldin, L. E., La Grammaire appliquée ou série synoptique de thèmes grecs et latins sur un chapitre de Montesquieu, avec une introduction théorique et un appendice contenant des Conseils pour les versions grecque et latine. 1897. In-12, cartonné. 5 fr. »
- Ciceronis, M. T., ad Quintum fratrem epistola prima. Texte latin publié avec un commentaire critique et explicatif et une introduction par F. ANTOINE. 1888. In-8. 5 fr. »
- in M. Antonium Oratio Philippica prima. Texte latin publié avec apparat critique, introduction bibliographique et historique et commentaire explicatif par H. DE LA VILLE DE MIRMONT. 1902. In-8. 5 fr. »
- Cucuel, C., Éléments de paléographie grecque d'après la « Griechische Paläographie » de V. GARDTHAUSEN. 1891. In-12, avec 2 planches, cartonné. 7 fr. »
- Devillard, E., Chrestomathie de l'ancien français (ix^e-xv^e siècles). Texte, traduction et glossaire. 1887. In-12, cartonné. 7 fr. »
- Dottin, G., Les Anciens Peuples de l'Europe. 1916. In-8, cartonné. 15 fr. »
- La Langue Gauloise : Grammaire, texte et glossaire. 1920. In-8, cart. 15 fr. »
- Ernout, A., Morphologie historique du latin, avec un avant-propos par A. MEILLET. 1914. In-12, cartonné. 7 fr. »
- Recueil de textes latins archaïques. 1916. In-8. 7 fr. 50
- Gache, F. et H. Dumény, Petit Manuel d'archéologie grecque, d'après J.-P. MAHAFFY. 1887. In-12, cartonné. 3 fr. »
- et J.-S. Piquet, Cicéron et ses ennemis littéraires, ou le Brutus, l'Orator et le De optimo genere oratorum, traduit d'une préface de O. JAHN et suivi du texte annoté du De optimo genere oratorum. 1886. In-8. 3 fr. »
- Goyau, G., Chronologie de l'empire romain publiée sous la direction de R. CAGNAT. 1891. In-12, cartonné. 12 fr. »
- Haenny, L., Nouvelle Grammaire latine rédigée sur un plan nouveau. 1889. In-12, cartonné. 6 fr. »
- Hamant, N. et J. Rech, Exemples de syntaxe grecque, pour servir à la traduction du français en grec, et précédés d'un Résumé des règles principales de la syntaxe attique, avec introduction par Am. HAUVETTE. 1891. In-12, cartonné. 5 fr. »

ECK

RAL

Union Postale

re.

Texte grec

et H.-L. DE

6 fr. »

Phonétique

15 fr. »

AMBACH, tra-

4 fr. »

2 fr. »

l'Attique):

MANN, 1891.

6 fr. »

24 fr. »

BONNET et

7 fr. »

GNAT, 1914.

20 fr. »

méthode des

892. In-8.

5 fr. »

et corrigée.

10 fr. »

ropéennes,

ECK, traduit

et R. GAU-

30 fr. »

graphiques

7 fr. »

es grecs et

un appen-

In-12, car-

5 fr. »

lié avec un

INE, 1888.

5 fr. »

at critique,

r H. DE LA

5 fr. »

ographie »

7 fr. »

traduction

7 fr. »

15 fr. »

15 fr. »

MEILLET.

7 fr. »

7 fr. 50

MAHAFFY.

3 fr. »

op et le De

xe annoté

3 fr. »

CAGNAT.

12 fr. »

89. In-12.

6 fr. »

duction du

la syntaxe

5 fr. »

Un s
tion d'u
souven
spécial
exempl
de les
surcha
copiste
à des o
fautes
Eschyl
même.
article,
un aut.

Supp
s'asseo
aux A
diverse
comme
méthod
nemen
de la c
- ατοξ.

205
206
207
210
208

1. Vo
RE

NOTES CRITIQUES SUR ESCHYLE

(suite aux *Semi-conjectures*.)¹

I

Rectifications d'ordre.

Un saut d'une ou de plusieurs lignes donne lieu à la restitution d'un tronçon de texte particulièrement ample, de disposition souvent obscure, et dont la critique peut appeler une modification spéciale de la méthode. Aussi a-t-il paru utile de grouper quelques exemples de ces sauts amples, de façon qu'il fût aisé au lecteur de les éclairer l'un par l'autre. C'est le cas de rappeler que les surcharges de *correcteur*, bien plus que les lignes écrites par le *copiste* proprement dit, donnent lieu aisément à des mélectures, à des omissions et fourvoiements, et d'une façon générale à des fautes de toute espèce. — Mes précédentes *semi-conjectures* sur Eschyle étaient des études de méthode sur des *sauts du même au même*. Avec elles a une étroite parenté logique le n° I du présent article, quoique ici le saut du même au même soit envisagé sous un autre aspect.

Suppl. 205-212. Danaos vient d'engager le chœur à monter s'asseoir auprès de lui et, une fois là, à se tenir prêt à répondre aux Argiens d'un ton modeste. On a été contraint d'essayer diverses transpositions; voici celle que la méthode recommande comme fondée sur le principe du saut du même au même; la méthode ici est la même que dans la *semi-conjecture*, le raisonnement sur la faute précédant et, par suite, guidant la recherche de la correction. La faute, ici, a été un saut de : $\chi\rho - \alpha\tau\omicron\varsigma$ à $\omicron\mu\mu - \alpha\tau\omicron\varsigma$. — La répartition des répliques n'est pas indiquée dans M.

- 205 (Ch.) $\phi\upsilon\lambda\acute{\alpha}\xi\omicron\mu\alpha\iota$ δὲ τὰςδε μεμνήσθαι σέθεν
206 $\kappa\epsilon\delta\nu\acute{\alpha}\varsigma$ ἐφετμάς· Ζεὺς δὲ γεννήτωρ ἴδοι.
207 D. $M\eta$ νυν σχόλαζε, μηχανῆς δ' ἔστω κράτος.
210 ἴδοιτο δῆτα πρεμμενοῦς ἀπ' ὄμματος.
208 Ch. $\Theta\acute{\epsilon}\lambda\omicron\iota\mu'$ ἂν ἤδη σοὶ πέλας θρόνους ἔχειν. —

1. Voir *Rev. Phil.*, 1921, p. 75 et 114.

- 209 ὦ Ζεῦ, κόπων οἴκτιρε μὴ ἀπολωλότας.
 211 D. Κείνου θέλοντος εὖ τελευτήσει τάδε.
 212 Καὶ Ζηγὸς ὄρνιν (1. ἱνιν) τόνδε νῦν κικλήσκειτε.

En ce qui touche l'ordre, ceci me paraît satisfaisant. Le εὖ τελευτήσει du père (211) répond à une crainte exprimée par les filles, μὴ ἀπολωλότας (209). A travers 207, qui répond à φυλάξομαι... ἐφετμάς et forme comme une sorte de parenthèse, le ἴδοιτο du père répond au ἴδοι des filles. Il y répond comme à un mot déjà distant, puisqu'il ne lui est pas identique; le changement de voix semble condamner de façon décisive la transposition de Burges, qui rendait ἴδοι et ἴδοιτο contigus. On retrouve le moyen ἴδοιτο δὴ' au v. 359, et on a un autre moyen ἰδέσθω au v. 103. Εἰδόμην Pers. 179 marque le simple fait concret de la vision en rêve. Quelle nuance de sens exprime ici la voix moyenne: je ne saurais le dire (je note que le remarquable dictionnaire de Bailly est muet là-dessus à l'article εἶδω); j'avais songé à une correction ἴδοι δ' ὅ qui supprimait la question de nuance, mais que je ne puis maintenir. — Beaucoup plus claire est l'alternance de voix qu'on retrouve bientôt dans 215-216. Là le dialogue est le suivant: D. Invoque Apollon, dieu qui a été exilé du ciel. Ch. C'est donc en connaissance de cause qu'il comprendrait (optatif conditionnel *actif*) notre situation. D. Oui, qu'il fasse un retour sur lui-même (optatif propre *moyen*) et nous assiste; εἰδὼς ἂν αἴσαν τήνδε συγγνοίῃ (ms. εὐγνώῃ) βροτοῖς. — Συγγνοίτο δὴτα καὶ παρασταίῃ πρόφρων. Ici, il y a variation réelle de sens, ce qui n'est guère possible dans 207-210, et variation double, puisque le mode n'est le même ni logiquement ni (à cause de ἂν) grammaticalement, et puisque, grâce au parallélisme entre le sort du dieu et celui des mortels, Apollon envisage tantôt l'un, tantôt l'autre.

Jusqu'à 209, les répliques sont de deux vers au moins. De 213 à 221 elles sont uniformément d'un vers chacune; le couple 211-212 est-il une dernière réplique de deux vers? On en douterait si l'on considère que le Ζηγὸς de 212 est bizarre après le κείνου de 211. Il est probable qu'entre ces deux vers il est tombé un vers du chœur, sans que cette faute soit connexe au fourvoiement de 210. S'il en est ainsi, les répliques d'un seul vers vont de 211 et 211^a à 221, ce qui en fait douze en tout. Des groupes de vers aux vers isolés, la transition se fait par le couple 208-209, qui se compose de deux vers non liés l'un à l'autre, adressés l'un à Danaos, l'autre à Zeus. L'emploi des douze courtes répliques correspond à l'ascension des Danaïdes, qui montent rejoindre leur père; une fois qu'elles l'ont joint, il leur adresse une tirade qui a aussi l'étendue de douze vers.

Pérs. 280-283, lignes de M : ἔϋζ' ἀποτρὸν βοῶν | δυσαιανῇ Πέρσαις
| δαίοις, ὥς πάντα παγκάκως | ἔθεσαν· αἰαὶ στρατοῦ φθαρέντος. L'antistrophe commençant par στυγναί γ' Ἀθῆναι δαίοις, les modernes ont éprouvé le besoin de mettre le δαίοις de la strophe en place homologue, c'est-à-dire à la place de βοῶν, et remanié les mots suivants : δυσαιανῇ βοῶν | Πέρσαις ὥς πάντα... selon Weil. Mais définir la correction avant d'avoir défini la faute était une erreur de méthode. Quelle est la faute? évidemment un saut de δαίοις à δαίοις; les transpositions compliquées qu'on est amené à supposer ont donc été faites sur un tronçon ample de texte, obscurément rétabli par un correcteur. C'est sur ce tronçon rétabli qu'a eu lieu aussi le saut du même au même qu'implique la semi-conjecture de Hermann, θε<οὶ θε>σαν pour ἔθεσαν; ce θεοὶ θέσαν est homologue au ἔκτισαν, initial de ligne, de l'antistrophe, comme les deux δαίοις le sont entre eux, mais il avait cessé d'être au commencement d'une ligne, ce qui a rendu possible que le saut se produisît. Et puisque le désordre des mots tient à un rétablissement, nous avons le droit de tirer de là toutes les conséquences logiques. A ὥς πολλὰς Περσίδων de l'antistrophe, nous rendrons homologue non Περσαῖς ὥς πάντα, mais ὥς Πέρσαις πάντα.

Sept 83-89 (et tout le morceau 78-107) :

ἔλε δ' ἐμᾶς πεδί' ὀπλοκτύπος (ὀπλακτ-? ¹)
τί χρίμπεται βοᾷ ποτᾶται βρέμει δ'
ἀμαχέτου δίκαν ὕδατος ὀροτύπου.
ἰὼ ἰὼ ἰὼ θεοὶ θεαί τ' ὀρόμενον
κακὸν ἀλεύσατε.
βοᾷ ὑπὲρ τειχέων.

A propos du premier membre, le scoliaste dit τὰ τῆς γῆς [δὲ] μου πεδία, ce qui a suggéré la semi-conjecture ἔλε δ<ὲ γᾶς> ἐμᾶς; c'est ἐμᾶς qui avait dû être omis, puis, après rétablissement, pris pour un *substituende*. La rectification faite, le passage reste plein de difficultés. Le désordre des idées y est évident; le ὑπὲρ τειχέων de la dernière ligne doit manifestement précéder la troisième, car c'est ὑπὲρ τειχέων qui amène la comparaison du vacarme des sabots, tombant par dessus les remparts, avec celui d'une cascade de montagne. L'origine du désordre n'est pas difficile à découvrir; un copiste a sauté de la fin de ligne -τύπος,

1. Pour être compris, le poète a dû écrire ὀπλα-κτύπος, en gardant l'a thématique d'ὀπλά. Λεῶς... ἰππότας se trouvant loin, trois lignes plus haut, les spectateurs auraient entendu ὀπλοκτύπον d'un bruit d'armes et non d'un bruit de sabots.

après 21 lettres, à la fin de ligne -τύπου, après 22 lettres. De là non seulement le déplacement de ὑπὲρ τειγέων, mais la répétition de βοῶ (ou plutôt de βοῶ), sujet indispensable de l'adjectif ὀπλακτύπος aussi bien que sujet des verbes χρίμπτεται, ποτᾶται et βρέμει. De là l'intervention du premier βοῶ avec χρίμπτεται, car c'est βοῶ χρίμπτεται que requiert le mètre dochmياque. De là le TI parasite au début de la seconde ligne; lire II et voir là le commencement d'un ποτᾶται que le copiste a abandonné. L'ensemble du morceau dochmياque et le suivant :

ἔλε δ' <ε γᾶς> ἐμᾶς πεδί' ὀπλακτύπος
 βοῶ· χρίμπτεται, ποτᾶται, βρέμει δ'
 ὑπὲρ τειγέων
 ἀμαχέτου δίκαν ὕδατος ὀροτύπου.

Ἵπὲρ τειγέων relié à son appartenance naturelle et remis en place, on se rend mieux compte de ce qu'est la composition de la partie non strophique du chœur. Les Thébaines font, sur l'attaque ennemie, quatre constatations alternativement visuelles et auditives, 1 (*visuel*), le départ des cavaliers est annoncé par une poussière muette; 2 (*auditif*), par dessus les remparts, le bruit des sabots parvient dans la ville en cascade; 3 (*visuel*), en bon ordre (cf. εὐτρεπῆς) s'élancent vers la ville les boucliers blancs (cf. λεύκασπις); 4 (*auditif*), on entend des chocs de boucliers et des chocs de piques. On dirait qu'un demi-chœur est monté sur un point servant d'observatoire, comme Danaos dans les Supplantes, tandis que l'autre demi-chœur écoute en bas; au demi-chœur auditif convient peut-être la correction d'Askew, κτύπον δέδοικα, plutôt que le visuel (et obscur) κτύπον δέδορκα de M. Le demi-chœur visuel parle de tomber au pied des divinités des deux sexes et d'embrasser leurs statues, mais comme si ces statues étaient pour lui à distance. Le demi-chœur auditif semble être près d'Arès quand il l'invite à ne pas trahir sa cité jadis aimée. — Le demi-chœur visuel doit descendre de son observatoire en chantant ses derniers κῶλα. C'est le chœur tout entier qui chante la partie strophique; c'est le chœur tout entier qui entend le cliquetis des mors dans la bouche des chevaux (122). — M. Mazon m'écrit: « J'ai peine à admettre que le chœur puisse réellement voir par dessus les remparts. Si cela était, le poète en eût certainement tiré d'autres effets dans le cours de la pièce, en particulier après la sortie d'Étéocle. Pour moi, le chœur ne voit que la poussière, qui s'élève jusqu'au ciel. Toutes les autres sensations sont auditives, et je ne renoncerais pas pour tout l'or du monde à κτύπον δέδορκα. » Δέδορκα peut être authentique, mais cela ne changerait

rien à la question de l'observatoire visuel. Le pronom ὅδε (ῥεῖ πολὺς ὅδε λεῶς 80) est-il dit d'une troupe que les yeux ne situent même pas? Si l'αἰθερία χόνις avait eu le temps de monter plus haut que les remparts, serait-elle encore ἀναυδος? L'observatoire visuel, en tout cas, ne peut avoir d'emploi qu'au début de la pièce, quand l'ennemi marche de son camp vers la ville. Plus tard, toutes les actions, y compris le duel des frères ennemis, ont lieu immédiatement derrière les sept portes; elles seraient observables d'une tour Eiffel ou d'un avion, mais non d'un monticule situé sur le lieu de la scène.

Sept 120-123 : voir 203.

Sept 195-201 (et 515-520).

- A. Καὶ νῦν πολίταις τάσδε διαδρόμους φυγὰς
 θείσαι διερροθήσας ἄψυχον κῆκην,
 τὰ τῶν θύραθεν δ' ὡς ἄριστ' ὀφέλλεται,
 αὐτοὶ δ' ὑπ' αὐτῶν ἐνδοθεν πορθούμεθα.
 195 τοιαῦτ' ἄτ' ἂν γυναιξὶ συνναίων ἔχοις,
 200 μέλει γὰρ ἀνδρὶ (μὴ γυνὴ βουλευέτω)
 τᾷζωθεν· ἐνδον δ' οὔσα μὴ βλάβην τίθει. —
 202 Ἦκουσας ἢ οὐκ ἤκουσας; ἢ κωφῇ λέγω;
 196 καὶ μὴ τις ἀρχῆς τῆς ἐμῆς ἀκούσεται
 ἀνὴρ γυνὴ τε, χῶ τι τῶν μεταίχμιον,
 ψῆφος κατ' αὐτῶν ὀλεθρία βουλεύσεται,
 199 λευστήρα δήμου δ' οὐ τι μὴ φύγῃ μύρον.
 203 B. ὦ φίλον Οἰδίου τέκος, ἔδεις' ἀκού-
 σασα τὸν ἀρματόκτυπον ὄτοβον...

Tel est, à ne considérer que le fond, et en négligeant pour un moment le détail de la forme, l'ordre requis par la logique. La faute initiale doit être un saut du même au même intéressant plusieurs lignes (d'αὐτῶν 194, après huit lettres, à αὐτῶν 198, après huit lettres aussi); après rétablissement d'un si long insérènde, le nouveau copiste se sera perdu dans le fouillis qui encombraient les marges. M. Mazon me fait remarquer que le vers 202 a l'air bien fait pour terminer la tirade et provoquer la réponse du chœur, et cela est parfaitement vrai. Mais, si le chœur affecte une résistance passive et muette, il est naturel qu'Étéocle reprenne son discours pour menacer; 202, qui conviendrait si bien comme vers de clôture, convient également bien comme vers de reprise. Et un petit détail me paraît appuyer la transposition; est-ce à l'instant où le roi vient de crier avec colère ἤκουσας ἢ οὐκ ἤκουσας qu'on peut lui répondre ἔδεις' ἀκούσασα...

δοβον, en lui empruntant son verbe, comme par dérision ? le chœur devrait répondre : Oui, j'ai entendu, mais j'entends aussi l'ennemi. — L'ordre proposé ici accepté, on ne pourra garder le καὶ de 196 ; je ne serais pas surpris qu'il fallût écrire ἡ εἰ, avec crase comme dans ἡ οὐκ 202, ἡ οὐκ Iliade 9,339. La mélecture KEI pour HEI aurait eu lieu sur une surcharge, à l'occasion d'une crase rare, et enfin sous la suggestion d'un texte en désordre. — Le χῶ τι τῶν μεταίχμιον de 197, qui déconcerte au premier abord, paraît pouvoir s'expliquer d'une façon logique. Entre l'homme digne de ce nom et la femme affolée que gourmande le roi, il y a un sexe intermédiaire : c'est celui des hommes en qui les femmes ont éveillé l'ἄψυχον κάκην de 192¹. — Αὐτῶν 198, reprenant le τις de 196, s'explique comme le double *comme eux* de Racine, reprenant le *pauvre* ; l'illogisme passe d'autant mieux qu'on vient de lire ἀνὴρ γυνή τε et que d'ailleurs ces deux termes ont été sommés dans le pluriel τῶν. Ce qui paraît plus grave, c'est que du pluriel αὐτῶν de 198 le roi revienne au singulier dans 199 : φύγη. Ici, l'illogisme est nettement intolérable. La pensée d'ailleurs est défectueuse ; le roi, qui entend ramener au devoir des personnes définies, qui a commencé son discours par ὁ μᾶς ἐρωτῶ (182), oublie ce qu'il est venu faire et gaspille ses paroles en menaces impersonnelles, qui ne visent plus ni les seules Thébaines du chœur, ni même l'ensemble de leur sexe, mais tout le monde, troisième sexe compris. A tout prix, il faut que la critique ramène Étéocle à l'essentiel. Au lieu donc de l'oiseux τι de 199, lisons σύ, qui aura disparu après οὐ par saut d'οὐ à ο ; τι n'est qu'un remplissage métrique. L'hémistiche sera οὐ σύ μὴ φύγη <ς> μόνον ; pour l'ordre des mots, cf. οὐ με μὴ λάθῃ dans un fragment d'Eschyle (Plutarque, Mor. 767 B). — Le vers 195 manque dans M (les mss. récents ont τοιαῦτ' ἂν ou par remplissage métrique (ou bien par correction vraie avec mélecture de surcharge ?) τοιαῦτά γ' ἂν ; τοιαῦτ' <α τ> ἂν est une semi-conjecture de Blomfield). Wecklein a considéré le vers comme apocryphe et j'ai cru d'abord qu'il avait eu raison, d'abord parce qu'M l'omet et que le supposer sauté gratuitement serait contraire à la méthode, ensuite parce qu'il semble répéter trop textuellement 187-188, μήτ' ἐν κακοῖσι μήτ' ἐν εὖστοι φέλη | ξύννοικος εἶην τῷ γυναι-

1. M. Mazon, dans une lettre, me dit ne voir là « qu'une de ces expressions familières par lesquelles on rend l'idée de *n'importe qui* ou *n'importe quoi* ». Il cite Sophocle, El. 305 τὰς οὐσας τε μοι | καὶ τὰς ἀπούσας ἐλπίδας διέφθορεν ; ici pourtant il y a moins d'illogisme ; tout être humain a des espoirs qu'il s'avoue, et d'autres espoirs qu'il ne s'avoue pas ou qu'il oublie ; καὶ τὰς ἀπούσας n'est qu'une forme particulière d'hyperbole et fait gradation d'une façon vraiment sérieuse.

καίω γένει, enfin parce que, si on le garde devant 196, le heurt des idées est intolérable. Il se lie au contraire à merveille avec 200, une fois faite l'interversion proposée ci-dessus. La redite, en tant que telle, est mieux justifiée, car elle sert à introduire l'idée d'une opposition entre les deux sexes. Enfin l'omission du vers dans M n'est plus gratuite, ce qui, aux yeux de la critique méthodique, doit avoir une grande importance. Il y a donc lieu de conserver 195, au rebours de ce qu'a fait Wecklein et que j'approuvais, et conformément à ce qu'a fait M. Mazon. Et le cas est intéressant pour la méthode, il prouve que les mss. récents, qui abondent en vains remplissages, peuvent pourtant avoir une autorité occasionnelle. Le saut d'αὐτῶν à αὐτῶν peut en outre recevoir une date; il remonte au plus récent de tous les ancêtres communs qu'ont eus M et le groupe des autres mss. Sur un même modèle, en effet, présentant une restitution confuse de sept lignes, deux copistes ont commis la même faute d'interversion, mais l'un des deux seulement a commis une faute d'omission.

Sur le même manuscrit ancêtre ont dû être ajoutés les v. 515-520, destinés à remplacer 514. L'ordre y a été brouillé, d'où des variantes d'ordre pouvant tenir soit à des méprises directes, soit à des tentatives de correction. Leur désordre nous apprend d'ailleurs que 515-520 ont été ajoutés sur un exemplaire contenant 514, non 514 ajouté sur un exemplaire contenant 515-520.

Sept 203-207 (strophe) et 211-213 (antistrophe). De part et d'autre, on a d'abord trois dimètres dochmiacques, altérés mais reconnaissables, et, probablement par suite de l'altération, distribués par les copistes avec l'apparence d'une autre structure métrique.

- 203 ὦ φίλον Οἰδίπου τέκος, ἔδεις' ἄκου-
 211 ἀλλ' ἐπὶ δαίμονων πρόδρομος ἦλθον
 204 σασα τὸν ἄρματόκτυπον
 212 ἀρχαῖα βρέτη πῖσυνος θεοῖς,
 204 ὄτοβον ὄτοβον [om. M et Triclin.], ὅτι [var. ὅτε] τε σύ-
 212 νιφάδος ὅτ' ὀλοῶς
 205 ριγγες ἐκλαγῆαν ἐλίτροχοι.
 213 νειφομένας βρόμος ἐν πύλαις.

La strophe m'avait d'abord paru aisée à corriger; il n'y avait qu'à remplacer ὅτι τε par le neutre ὅ, mis en opposition au masculin ὄτοβον. J'ai trouvé M. Mazon sceptique, malgré l'invraisemblance métrique qu'il y aurait à garder ὅτι τε, ὅτε τε ou ὅ τί τε. Et, à la réflexion, il m'est apparu à moi-même que la question est

moins simple. L'ἄρματόκτυπος ὄτοβος, c'est le fracas du roulement des chars, fracas produit par le heurt continu des roues contre le pavage ou contre les accidents du sol. Il ne peut se confondre ni avec le grincement éventuel des essieux (σύριγγες), ni avec ce qui est mentionné dans la suite de la strophe, le cliquetis des mors de chevaux ; grincement et cliquetis doivent être non identifiés, mais coordonnés à l'ὄτοβος, et par conséquent, la conjonction τε est intangible. Ce qui est susceptible de correction, c'est le ὅτι ou ὅτε qui précède. La correction, quelle qu'elle puisse être, sera nécessairement placée à la fin du second dimètre dochmique, car le troisième est exactement rempli par τε σύριγγες ἐκ-λαγῆαν ἐλίτ-ροχοι¹. Et comme la place manque, non seulement ὅτι ou ὅτε, mais aussi le second ὄτοβον, se trouve englobé dans la suspicion de faute ; c'est donc par erreur qu'ὄτοβον, est répété dans les mss. récents, et non qu'il figure une seule fois dans M. Contre le second ὄτοβον, j'avais surmonté une défiance instinctive et j'avais eu tort de la surmonter ; non seulement la répétition était en elle-même une figure bizarre et inquiétante, mais il était plutôt intimidant d'admettre en fin de dimètre un dochmius de huit brèves -κτυ-πον ὄ-τοβον -ὄ-τοβον. Une nécessité métrique aidant maintenant à voir clair, je crois certain que ὅτι, ὅτε (ou ὄτοβον ὅτε) représentent ὅπ<ὠς>, mutilé ou corrompu dans des conditions que je ne saurais définir ; si on admet ὅπως, le commencement de strophe présente la forme que voici (les *pieds* sont ici séparés par des traits) :

ὦ φίλον Οἰδίπου | τέκος, ἔδεις' ἀκού- |
ουσα τὸν ἄρματόκ|τυπον ὄτοβον, ὅπως |
τε σύριγγες ἐκ|λαγῆαν ἐλίτροχοι.

La phrase se continue dans ce qui suit :

ἱππικῶν τ' ἄ<γρ>ύπων
πηδάλιων διὰ στόμα
περιγενέταν χαλινῶν.

Il faut ici un nominatif, coordonné avec σύριγγες comme sujet d'ἐκλαγῆαν. Lire πηδάλιον : la finale a été altérée en -ων par la contagion des génitifs pluriels qui précèdent et qui suivent.

1. Étymologiquement, il faut couper ἐκ-λαγῆαν et ἐλίτ-ροχοι, mais l'unité phonétique de chacun des deux mots est manifestée par l'accentuation. Eschyle peut donc disjoindre les groupes κλ, τρ, disjonction qui est l'essence de l'allongement par attribution. Il peut imiter la prosodie homérique d'ἐκλαγῆαν (Il. 1,46), sans pour cela imiter celle de δὲ κλαγγῇ (1,49). Il le peut au moins dans les morceaux lyriques, où le chant donne une liberté particulière à l'égard de la prononciation instinctive, et où l'on contracte non seulement des formes comme θεοί ou πόλεως, mais aussi bien ποταίνιον, δορυσσόω, γενύων. — Sur le dochmius apparent ὅτι τε σύριγγες, voir plus loin.

Le commencement de l'antistrophe est altéré comme celui de la strophe. Avant d'en essayer la correction, il convient de procéder à une petite enquête sur la *responsion* ou correspondance syllabique dans le genre dochmiaque. Ce genre est abondamment représenté dans les Sept, ce qui permettra de ne faire l'enquête que sur cette pièce seule. Examinons d'abord la seconde partie du dochmius schématique $\cup_, _\cup_,$ ensuite la première partie. La responsion est presque toujours stricte dans la seconde partie du dochmius, $_\cup_$ y étant homologue à $_\cup_;$ Διογενής 128 et διὰ δέ τοι 122 sont probablement trisyllabiques; on a $\cup\cup\cup__ = \cup\cup\cup__$ 204-212 mais aussi $\cup\cup\cup__ = _\cup__$ 110-128, 115-134 (douteux, car, avec Enger, on peut remplacer ὀρόμενον par ὄρμενον), peut-être $\cup\cup\cup__ = \cup\cup\cup__$ 233-239 (les arrangements ἄμα et, d'après Sophocle Trach. 839, ἀμρίγα, cachent vraisemblablement ἀναμίξ); ὄρ<ε>ι κλίνεται 346 a pour homologue ὄμμα θαλαμηπόλων 359, où ὄμμα ne peut signifier que « le spectacle », et où la correction $_\cup__$ du mot final reste à trouver. Bien entendu, il n'y a jamais responsion entre $_____$ et $_\cup__;$ on a $_____$ 113-131 (ἰχθυόβελω τριγλώχινι Ποσειδάων, voir *Rev. de philol.* 1921 p. 115), très probablement 116-135 (Ζεῦ <Ζεῦ> = φεῦ φεῦ), 698-705 (prononcer κεκ-λήση). — Dans la première partie du dochmius, la responsion exacte est la règle : $\cup__ = \cup__$ 12 fois, $\cup\cup__ = \cup\cup__$ 13 fois, $_\cup__ = _\cup__$ 31 fois; au total 56 responsions exactes; il y a là un indice qui recommande 125 δορυσόω trisyllabique plutôt que δορυσόω tétrasyllabique. Noter d'ailleurs les symétries entre les lignes d'un même morceau; dans 151-155 on a quatre dimètres $\cup\cup\cup__\cup_, _\cup\cup__\cup_,$ et de même dans le groupe homologue, sauf que dans 164 le dactyle du second dochmius est remplacé par Ὀγχα, anomalie qui tient au privilège des noms propres (le même privilège qui ouvre le trimètre aux formes Ἀμφιάρεω tétrasyllabique, Ἀντιγόνη, Ἴππομέδοντος, Παρθενοπαιόν). Il y a là une exception d'un genre à part, qu'il serait illégitime d'additionner avec les autres. Celles-ci ne forment pas le quart du nombre total des exemples. On a $\cup__ = \cup\cup__$ 115-134, 233-239, 418-453, $\cup__ = _\cup__$ 110-128, 116-135, 122-142 avec <αί> σε, 347-359, 564-627, $\cup\cup__ = _\cup__$ 110-128, 111-129, 111-129, 112-130, 345-357, 564-627, 686-692. Aux vers 135-136, le [ἐπώνυμον Κάδμου | πόλιν de M (Κάδμου ἐπώνυμον πόλιν des autres mss.) n'est pas Κάδμου ἐπώνυμον | πόλιν, avec hiatus au moins peu ordinaire, mais bien πόλιν ἐπώνυμον | Κάδμου (Κάδμου homologue à πάντως 117); πόλιν ἐπώνυμον avait dû être réduit à πωνυμον par saut de πο à πω, ce qui explique le fourvoiement de πόλιν dans tous les mss., de ἐπώνυμον dans les mss. récents; on sait assez

qu'il n'y a pour ainsi dire pas d'interversions gratuites; cela fait un exemple de plus pour $\cup_\cup\cup\cup$. Soient définitive, pour la première partie du pied, 15 responsions inexactes (outre l'inexactitude liée à la présence d'un nom propre) contre 56 responsions exactes.

Personne, évidemment, ne songera à faire disparaître les quinze exceptions, mais il est clair que, là où il y a doute, la critique doit présumer l'exactitude des équivalences. A ce point de vue, et en dépit des mss., il sera satisfaisant d'écrire en place homologue $\text{-τυπον ὅτοπον ὅπως}$ et πίσυνος ὅτ' ὄλοᾷς ; le pied apparent $\text{ὅτι τε σύριγγες ε-}(\cup\cup\cup, _\cup\cup)$ sera à écarter si on n'ose pas, comme les mss., admettre le pied non moins surprenant $\text{ὅτ' ὄλοᾷς νειφομέ-}$. En transposant les mots de l'incise commandée grammaticalement par ὅτε, on aura avec responsion exacte, sauf en un seul point, $\text{νιφάδος ἐν πύλαις νειφομένας}$ (la diphtongue ει paraît linguistiquement justifiée) βρόμος homologue à $\text{τε σύριγγες ἐκ-λαγχᾶν ἐλίττοχαι}$; cette hypothèse fournira un 4^e exemple de $\cup_\cup\cup\cup$ et une 16^e exception au principe de la responsion exacte. Enfin le θεοῖς des mss., supposé authentique pour un moment, viendra se placer avant πίσυνος , suivant l'hypothèse de Hermann, pour compléter le pied incomplet -χαῖα βρέτη et correspondre à -ματοκ- de la strophe; mais θεοῖς ne peut être authentique, car les θεοῖ sont évidemment la même chose que les δαίμονες . Ce n'est pas un substantif qu'on attend, c'est un pronom. Au lieu donc du πίσυνος θεοῖς des mss. et du θεοῖς πίσυνος de Hermann, lisons σφίσιν πίσυνος ; on aura eu σπισυνος par saut de ισ à ισ , puis πίσυνος par arrangement, puis πίσυνος θεοῖς par intrusion de glose complétive. Les trois lignes d'antistrophe prennent donc la forme suivante:

$\alpha\lambda\lambda' \text{ ἐπὶ δαιμόνων πρόδρομος ἦλθον ἄρ-}$
 $\text{χαῖα βρέτη, σφίσιν πίσυνος, ὅτ' ὄλοᾷς}$
 $\text{νιφάδος ἐν πύλαις νειφομένας βρόμος.}$

Νιφάδος ($\lambda\iota\theta\acute{\alpha}\delta\omicron\varsigma$ Naber), étonne quelque peu; une νιφάς a-t-elle un βρόμος ? M. Mazon, qui dans sa traduction a mis « avalanche », m'explique par lettre qu'il entend exactement une tourmente de neige, et il cite le νιφάς πολέμοιο de Pindare, Isthm. 3,35. — Reste à examiner comment ont pu se produire les fautes compliquées de l'antistrophe. Je ne doute pas que le principe n'en ait été le retour des lettres ρομος (πρόδρομος , βρόμος), cela dans un manuscrit ancêtre des nôtres, où six dimètres dochmiacques étaient *lonlignés* comme de la prose. Ils pouvaient former quatre lignes sensiblement égales (23 lettres, 22, 21 ou 23, 24 ou 22), dont les trois dernières auraient été omises par saut de ρομοσ à ρομοσ . Après le rétablissement des trois lignes est intervenu un

réviseur métricien (il n'a pas su couper ἀρχαῖα, comme étaient coupés dans la strophe ἀκούουσιν et σύριγγες), mais il a établi partout une responsion approximative, et dans ses deux dernières lignes une responsion exacte; il a alors fait à rebours exactement ce que je viens de faire ici, c'est-à-dire remanié librement l'ordre des mots d'après des considérations métriques. Son texte devait porter encore σφίσιν πίσυνος et non πίσυνος θεοῖς. — Dans le texte des mss., le pied étrange ὅτι τε σύριγγες ἐ- se trouve être homologue à un pied ayant exactement la même étrangeté (ὅτ' ὀλοῶς νειφομέ-). Ce n'est pas cela qui ébranlerait le principe de la responsion exacte, au contraire! mais, ici, j'attribuerais l'exactitude de responsion à l'arrangeur métricien dont j'ai supposé l'existence. La place des deux pieds n'est d'ailleurs nettement homologue que si on scande par la fin, à rebours. La scansion directe conduit à des difficultés. Si d'ailleurs on obéit aux mss., on est contraint de remplacer πίσυνος θεοῖς par θεοῖσι πίσυνος, avec une interversion gratuite qui doit être écartée par la question préalable; c'est d'ailleurs une de ces corrections métriques qui, a priori, ne sont que des palliatifs; ce serait, en outre, faire fond sur un mot visiblement apocryphe (θεοῖς). Enfin la leçon traditionnelle amène à admettre des dimètres terminés par οοο au lieu de υ- (ὄτορον devant voyelle, νιφάδος devant voyelle), alors que, dans la tragédie tout entière, il n'y a pas un seul exemple solide de cette structure; au point de vue de la syntaxe ou du style, rien ne justifie l'incise commençant par νιφάδος au lieu de commencer par ὅτ'. — Pour compléter l'enquête sur la responsion dans les Sept, il faut joindre à cette étude celle d'un autre passage de la même tragédie, aussi en dochmiaques.

Sept 120-123 Ἀργεῖοι δὲ πόλισμα Κάδμου | κυκλοῦνται, φόβος δ' ἄρηϊων ὀπλων | <μ' ἔδου>, διὰ δέ τοι γενύων (=οοο) ἱππ[ε]ίων | κινύρονται φόνον χαλινοί (Mazon, *exempli gratia*). Ne croyant pas qu'il soit légitime de supposer une omission gratuite (surtout au commencement d'une ligne Manuel §§ 559-560), j'écarte par la question préalable le supplément <μ' ἔδου>. Je repousserais de même <προθεῖ>, et pourtant προθεῖ donnerait un meilleur sens, car μ' ἔδου, étant la confession d'une peur personnelle, affaiblit le tableau des motifs de peur. — Si j'avais songé à προθεῖ, c'est qu'il me paraît extrêmement invraisemblable qu'ὀπλων soit un génitif possessif; le φόβος et les ὀπλα doivent être non combinés en un terme unique, mais opposés ou comparés l'un à l'autre. La réflexion sur ce point m'a amené à penser que le ἀρηῖων des copistes cache non le génitif pluriel Ἀρεῖων « du dieu

Arès », épithète assez oiseuse, mais bien le comparatif ἀρείων. Ἀρείων ὅπλων, supérieur aux armes, meilleur instrument de victoire que les armes. Ce qui manque donc devant διὰ δέ τοι, c'est un substantif, sujet dont dépend le comparatif. Je propose donc φόβος (ou Φόβος? cf. 45) ἀρείων ὅπλων | <βία> διὰ δέ τοι. L'idée d'une efficacité de la terreur en soi achemine l'imagination à entendre un glas dans le cliquetis des mors, figure saisissante, mais qui a quelque besoin d'être préparée. — Le διὰ des mss. serait donc une réduction de βιαδίαδ. Un dédoublement pur et simple de ιαδίαδ est difficile à admettre si près de la marge; se serait-il produit au temps d'une linéation autre? Ou bien la suggestion des δ avait-elle fait écrire διαδίαδ, qu'ensuite on aurait mutilé en διὰδ volontairement? — Si c'est βία qui correspondait au tribraque de l'antistrophe, cela fait, dans les dochmiacques, un exemple de plus de l'équivalence ∪ = ∪ ∪ ∪, et une 17^e exception au principe de la responson exacte.

Sept 426 : voir 529. — 515-520 : voir 195.

Sept 529-549 (et 426). La tirade sur Parthénopée présente un désordre évident, qui a fait proposer des transpositions et des éliminations. Avant de traiter la question d'ensemble, il faut tirer au clair le rapport entre le dernier vers, πύργοις ἀπειλεῖ τοῖσδ' ἃ μὴ κραίνοι θεός, et un vers de la tirade sur Capanée (426), πύργοις ἀπειλεῖ δειν', ἃ μὴ κραίνοι τύχη. Un des deux vers est forcément une citation de l'autre, faite de mémoire; mais lequel des deux est authentique? c'est 426 suivant MM. von Wilamowitz et Mazon (il est certes tentant, en effet, de condamner 549, qui figure dans un passage fautif), mais c'est 549 suivant Lachmann. C'est à Lachmann que je donne raison sans hésiter. 426 est suspect d'abord parce qu'il interrompt un raisonnement (ὁ κόμπος δ' οὐ κατ' ἀνθρώπων φρονεῖ — | θεοῦ τε γὰρ θέλοντος ἐκπέρσειν πόλιν | καὶ μὴ θέλοντός φησιν). Ensuite, δειν', à côté de ἃ μὴ κραίνοι τύχη (ou θεός), est un mauvais remplissage; il affaiblit le style, comme il arrive inévitablement quand on cite sans vérifier¹. Enfin, vu le ton religieux de toute la tragédie, la vraie leçon est certainement le θεός de 549, non le τύχη de 426, mot vague (τύχη exprime un souhait, θεός exprime une prière). Or θεός est inadmissible dans 426 à cause du contexte; on voit donc bien pourquoi τύχη lui a été substitué là, tandis qu'on ne pourrait expliquer la substitution

1. J'ai vu Brunetière, citant Athalie dans un journal, écrire *fidèle en toutes ses promesses, pour en toutes ses menaces*.

inverse dans 549. — Examinons maintenant la tirade 529-549, le vers 549 y étant décidément compris.

Dans les six tirades sur les six chefs des assiégeants autres que Parthénopée, les tout premiers vers font connaître le nom de l'homme, la désignation de la porte qu'il attaque, et en outre, à partir de la troisième tirade, le numéro d'ordre que le messager assigne au guerrier. C'est ce que veut une logique certaine, le rôle du messager étant de renseigner Étéocle, et avec Étéocle les spectateurs, non de leur proposer des devinettes. Il n'est pas imaginable qu'il ait pu en être autrement dans la tirade sur Parthénopée. Il faut donc à tout prix, et en dépit d'une impossibilité grammaticale apparente (cf. ce qui a été fait *Rev. de phil.* 1921 p. 128 pour 275-276) rendre contigus les deux groupes de vers 526-528 d'une part, 547-549 d'autre part. Le premier des deux groupes à réunir est τὸν δὲ πέμπτον αὖ λέγω | πέμπταισι προσταχθέντα Βορραΐαις πύλαις | τύμβον κατ' αὐτὸν Διογενοῦς Ἀμφίονος; remarquer, en passant un πύλαις dont il sera question plus loin. Le second groupe est Παρθενοπαῖος Ἀρχάς. Ὁ δὲ τοιόσδ', ἀνὴρ | μέτοι-κος, Ἄργεϊ δ' ἐκτίνων καλὰς τροφάς, | πύργοις ἀπειλεῖ τοῖσδ' ἃ μὴ κραί-νοι θεός. Comme ce second groupe ne peut pas précéder immédiatement l'autre, il faut qu'il le suive immédiatement, ce qui conduit à y faire une rectification grammaticale Παρθενοπαῖον Ἀρχάδ'; les nominatifs indus viennent de ce que, dans le texte traditionnel, le groupe de vers en question suit 545-546, où Parthénopée est sujet d'un verbe. — Le groupe qui contient Παρθενοπαῖος, ou plutôt -παῖον, étant ainsi transporté dans la partie initiale de la tirade, il devient possible à Étéocle (et aux spectateurs, ainsi qu'aux lecteurs modernes et aux philologues qui peinent sur le texte) de comprendre l'allusion étymologique de 536-537, παρθέ-νων ἐπάνωμον φρόνημα. Un groupe de trois vers a donc été transporté par les copistes très loin de sa vraie place. Phénomène rare; d'ordinaire, les fourvoiements de vers omis n'entraînent qu'un déplacement très léger si l'omission a été réparée en marge latérale, un déplacement inférieur ou égal à une demi-page quand les vers omis ont été rétablis en marge supérieure ou inférieure. Il faut donc que la faute primitive, l'omission dont le fourvoiement a été la conséquence, ait eu elle-même un caractère exceptionnel d'ampleur. Recherchons-en en effet l'origine, nous ne pourrions pas ne pas supposer qu'il y a eu un saut du πύλαις final de 527, signalé plus haut, à un autre πύλαις final placé dans 538, non pas 11 lignes plus loin comme dans les manuscrits, mais, si on tient compte de la transposition du groupe 547-549, au moins 14 vers plus loin. Une pareille omission indique probablement

que le copiste, en étant resté un soir au premier πύλαις, a repris au second πύλαις le premier matin ouvrable suivant. J'ai eu l'occasion d'indiquer, dans les Captifs de Plaute, une omission de 16 vers, occasionnée elle aussi par le retour d'un même mot final, et qui a donné naissance à un désordre plus grave que celui du morceau sur Parthénopée. On conçoit en effet quel aspect, déconcertant pour un nouveau copiste, présente une page où tous les blancs sont envahis par des paquets de vers que le correcteur n'a su où fourrer. — Les circonstances, en pareil cas, donnent à la critique méthodique une grande liberté d'action et lui commandent la hardiesse. Les raisons de prudence tombent, car on ne discerne plus ce qui est imprudent. Puisque tout ce qui séparait les deux πύλαις a été omis et rétabli, le philologue a le droit de réordonner hardiment non seulement les vers placés entre les deux πύλαις, mais même les vers voisins des deux πύλαις, car il n'a pu y avoir aucune raison qui empêchât la restitution de déborder la lacune. L'explication générale de la faute dispense des explications de détail et les seuls guides de la pensée sont ici le sentiment de la logique et celui du goût.

Il convient donc d'accueillir une heureuse proposition de M. Mazon, qui place 545-546 juste avant 538, le vers du second πύλαις. Sa correction va même mieux avec la place assignée ci-dessus à 547-549 qu'avec une hypothèse défectueuse empruntée à Kirchhoff; gagner en valeur avec le temps, c'est ce qui est arrivé à plus d'une bonne conjecture, les parcelles d'une même vérité se prêtant une force mutuelle. — La réunion des deux groupes 536-537 et 545-546 donne un excellent enchaînement des idées : ὃ δ' οὐ τι παρθένων ἐπώνυμον | φρόνημα, γοργὸν δ' ὄμιμ' ἔχων, προσίσταται, | ἐλθὼν¹ δ' εἰσικεν οὐ καπηλεύσειν μάχην, | μακρὰς κελεύθου δ' οὐ κατασχυνεῖν πόρον. — J'en étais resté à ces conclusions premières, quand un échange d'idées avec M. Mazon m'a fait apercevoir d'autres considérations. Il ne faut pas que l'allusion étymologique au nom de Parthénopée soit trop loin de ce nom lui-même, ni que l'idée de comparer l'ἀνδρόπαις ἀνὴρ aux παρθένοι soit précédée de la mention de sa barbe naissante. Il faut qu'ἐλθὼν (545) vise l'émigration qui est particulière à l'Arcadien, métèque d'Argos, non pas le simple trajet d'Argos à Thèbes, trajet commun à tous les assiégeants. Donc le groupe de quatre vers composé du couple 536-537 et du couple 545-546 est à transporter avant le groupe

1. M. Mazon, faisant précéder ἐλθὼν du vers 548, a dû effacer le δ' suivant; mais ce δ' n'a plus à disparaître; il oppose maintenant ἐλθὼν au προσίσταται de 537.

529-535
immédia
de son
l'expres
à lui po
μὴν ἀκό
celui qu
Au v.
logique
τῶνδ' =

Parth
j'écris
au vers
rendra
reprise
point de
aux tra
est-il a
(534-53
vers 53
raison
nomina
ὅς. Je l
tions de
d'ensem
σταται
ἐρίστατα

528
547
548
549
536
537
545
546
529

1. Inv
-την. Ici

529-535. Cela fait, le portrait physique de Parthénopée précède immédiatement, ce qui est d'une logique parfaite, la description de son bouclier ; celle-ci est liée au portrait physique par l'expression d'un contraste (c'est tout juste si la barbe commence à lui pousser, mais sa jeunesse ne le rend pas modeste, ἄρτι... οὐ μὴν ἀκόμπαστός γ'). Ce contraste n'est d'ailleurs qu'une reprise de celui qui a déjà été exprimé (βίχ Διδός, τόδ' αὐδ' ἀνδρόπαις ἀνὴρ). — Au v. 544 ἀνδρὶ τῷδ' contient un pronom oiseux, et le lien logique avec le vers qui le précède n'est pas exprimé. Lire donc τῷδ' = Καθμείων ; τῶνδ' a été mélu τῶιδ' ¹ par suggestion de ἀνδρὶ.

Parthénopée n'est donc plus ὅδε en cet endroit. En revanche, j'écris au vers 547 ὅδε au lieu de ὁ δ' (cf. en place homologue, au vers 424, γίγας ὁδ' ἄλλος dit de Capanée) ; ce petit changement rendra plus naturel le ὁ δ' de 536, si celui-ci est authentique (la reprise du sujet par ὁ δ' montrerait que le messager passe d'un point de vue à un autre, des rapports entre Parthénopée et Argos aux traits qui constituent la personnalité du guerrier). Mais ὁ δ' est-il authentique au vers 536 ? Placé par erreur après une phrase (534-535) où Parthénopée ne figure plus grammaticalement, le vers 536 peut avoir été retouché en conséquence (c'est pour une raison analogue qu'au vers 547 Παρθενόπαιον Ἀρκάδ' a été mis au nominatif). Au lieu de ὁ δ', le vers 536 pouvait avoir, à l'origine, ὁς. Je laisse aux hellénistes le soin d'élucider ces délicates questions de pronoms, lesquelles sont ici accessoires. — Voici l'aspect d'ensemble que prend le morceau sur Parthénopée. Le προσίσταται de 537, que M. Mazon, fort à propos, avait éloigné du ἐφίσταται de 538, en est maintenant séparé par neuf vers.

- τὸν δὲ πέμπτον αὖ λέγω,
πέμπταισι προσταχθέντα Βορραίαις πύλαις,
528 τύμβον κατ' αὐτὸν Διογενοῦς Ἀμφίονος,
547 Παρθενόπαιον Ἀρκάδ' ὅδε τοιόσδ' ἀνὴρ
548 μέτοικος, Ἄργει δ' ἐκτίνων καλὰς τροφάς,
549 πύργοις ἀπειλεῖ τοῖσδ' ἃ μὴ κραίνοι θεός.
536 Ὁ δ' [?] ὁμόν, οὔτι παρθένων ἐπώνυμον
537 φρόνημα, γοργὸν δ' ὄμμι ἔχων, προσίσταται,
545 ἐλθὼν δ' ἔοικεν οὐ καπηλεύσειν μάχην,
546 μακρὰς κελεύθου δ' οὐ κατασχυνεῖν πόρον.
529 ὄμνυσι δ' αἰχμὴν ἣν ἔχει, μᾶλλον θεοῦ
σέβειν πεποιθὼς ὁμμάτων θ' ὑπέρτερον,

1. Inverse est l'heureuse correction de M. Mazon au vers 637, ἀνδρὴλάτῃ pour -την. Ici, la faute appartient à la partie sautée et rétablie.

- ἤ μὴν λαπάξειν ἄστῳ Καδμείων βίχ
 Διός· τόδ' αὐδ' ἄ μῆτρὸς ἐξ ὄρεσκόου
 βλάστημα καλλιπύρρον, ἀνδρόπαις ἀνὴρ.
 Στείχει δ' Ἴουλος ἄρτι διὰ παρηΐδων,
 535 ὥρας φύουσης ταρφὺς ἀντέλλουσα θρίξ·
 538 οὐ μὴν ἀκόμπαστός γ' ἐφίσταται πύλαις·
 τὸ γὰρ πόλεως ὄνειδος ἐν χαλκηλάτῳ
 σάκει, κυκλωτῷ σώματος προβλήματι,
 Σφίγγ' ὠμόσιτον προσμεμηχανημένην
 γόμοις ἐνώμα, λαμπρὸν ἔκκρουστον δέμας·
 φέρει δ' ὕφ' αὐτῇ φῶτα Καδμείων ἔνα
 544 ὥς πλεῖστ' ἐπ' ἀνδρὶ τῶνδ' ἰάπτεσθαι βέλη.

Sept 876-879 : πατρώους δόμους ἐλόν|τες μέλεοι σὺν ἀλκᾷ. | Μέλεοι
 δηθ' οἱ μελέους θανάτους | ἡῦροντο... La comparaison de l'anti-
 strophe a fait proposer des interversions, δόμους πατρώους ἐλόντες,
 δόμους ἐλόντες πατρώους. Mais la méthode interdit de supposer des
 interversions gratuites, c'est-à-dire, à l'origine, des omissions gra-
 tuites. Or le passage contient un principe de faute parfaitement
 visible, le retour de μέλεοι (le mot a d'abord une valeur d'iambe,
 ensuite une valeur d'anapeste). Il y a eu saut de μέλεοι à μελεοι,
 et, a priori, il est probable que les deux μέλεοι étaient placés
 symétriquement, comme les deux δαίσις homologues dans le pas-
 sage des Perses. Lire μέλεοι πατρώους ἐλόν|τες δόμους σὺν ἀλκᾷ ; ici
 πατρώους est avantageusement mis en relief par la disjonction de
 δόμους.

Sept 915-917. Linéation de M, avec la linéation de l'anti-
 strophe au-dessous :

- str. δόμων μάλ' ἀχάεσσα τοὺς προπέμπει
 ant. δυσδαίμων σφιν ἢ τεκοῦσα

 str. δαϊκτὴρ γόος αὐ-
 ant. πρὸ πασᾶν γυναικῶν ἐπόσαι

 str. τόστονος αὐτοπήμων.
 ant. τεχνόγονοι κέκληνται.

Le manque de concordance entre les deux linéations autorise
 à supposer que des lignes de la strophe avaient été sautées et
 rétablies ; il serait donc possible qu'il y eût à y modifier l'ordre
 des mots (l'origine de la faute primordiale m'échappe, mais il
 me paraît à propos de ne pas séparer ce saut vertical des autres).

D'autre p
 stituée (I
 ζάπυρος, e
 pu prêter
 substantif
 rations pe
 initial) : ζ
 tion prop
 μάλ' de M
 mss. rece
 obscurité
 glose.

REVUE

D'autre part, l'archiplat $\mu\alpha\lambda'$ ne peut venir que d'une glose substituée (Eschyle avait-il dit $\zeta\alpha\chi\acute{\alpha}\epsilon\sigma\sigma\alpha$, comme il dit $\zeta\alpha\pi\lambda\eta\theta\acute{\eta}\varsigma$, $\zeta\acute{\alpha}\pi\upsilon\rho\omicron\varsigma$, et suivant Geel $\zeta\alpha\chi\rho\epsilon\iota'$ $\acute{\epsilon}\pi\eta$ Suppl. 194 ?); la glose aussi a pu prêter à interversion. Avec l'adjectif glosé a dû disparaître le substantif son support, probablement le $\iota\acute{\alpha}$ de Weil. Ces considérations permettent de restituer (avec toutes réserves sur le mot initial) : $\zeta\alpha\chi\acute{\alpha}\epsilon\sigma\sigma' \iota\acute{\alpha} \delta\acute{o}\mu\omega\nu \tau\omicron\upsilon\varsigma \pi\rho\omicron\pi\acute{\epsilon}\mu\pi\epsilon\iota, \delta\iota\chi\iota\tau\eta\rho \gamma\acute{o}\omicron\varsigma$... La correction proposée rend superflue la semi-conjecture $\delta\acute{o}\mu\omega <\nu \mu\acute{\epsilon}> \nu \mu\acute{\alpha}\lambda'$ de M. Mazon. — Au lieu d' $\acute{\alpha}\chi\acute{\alpha}\epsilon\sigma\sigma\alpha \tau\omicron\upsilon\varsigma$ ($-\epsilon\sigma\sigma' \iota\acute{\alpha} \tau\omicron\upsilon\varsigma$?), les mss. récents ont $\acute{\alpha}\chi\omega \acute{\epsilon}\pi' \alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon\varsigma$ ou $\acute{\alpha}\chi\eta\nu \acute{\epsilon}\varsigma \alpha\upsilon\tau\omicron\upsilon\varsigma$, ce qui indique obscurité dans une surcharge, qu'il s'agisse du texte ou de la glose.

Louis HAVET.

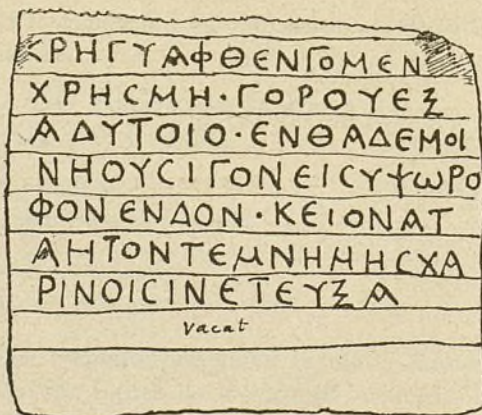
INSCRIPTIONS GRECQUES MÉTRIQUES INÉDITES D'ASIE MINEURE

(PHRYGIE, GALATIE, LYCAONIE, ISaurIE)

Dans la dernière partie de l'année 1910, pendant un long séjour à Paris, j'eus la bonne fortune de suivre à l'École des Hautes Études les conférences dirigées par M. le Prof. Desrousseaux sur les inscriptions métriques grecques. J'en ai gardé le plus vif souvenir et j'ai tiré grand profit de nos discussions sur plusieurs des épitaphes métriques d'Asie Mineure faisant partie de ma collection; grand profit aussi de mes entretiens avec le Prof. Bernard Haussoullier qui s'est intéressé à mes recherches. C'est pour témoigner ma reconnaissance à l'École des Hautes-Études que j'offre au directeur de la *Revue de philologie* la série suivante d'inscriptions métriques d'Asie Mineure, avec l'espoir qu'elles ne paraîtront pas indignes de figurer quelque jour dans le *Supplementum* projeté par M. Desrousseaux aux *Carmina epigraphica* de Kaibel.

Ces inscriptions ont été copiées en partie par Ramsay et moi-même (= R. et C.), en partie par moi seul (= C.) entre 1908 et 1913. Autant que je le sais, elles n'ont pas encore été publiées.

1. — A Yazili Kaya, le village à côté de la « Tombe de Midas ». Devant une maison de la partie basse du village. (C. 1913).



κρήγυα φθενγόμεν[οι] | χρησμηγόρου ἐξ|ἀδύτοιο
ἐνθάδ' ἐμοὶ | νήουσι γονεῖς ὑψώροϛ φον ἐνδον
κεῖονα τ|αητόν τε μνήμης χά|ριν οἷσιν ἔτευξα.

L'inscription est gravée sur une dalle, brisée au-dessus de la l. 4. Le dessin que j'ai fait sans avoir étudié le texte (voy. la fig. ci-jointe) montre qu'il n'y avait rien d'écrit au-dessus de la l. 4 et j'ai noté que celle-ci était très probablement le commencement de l'inscription. Les lignes sont de longueur inégale et, d'après ma copie, il y a place pour une ou deux lettres à la fin de la l. 4. On peut restituer $\varphi\theta\epsilon\nu\gamma\acute{o}\mu\epsilon\nu[\omicron\varsigma]$ ou $-\omicron\iota$ ou $\varphi\theta\epsilon\nu\gamma\acute{o}\mu\epsilon\nu[\eta]$. La restitution $\varphi\theta\epsilon\nu\gamma\acute{o}\mu\epsilon \nu[\acute{\upsilon}\nu]$ n'a rien qui la recommande.

Deux explications sont possibles :

A. — On peut admettre qu'un bas-relief ou quelque particularité de la pierre coupait l'inscription en deux et que le nom de celui qui a construit le monument se trouvait, entre autres indications, à la partie supérieure. On lirait, par exemple :

[$\Sigma\eta\mu\alpha \tau\acute{o}\delta' \acute{\alpha}\gamma\nu\acute{o}\tau\alpha\tau\omicron\nu \kappa\omicron\sigma\mu\epsilon\acute{\iota}\nu \mu\iota' \acute{\epsilon}\kappa\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\upsilon\sigma\epsilon\nu \Lambda\pi\acute{o}\lambda\lambda\omicron\nu\nu$]
 $\kappa\acute{\rho}\eta\gamma\upsilon\alpha \varphi\theta\epsilon\nu\gamma\acute{o}\mu\epsilon\nu[\omicron\varsigma \kappa\tau\lambda.$

La préparation d'une tombe était un devoir personnel, imposé par la coutume religieuse, et qu'on pouvait remplir $\kappa\alpha\tau\grave{\alpha} \chi\rho\eta\sigma\mu\acute{o}\nu$ ou $\kappa\alpha\tau\grave{\alpha} \kappa\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\upsilon\sigma\iota\nu \tau\omicron\upsilon \theta\epsilon\omicron\upsilon$. Ce sont formules courantes dans l'épigraphie grecque pour exprimer l'accomplissement d'un vœu. Elles sont à leur place en Phrygie où la préparation d'une tombe est souvent associée à l'accomplissement d'un vœu fait à une divinité. Telle est en effet l'explication des mots $\kappa\alpha\tau\grave{\alpha} \acute{\epsilon}\pi\iota\tau\alpha\gamma\eta\nu$ dans une inscription du N. E. de la Phrygie publiée par Körte dans les *Gött. gel. Anz.*, 1897, p. 409 : $\Lambda\gamma\alpha\theta\eta \tau\acute{\upsilon}\chi\eta \Sigma\acute{o}\lambda\omega\nu \iota\epsilon\rho\acute{\varsigma} \kappa\alpha\tau\grave{\alpha} \acute{\epsilon}\pi\iota\tau\alpha\gamma\eta\nu \Delta\iota \Delta\acute{\iota}\omega \epsilon\acute{\upsilon}\chi\eta\nu \kappa\alpha\acute{\iota} \acute{\epsilon}\alpha\upsilon\tau\acute{\omega} \zeta\acute{\omega}\nu$ (cf. Ramsay, *Stud. in the E. R. Prov.*, p. 275, où l'on trouvera les rapprochements utiles). Les derniers mots de l'inscription de Körte montrent que la préparation de la tombe était la forme qu'avait prise l'accomplissement du vœu : le tombeau était un sanctuaire du dieu. Si nous admettons que notre inscription de Yazili Kaya n'est pas complète, on peut la rattacher à la série commentée par Ramsay, en donner la même explication et la restituer comme il a été proposé plus haut.

B. — Mais on peut aussi l'interpréter différemment, en se fondant sur l'impression très nette que j'ai eue en la copiant : d'une inscription complète.

Elle a été trouvée au cœur de la « région des monument phrygiens », lesquels sont de magnifiques tombes-temples taillées dans le roc, et nous avons ainsi l'explication des deux derniers vers. Les parents morts et déifiés habitent ($\nu(\acute{\alpha}\iota)\omicron\upsilon\sigma\iota$) à l'intérieur de $\tau\omicron\upsilon\psi\acute{\omega}\rho\omicron\phi\omicron\nu$, et ce substantif désigne évidemment une de ces tombes élevées, creusées dans le roc, du type local.

Nous sommes ici sur un terrain bien connu. Que la tombe phrygienne soit un temple, Ramsay l'a prouvé d'une manière décisive¹, et les preuves s'accumulent d'année en année. Mais notre inscription, si elle est complète, nous fournit le premier exemple d'une tombe devenue, dès la dédicace, sanctuaire d'un oracle. Il va de soi qu'en Phrygie, comme ailleurs, la divinité peut faire fonction d'oracle² : ici nous avons peut-être le cas d'un oracle rendu par des morts du vivant de leurs enfants. Ce serait un exemple intéressant d'un culte en formation, à rapprocher du texte publié par Anderson dans JHS 1899, p. 127, qui est à la fois une dédicace et une inscription commémorative : Ζωτικῷ τέκνῳ θεῷ μνήμην. Ici, dans l'inscription de Yazili Kaya, le monument est qualifié de *κίων θαητός*. Le dit « pilier » était dressé en avant de la tombe creusée dans le roc, pour attirer l'attention.

L'explication que je suggère deviendra plus probable si nous pouvons l'appuyer sur les pratiques religieuses d'Anatolie.

De même que le médecin Ὑγείνός d'Antioche de Pisidie³, qui avait choisi l'endroit le plus en vue sur le mur d'enceinte du sanctuaire de Men Askaēnos pour accomplir le vœu qu'il avait fait au dieu en même temps que pour annoncer sa profession aux fidèles qui venaient chercher la santé dans le hiéron, l'auteur de notre dédicace n'a pas seulement obéi à sa piété. Un temple-oracle en Asie Mineure, s'il parvient au succès — et quel emplacement serait plus favorable que la vallée des rois de Phrygie — peut devenir une excellente affaire. Rappelons-nous l'histoire d'Alexandre d'Abonouteichos, telle que nous la montre Lucien, et le tableau qu'il nous donne de la religion populaire en Asie Mineure au II^e siècle. Alexandre spéculait sur les deux mobiles qui font agir l'espèce humaine : l'espoir et la crainte, et posait en principe ὅτι ὁ τούτοις ἑκατέρῳ ἐς δέον χρήσασθαι δυνάμενος τάχιστα πλουτήσειεν ἄν. Ainsi Delphes avait atteint l'opulence, Délos, Klaros et les Branchides la renommée, τῶν ἀνθρώπων... φοιτώντων ἐς τὰ ἱερὰ καὶ προμαθεῖν τὰ μέλλοντα δεομένων καὶ δι' αὐτὸ ἑκατόμβας θυόντων καὶ χρυσᾶς πλίνθους ἀνατιθέντων. En conséquence, Alexandre et son associé μαντεῖον συστήσασθαι καὶ χρηστήριον ἐβουλεύοντο. Le choix du lieu était d'importance. L'associé penchait pour le Bosphore où se rencontrent tant de commerçants ; Alexandre

1. *Op. loc. cit.*

2. Voy., par exemple, le *χρησμός* d'Aizanoi publié par Körte dans les *Ath. Mitt.* XXV, p. 399.

3. Voy. Ramsay dans *Journ. Rom. Stud.* 1918, p. 128.

préférerait un endroit plus à portée des Paphlagoniens, *δεισιδαίμονας τοὺς πολλοὺς καὶ ἡλιθίους*.

Nous n'avons pas à dire par quelles supercheries Alexandre monta son entreprise. Lucien s'y attache particulièrement, mais, pour l'historien de la religion, le principal intérêt de son roman consiste dans la peinture dédaigneuse qu'il trace de la *δεισιδαίμωνι* des populations de l'Asie Mineure; on y voit aussi quels avantages pouvaient tirer les oracles les plus honnêtes du désir universel de scruter l'avenir. L'inscription de Yazili Kaya porte-t-elle quelque trace de cette mentalité? On y reconnaît d'abord qu'elle rappelle l'accomplissement d'un devoir religieux ordinaire; mais, en même temps que la dédicace d'un tombeau de famille, n'y voit-on pas l'avis d'un homme d'affaires?

Que les héros de l'ancien temps parlissent dans des temples-oracles, nous le savons de reste, et il suffit de citer Amphiaraios en Grèce et son fils Amphilochos à Mallos en Cilicie. Ce qui nous surprend ici (toujours en admettant que l'inscription soit complète), c'est que les morts prétendent rendre des oracles du vivant de leur fils.

Sir W. M. Ramsay, à qui j'avais soumis la note qui précède, reconnut immédiatement dans notre épitaphe l'œuvre du versificateur phrygien qui a composé l'énigmatique inscription de *Βεννευεκή*, gravée sur le roc du mur de la cité de Midas, à peu de distance au S. de la Tombe de Midas: « il est impossible que deux personnes aient pu écrire dans un esprit si manifestement identique. Cela prouve que votre inscription appartient bien à la localité et n'y a pas été apportée d'ailleurs. » Je ne mets pas en doute le bien fondé de ce rapprochement, qui est extrêmement important: les deux inscriptions s'éclairent l'une l'autre et elles éclairent aussi les idées religieuses des Phrygiens qui vivaient à l'ombre des « Tombes des rois ».

L'inscription de *Βεννευεκή*, correctement publiée par A. Petrie dans l'ouvrage de Ramsay, *Studies in the E. R. Prov.*, p. 127, a été copiée par Mordtmann, Perrot et Ramsay. En voici le texte:

Χαῖρε μάκαρ πολύολβε | θεῶν Ὑπερίωνε λάνπων' |
πάντων γὰρ φίλος ἐσθλός, | πάτρης πρόμος ἐνθάδε νῆει' |
πατρὶς ἐμῇ Βεννευεκή λάνβαλνε¹ πλησία καρπούς.

Le vocatif barbare Ὑπερίωνε inspiré par πολύολβε, le mètre boiteux dans les deux inscriptions et la syntaxe de la l. 3 du texte

1. Λάμβανε: Petrie, mais la copie de Ramsay donne λάνβανε. Cf. l. 1 λάνπων et dans le texte de Yazili Kaya φθενγόμενοι.

nouveau nous prouvent amplement que le poète de Kümbet n'était pas très familier avec la langue grecque.

Les mots ἐνθάδε νήει (cf. νήουσι dans notre inscription) ont exercé les commentateurs. Pour Mordtmann, cité par Perrot, l'inscription était une invocation en l'honneur d'Apollon, gravée sur le roc « par quelque païen zélé » à l'occasion d'une visite supposée de l'empereur Julien lors de sa marche contre les Perses. Il n'est certes pas invraisemblable que Julien se soit détourné de la route directe pour visiter l'un des lieux les plus saints de la Phrygie, mais, sans parler d'autres considérations, il est plus que probable que l'inscription est antérieure à lui. Dans les districts ruraux de la Phrygie orientale, la plupart des monuments épigraphiques païens sont contemporains de la réaction païenne qui accompagna les persécutions de la fin du troisième et du commencement du quatrième siècle, et les deux inscriptions de Yazili Kaya appartiennent sans doute à cette période.

Les deux mots embarrassants sont corrigés par Wilamowitz-Moellendorff en ἐνθάδε μύει (ad Kaibel *Epigr. Graec.* 361).

En fait ἐνθάδε ν(αί)ει s'applique très correctement au mort en Phrygie, où la tombe est pour les païens un οἶκος, pour les chrétiens un οἰκητήριον¹. L'inscription d'Yazili Kaya lève d'ailleurs tous les doutes. Les mots ἐνθάδ' ἐμοὶ νήουσι γονεῖς rapprochés de μνήμης χάριν ne peuvent se rapporter qu'à une tombe. En outre, Ramsay me rappelle que les expressions πάντων φίλος et πάτρης πρόμος², ou expressions équivalentes, sont régulièrement employées dans les épitaphes, païennes et chrétiennes, de l'Asie centrale. Nous pouvons donc affirmer que l'inscription de Βεν-νευεκή est une épitaphe.

Le mort, d'après une convention bien connue dont nous avons de nombreux exemples dans la région, y est représenté parlant : πατρίς ἐμή. Il commence par une invocation au dieu du soleil, qu'il identifie certainement avec Ζεὺς Βροντῶν, souvent nommé dans les inscriptions de Phrygie, rappelées plus haut, où l'accomplissement d'un vœu fait à un dieu s'allie à la préparation d'une tombe. La ligne 2 est l'épitaphe proprement dite : le mort y rappelle qu'il était le chef dans son lieu de naissance, c'est-à-dire qu'il était à la tête d'une famille et qu'il est devenu le principal *numen* dans la tombe de famille. La ligne 3 le représente don-

1. Cf. Πλουτέος οἶκια νήων, "Λεῖδος οἶκια ναίων, qui sont des réminiscences épiques, dans deux inscriptions : *Stud. in the E. R. Prov.*, pp. 138 et 144.

2. Pour πάντων φίλος, cf. *Stud. in the E. R. Prov.*, p. 24 et suiv. et *Studia Pontica*, III, p. 22 ; pour πρόμος, cf. κόμη τ' ἔξοχος ἀπάντων dans une inscription inédite de Laodicea Combusta.

nant d'abondantes moissons à sa patrie; en d'autres termes, il est identifié avec le (Ζεύς) Καρποδότης, honoré dans une inscription de la vallée voisine de Bayat¹. Peu de textes confirment plus nettement l'idée que Ramsay a retrouvée à la base du rituel funéraire phrygien, à savoir que le mort s'abîme dans la vie de la divinité. Ici le mort est le Καρποδότης; plus haut, d'après l'interprétation dont la probabilité s'est accrue, les parents morts de l'auteur de l'inscription révéleront l'avenir.

J'ajouterai que la forme de l'inscription de Βεννευεζή qui comprend trois lignes sans lien apparent, sans le nom du mort ou de celui qui a fait la dédicace, me donne le droit de considérer l'inscription de Yazili Kaya comme complète dans son état actuel.

2. — Ladik (Laodicea Combusta). L'inscription est gravée sur une petite plaque, en bons caractères. Feuille de figuier au commencement et à la fin des l. 1, 6, 9, 10 (C. 1908; R. et C. 1911, sans changement).

Ἐνθάδε μ' ἔθε|σαν εὐθετον| γονῆς νεωγνὸν | ἔτ' ὄντα,
| ψυχῇ|⁵ δὲ ὥχετο ἐς εὐσεβῶν χώρην.

Φιλήμων ἄμα Που-
φείνη συμβίῳ
τέκνῳ ποθητῷ
10 μνήμης εἶνεκεν.
Εὐψύχει.

D'après la gravure et le style, l'inscription ne peut être postérieure au troisième siècle; et il faut aussitôt se demander si elle n'est pas chrétienne. Le nom de Philémon et les sentiments exprimés au v. 2 favorisent l'hypothèse, et aussi le fait que la religion est soigneusement voilée comme c'est l'usage dans cette période². Nous pouvons comparer saint Basile, *in mort. Jul.* ch. 2 : τὴν μὲν ψυχὴν ἐπὶ τὴν οὐράνιον χώρην³. Il n'est cependant pas impossible qu'un païen se soit exprimé dans ces termes. Sur la salutation

1. Ramsay *H. G. A. M.*, p. 235. Sur ce culte, voy. les textes que j'ai rassemblés dans *Journ. Rom. Stud.*, 1912, p. 248.

La même protection du mort est exprimée plus longuement dans une inscription de Yaliniz Serai publiée par Petrie dans *Stud. in the E. R. Prov.*, p. 128 et où sont cités les mots suivants d'un oracle d'Apollon Klarien :

ὄφρα κεν ἀλκίῳ τῷ τέλει τὰ συνώρια τεύχῳ,
τῶν καρπῶν γὰρ ἐγὼ πέλομαι μερόπεσι παρέκτωρ.

2. Voy. Ramsay, *Cities and Bishoprics*, p. 484 suiv.

3. Cf. une inscription de Zemme qui peut être chrétienne : ψυχὴν δὲ θεὸς σῶσεν οὐρανίῳ ἐν [χ]ῶσιν. *Stud. in the E. R. Prov.*, p. 124.

finale, voy. Stemler, *Griech. Grabinschr. Kleinasiens*, p. 38 : elle s'adresse tantôt au passant, tantôt au mort.

Le signe de l'élosion entre $\xi\tau\iota$ et $\epsilon\nu\tau\alpha$ est marqué sur la pierre. Nous avons examiné avec soin le mot $\chi\acute{o}\rho\eta\eta$; l'avant-dernière lettre n'est pas un α , mais un η ou un ι . Cf. Perrot, *Expl. de la Galatie*, I, p. 280 : $\theta\acute{\upsilon}\rho\iota\eta$.

Si j'ai raison de prendre $\epsilon\ddot{\upsilon}\theta\epsilon\tau\omicron\nu$ et $\pi\omicron\theta\eta\tau\omega$ pour des adjectifs, le nom de l'enfant n'est pas mentionné. Cf. Bekker, *Anecd.* 40, 23 $\epsilon\ddot{\upsilon}\theta\epsilon\tau\epsilon\iota\nu$ νεκρόν· τὸ $\epsilon\ddot{\upsilon}$ κοσμεῖν ἐν τάφοις νεκρόν, cité par Headlam pour expliquer $\lambda\acute{\epsilon}\beta\eta\tau\alpha\varsigma$ $\epsilon\ddot{\upsilon}\theta\acute{\epsilon}\tau\omicron\upsilon\varsigma$ dans Aesch. *Agam.* 444 où il est question de l'envoi en Grèce des cendres des guerriers tombés devant Troie.

3. — Ladik. Sur une petite plaque qui porte le même dessin que le sarcophage de l'évêque Eugenios (voy. *Klio*, 1910, p. 232). Sur ce dessin, voyez, dans *Journ. Rom. Stud.* 1920, p. 42, mon article « *Studies in Early Christian Epigraphy* ». Les six premiers mots sont gravés sur le rebord supérieur de la plaque, le reste de l'inscription sur la surface, mais au commencement de la l. 7 et à la fin des ll. 3, 6, 8, les lettres empiètent sur le rebord (R. et C. 1911).

$\epsilon\ddot{\upsilon}$ με πάτρης ῥέξαντα διὰ βουλῆς | μεγακυδοῦ
παῦσε | τανηλεγέως μοῖρα βιησ|αμένη·
Κάλλιππος | ὁ' ὄνομ' ἦα· τεῖσεν δέ|με τῆδ' ἐνὶ θήκη
Οὐαλέντιλλαν | ἄλοχον κεδνήν γεγαυῖαν|
ἐσθλὸς ἀνή[ρ] Εὐκαρπος | ἐὼν κῆδος κτερεήξας.

V. 1 : peut-être faut-il corriger πάτρης en πάτρη[v], plutôt que d'admettre que πάτρης dépend de βουλῆς. — D'après la copie, il y aurait place pour une lettre après μεγακυδοῦ, peut-être μεγακυδοῦ[ς].

Callippos avait servi sa cité en qualité de membre de « la βουλὴ renommée », mais l'inscription nous laisse ignorer les liens de parenté qui unissaient les trois personnes nommées. Il semble pourtant qu'Eucarpus ait été l'époux de Valentilla, qu'il enterra dans la même tombe que Callippos. Eucarpus serait alors le gendre du βουλευτής.

Au v. 2 τανηλεγέως semble plutôt le qualificatif de la Mort qu'un adverbe. Nous entendrions alors : μοῖρα (Θανάτου) τανηλεγέως.

4. — Suverek (probablement l'ancien Psibela, à l'E. N. E. de Laodicea Combusta)¹. Gravé sur une pierre tombale à double

¹ Suverek est à 63 km. 1/2 de Konia. Kiepert le place trop au N. A vol d'avion, il est à 40 km. de Laodicea.

cadre : les trois premiers vers sont dans le cadre de gauche ; les autres, à droite. Feuille de figuier après le mot αἶα (C. 1910, deux fois).

- Ἐνθ' ἄνδρα | κρατερὸν κατέχει φυσίζο[ος αἶα | ,
 τοῦνομα Οὐα|ρελειανὸς ὃς ἔξο|χος ἦν καὶ ἀληθής, |
 ὄλβον τε κτῆσιν τε | ἑοῖς τέκεσσιν ἀφῆ|κεν. |
 Τοῦδ' ἄλχοχος πολὺ|δωρος ἀτὰρ κατε|πᾶλτ' Ἀἰδὸς δῶ |
 5. τοῦνομα Ῥωμᾶνα | πόσειος ποθέου|σα σάφρων |
 κάλλος ἀμείμη|τον μελίρυτος ἥ|δ' ἀγανόφρων· |
 τοκῆων δ' ἠπειὼν Ἀλέ|ξανδρος μνημ' ἐτέλεσ[ε]ν.

V. 3 : τέκεσσιν. Mon carnet ne porte aucune note et je ne sais si la faute (pour τεκέσσιν) est imputable au lapicide ou à moi. J'ai noté qu'à la l. 7, il n'y avait place que pour une lettre après le σ.

Au v. 4 πολὺδωρος doit s'entendre de la dot apportée par Romana. Nous avons là le tableau d'une famille prospère dans une petite ville de l'Asie Mineure, à la fin du troisième ou au commencement du quatrième siècle. Le grec de l'épopée y semble encore en honneur. Varelianus pour Valerianus est un exemple de métathèse très fréquent dans la région.

5. — Kadyn Khan, à l'O. de Laodicea Combusta. Sur une stèle (R. et C. 1911).

Αὐρήλιος Φιλόπ-
 απος τῷ ὑδῖω πα-
 τρὶ γλυκυτάτῳ
 Αὐρ. Σισίννω αν-
 ἔστησα μνήμης
 χάριν·
 πατρὶ ἐῷ φί[λ]ος δέ τ' ὀλόπαππος ἀγακληέντι Σισίννω
 τρισμυχαρισ|τοτάτῳ καὶ τετρά|χισ ὀλβίῳ ἔεν·
 τύμβῳ | ἔπι στήλην τήνδ' | εἰδρυσεν, εἰ δέ τις αὐ|τὴν
 σείνεται, ἀθανά|τοιο θεοῦ μὴν[ι]μα λάβοιτο.

V. 2. La forme ἔεν provient peut-être d'une confusion entre ἦεν et ἔην, mais dans cette période l'ε est fréquemment employé pour l'η, si bien qu'on devrait peut-être mettre l'accent circonflexe sur le premier epsilon de εεν. — 3. On peut lire aussi τήνδε ἔδρυσεν. — 4. μὴν[ι]μα : μνηγμα sur la pierre.

La dédicace est faite par Philopappus en l'honneur de son père Sisinnus, et c'est Philopappus qui parle dans les deux distiques. Il n'y tient pas un langage très clair et semble jouer sur son nom : il a été pour son père plus qu'un φίλο(ς) [πάππος], mais un ὀλόπαππος, un πάππος complet!

6. — Kadyn Khan. Stèle avec fronton triangulaire dont le sommet est arrondi. Dans le fronton, une croix à laquelle se rattache de part et d'autre dans le bas une feuille de vigne (R. et C. 1911).

Ἐνθάδε γῆ κατέχει | ἥρωα σώφρονα κὲ[π]σλύσεθλον
 Ἀββου|κώμη τραφὺς κὲ νῦν | ἐν Πίθους κατάνιμε. |
 Αὐρη(λία) Κυρία ἀνέστη-
 σα τῷ γλυκυτάτῳ
 μου ἀνδρὶ Μίρῳ
 μνήμης χάριν.

Même sans la croix, qui dans ce district permet de dater l'inscription de la seconde moitié du quatrième siècle¹, les noms de Kyria et de Mirus nous auraient appris que ce texte est chrétien. Dans les inscriptions chrétiennes, le mot ἥρωας signifie simplement « mort » ; dans les inscriptions païennes, il a en outre le sens de « déifié ». Le mot ἡρώων, proprement une tombe-temple païenne, est parfois employé dans les inscriptions chrétiennes et s'y maintient à côté du terme chrétien κοιμητήριον².

Mirus était né à Abboukomé, qui est certainement l'Abbokomé mentionnée dans une inscription de Baghlija (Petara, à l'O. d'Orcistus dans la Phrygie orientale)³ copiée par moi en 1913. Il y est question d'un vœu fait par plusieurs personnes, entre autres par le fils d'Ἀββικας, [ὕπερ] ἐκυτῶν κα[ὶ] δ[ὲ] μου Ἀββου|κώμης|τῶν σωτηρίας et l'on en peut conclure qu'Abbokomé était dans le voisinage d'Orcistus. Le nom renferme un nom divin Ἀββας (qu'on rencontre aussi comme nom propre), ainsi qu'il arrive pour tant de noms de lieu tels que Ἀσιωκόμη, Ἀτυχωρίον, Μανδρόπολις, etc. Il n'y a pas de raison de penser à l'Abalydienne (Buresch, *Aus Lydien*, pp. 123, 210).

Mirus est enterré à Πίθους = Πίθους. Je n'hésite pas à identifier ce lieu avec Πίτοι où Πίτα que nous ne connaissons que par l'ethnique Πιτηνός qui s'est rencontré aussi à Kadyn Khan (Ramsay, *Ath. Mitt.* 1888, p. 262, n° 91). Nombre des inscriptions de Kadyn Khan ont été apportées d'ailleurs pour construire le grand Khan, mais nos deux textes nous fournissent vraisemblablement l'ancien nom du village moderne : le lieu était certainement compris dans le territoire de Laodicea Combusta⁴. La forme

1. Ramsay, *Bearing of recent Discovery*, etc., p. 417. Voy. aussi l'article du *Journ. Rom. Stud.* cité dans le commentaire du n° 3.

2. Ramsay, *Cities and Bishoprics*, p. 517 suiv.

3. JHS. 1887, p. 501.

4. Kiepert, suivant une première indication de Ramsay (*H.G.A.M.*, p. 400), place là Sinethandos. Ramsay place aujourd'hui Sinethandos ou Siniandos près de Kyzyl Oren, sur la route d'Iconium à Antioche (*Ann. B.S. Ath.* 1902-3, p. 255).

exacte reste douteuse : le θ et le τ sont couramment employés l'un pour l'autre et nous avons à choisir entre Pita et Pitha.

La décoration du fronton est remarquable. Dans les rameaux de vigne poussant sur la croix, il faut voir une allusion au texte de saint Jean, XV, 5 : « Je suis le vin ; vous êtes les rameaux. » J'ai noté pareille représentation dans un monument inédit de Laodicea Combusta.

7. — Piribeyli (Pissia ?), au N. de Philomelium. Sur le côté d'un pilier rond qui a été aplani pour recevoir l'inscription. L'angle de droite est usé et plusieurs lettres sont perdues. L'inscription est complète en haut et en bas, mais la pierre a été brisée à la partie supérieure, où le nom de la morte a pu être gravé (C. 1913, copie, estampage et photographie).

“E]κτον και δέκατον ἐ[πιδ]οῦσα ἔτος ἔνθα τέθα[πται]. |

ἐκ τοκετοῦ δυσμὸρ[ου γὰρ] | ἀνήρπασε βάσκανος A[ἰδης] |

εἰκόνα σωφροσύνης [καὶ αἰ]δοῦ[ς] μεγάλης ἐπὶ [γαίῃ] |

καὶ μετ' ἐπιστήμ[ης] | ἔργ' ἐπιδεικνυμένη· |

5. πέντε ἔτη δὲ συνοικήσθαι | καὶ αἵλινα κ[λ]αῦε Κοδράτος |

γῇ κρύπτων σ' οἶον | ἐλπίδα καὶ γονέων. |

ιος νι σα του μανκα κακουιν αδ-

δακετ τιτετικμενος ειτου.

V. 5 συνοικήσθαι est peut-être pour συνοικήσθη. En tout cas, on ne peut lire συνοικήσας. Le nom du mari, Quadratus, est gravé *extra metrum* comme il arrive souvent dans ces inscriptions. La forme κλαῦε, qui doit reposer sur une prononciation locale, est intéressante.

Puisque la morte est restée mariée pendant cinq ans (v. 5), il nous faut admettre qu'elle avait été mariée à l'âge de onze ans.

La *devotio* en langue phrygienne — qu'il faut ajouter au *Corpus inscriptionum neo-phrygiarum* publié dans JHS 1911, p. 161 et 1913, p. 97 suiv. — ne contient qu'un fait nouveau, le groupe σα του μανκα. Cf. σας του σκερεδρις (ainsi que j'écrirais aujourd'hui ¹) dans le n° LVI (JHS 1911, p. 109). Le nouveau texte est loin d'éclaircir le mystère de la signification de σα (σα πριεις n° XLIX, σα σερου n° XXI, σα τι σκελεδριζι n° LXVII) : je l'ai pris pour l'article défini, Fraser tantôt pour un pronom démonstratif, tantôt pour un adjectif possessif ². Dans σα του μανκα, si l'on admet l'in-

1. J. Fraser, *Phrygian Studies* dans les *Trans. Camb. Phil. Soc.* 1913, p. 33, montre que σκερεδρια (= σκελεδρια) est la forme vraie.

2. *Op. cit.*, p. 12.

fluence de la construction grecque ταύτη τη σορῶ, etc., il apparaît comme un pronom démonstratif.

8. — Yokary Piribeyli, à 3 kil. à l'E. de Piribeyli. Sur un pilier haut de 8 pieds (C. 1908, 1913).

-]ιμης υἱῶ κὲ νύν[φη | έτευ]ξεν σὺν τῶν υἱῶ[ν. |
 Δοιο]ύς εἷς λυκάβας κ[ο]ύρη[ν | καὶ] παῖδ' ἀλεγεινὸν |
 ὠκ]υμόρους θανάτοιο θυ[ση]χέος ἀμφεκάλυψεν· |
 οὔ]νο[μ]α δ' αὐτῶν ἦστο τὸ | [πρὶ]ν καλέεσκον ἅπαντες |
 5. τὸν μὲ]ν Ἀλέξανδρον τὴν δ' αὖ | [πα]ρακοίτιδα Δόμναν |
 οἱ γ]άμφ' ἀντήσαντες ἀπ[ή]λθε]τον, οὐδὲ ἐ γῆρας |
 μά]ρψεν ἀλλὰ κακὴ μοῖρ' | [ὥλε]σεν ἐν μεγάροισιν |
 τὸ]ν μὲν εἰκοσίπεντε ἐτῶ[ν] ἡβῶν]τα ὄλεσεν |
 μοῖ]ρ' ὀλοή τὴν δ' αὖ δύο | [δεκά]δες λυκαβάντων |
 10. ἔτρεφο]ν εὐζῶνον, νῦν δ' ὦ[χ]ιετ' ἐ]ς Ἀἴδος ὄρ[φ]νην |
 πολ.]λὰ δὲ δά[κ]ρυα πατ[ρὸς | ἐν]ὶ μεγάροισι λίποντο |
 πίχ]ρ' ὀλοφυρομένου [οἶον | πόνου]ν ὥπασε μοῖρα |
 ἀεὶ] τειρομένῳ μέγα δὲ σ[φ]ῶν] πένθος ἔχοντα |
 αὐτὰρ] νηπίαχον παιδίον ὃν κά[λ]λιπον αὖτως |
 15. πότμον τὸν πο]λύδακ[ρ]ον ὃδ[ύ]ρεται ὦν] τοκεῶν |
 ἐνθάδ]ε τοὺς τε κασίγνη[τ]ροι καὶ] πάντες ἐταῖροι |
 κλαίουσ'] οἰχομένους κατ' εὐ[ρ]ώεντ]α κέλευθα |
 πάν]τες δὲ τὸδε σῆμα | [κὲ τὸ]ν περικαλλέα τύμβου]ν |
 στῆ]σαν εἵνεκα κόσμου μν[η]μή]ον ἐσσομένοισιν |
 20. οἱ κ.] ἀναγεινώσκωσιν μό[ρ]ον χαλεποῦ θανάτο]ιο |
 καὶ] ποῖ(οί) τε ἔσαν καὶ πῶς | [ὕ]πὸ γεαν ἔδυσαν. |

X]αῖρε ἀναγνούς.

Ma restitution repose sur ma seconde copie qui m'a fait gagner quelques lettres, excepté à la fin de la l. 14 où j'ai lu αὖτως en 1908, αὐτῶ en 1913. Il se peut que la seconde lecture soit la bonne, mais la plus longue des deux est la plus probable. Chaque hexamètre remplit deux lignes sur la pierre, mais la longueur des lignes n'est pas uniforme.

Ce petit poème est de meilleur ordre que les épitaphes métriques de village de la même région et de la même période, et la restitution mérite un plus grand effort. L. 2 Δοιοῦς est plus élégant que τούτους et nous pouvons en faire honneur au poète. — 6. ἀπ[ήλθε]τον, comble la lacune ; au lecteur mieux inspiré de trouver meilleure restitution. — 7. ὥλεσεν convient peut-être mieux à notre inscription de village que ἔσβησεν ou ἔφθισεν, ou tout autre verbe de même sens et de même longueur. — 8. Le génitif avec ἡβῶντα peut être rapproché d'une inscription de Juliopolis publiée par Anderson dans JHS 1899, p. 71 : ἐτῶν δὲ τρεῖς [ἰῶν ἄωρ]ος ἐγγλείπει βίον, et d'une autre de Suverek (voy. ci-dessus n° 4) publiée dans Ramsay, *Stud. in the E. R. Prov.*, p. 175 : ἡπίως ὦν ἐταίων μινυνθᾶδειος δ' ἐτελεύτα (Callander). — 11-13. J'ai suivi les traces de lettres visibles sur la pierre et gardé les trois cas (ἐλοφυρομένου, τειρομένου, ἔχοντα) qu'on pourrait réduire à deux en restituant ἐλοφυρομένῳ (πατρί), mais le génitif est garanti par la copie. Au commencement de la l. 12, on pourrait aussi restituer τοῦ] ρ' ἐλοφυρομένου. — 14. Ma copie de 1913 donne κάλλιπον, celle de 1908 est favorable à κάλλιπον. — 16. Les κασίγνητοι sont les υἱοί de la l. 1. — 20. Cf. Kaibel *Epigr. Gr.*, n° 285 : τὸν τριακονταέτη κλαίεις μόρον, ὅστις ἀναγνοῖ. — 21. La pierre porte ποιητε et dans εσπν le sigma est lié à l'epsilon : le sigma et l'epsilon forment un seul caractère à quatre barres.

9. — Dans le cimetière de Buruñ Kuyu ¹. Sur deux faces contiguës d'un *homos* : le texte de la face gauche prend fin à ἐπήνθει (v. 9) et παυρὸν est le premier mot de la face droite (C. 1910).

Ὁν θέμις ἐστὶν αἰεὶ|χῶρον Μοῖραί με ἰδοῦσα[ι]

ἡμεῖν τέρμα βίου αὖ προ|τέθεντο μόρον |

ἡλικίης ἐρατῆς γὰρ | ἀφῆρπασεν ἄνθος | ἄριστον

οὐκέτι δὲ | ζωῆς (ἄνθος) ἀφεικόμεθα · |

5. πρώτην ἡμετέρεν δὲ συν|αίμονα παρθένον ἀ[γνήν] |

σῆμα τόδε κρύπτει ο[ὕ]||νομ' Ὀλυμπιάδα,

ἡμᾶ[ς] | τ' ὠκυμόρους Ὀησεῦ[ς] | μὲν ὑπέρτερος ἦ[εν] οὐ ἦ[μην] ? |

μείων δ' ἡλικίῃ τυ[τ]|θὸν ἄμεμπτος ἔην

[ὁ] | μὲν γὰρ παριαῖσιν ἐπήνθει || παυρὸν ἰούλον

1. Buruñ Kuyu est environ à mi-chemin entre Kale Köi et Shimshit, à 65 km. à vol d'avion d'Angora.

10. ὅς δ' ἄ[ρ] ἄω|τος ἔην ἡϊθέοισιν ἴσος |
 ὥρη χειμερίη Θησεύς | θάνον αὐτὰρ ἄμεμπτος |
 μὴνὸς τετρατίου ἀρχομέ|νου τε θέρους |
 δειλαίων τοκέων ἄχαρις | χάρις ἐνθάδ' ὀρᾶται
 παῖ|σιν ἐπὶ φθιμένοις τυμβο|χόῃ πρὸ γάμων
15. παρθεν|κὴ μὲν πρῶτον Ὀλυμπιάς, | εἴτα δὲ Θησεύς,
 ἄρτι πα|ρειάων ἄνθος ἄμωμ|ον] ἔχων
 αὐτὰρ ἄμεμπτο|ν] | ἔλεν τρίτατον τέλος<ως> | ὥς δὲ γενέθλη
 κοινὴ καὶ | τύμβος λείψανα μειξάμε|νος.

D'après la gravure et le style, l'inscription date au plus tard du milieu du troisième siècle. Nombreuses ligatures. Une feuille de figuier marque la fin des vers 12 et 18. Au v. 4, le mot *ἄνθος* a été omis ; au v. 17, ὥς a été gravé deux fois.

C'est l'épithaphe d'un jeune homme et d'une jeune fille, frère et sœur, Thésée et Olympias. Ces seuls noms trahissent les préoccupations littéraires de leurs parents et la pièce n'est guère qu'un assemblage de réminiscences littéraires sans grand lien. Ainsi s'explique l'inégalité de la composition : les v. 13 et 14, par exemple, sont plus relevés que les v. 1 et 2. L'auteur manque d'ailleurs de clarté en plus d'un endroit : il ne possède pas la langue grecque comme le versificateur de Piribeyli, dont la pièce se développe avec ordre et logique (n° 8).

Le *χωρος* mentionné au v. 1 est la tombe, mais l'expression est obscure. Au commencement du v. 8, ma copie porte *μειων* d'où l'on tirerait *ἡμείων*, mais le sens exige *μείων* qui répond à *ὑπέρτερος* (v. 7.). Le v. 8 se rapporte, de façon assez obscure, à Olympias ; mais le v. 10, où pour faire pendant au v. 9 (ici [ὁ] et non pas [ἡ]) on s'attendrait à revoir paraître Olympias, se rapporte évidemment à Thésée.

Au v. 17, *τρίτατον* est employé adverbialement et répond à *πρῶτον* et *εἴτα* du v. 15. Du *νυ* de *ἄμεμπτον*, il ne reste que la partie inférieure d'une barre droite. Il semble que le sens soit le suivant : « mais, en troisième lieu, le sort qui leur échet ne mérite aucun reproche, et comme ils avaient même naissance, leur tombe a mêlé leurs restes. »

En somme, malgré ses fautes et ses obscurités, l'inscription ne donne pas une idée défavorable de l'éducation dans un district éloigné de la Galatie rurale, loin de tout centre de culture, au troisième siècle. C'est l'œuvre d'un poète de village qui disposait de bons modèles et avait plus de goût que de savoir-faire.

10. — Zengijek Kale (probablement Verinopolis), au S. de Suverek (cf. n° 4). Sur un pilier rond (C. 1910, 1911).

Βασίλισσα |

στήλην εὐποίη|τον ἀναστήσας' | ἐχάραξεν |
ὄφρα πολυκλαύσ|τοις τάφου μνη|μῆιος εἴη.

"Οφρα manquait à la copie de 1910 et m'avait été suggéré par le Prof. Desrousseaux : la copie de 1911, faite dans de meilleures conditions, l'a retrouvé. Basilissa est le sujet de la phrase : elle a préparé elle-même sa tombe.

L'emploi de l'omicron en forme de losange ◊ permet d'attribuer l'inscription au quatrième siècle.

11. — Durgut (Miscamus), au N. E. de Philomelium. Sur une pierre plate avec fronton du type du *bomos* (C. 1910).

Ἄν[δ]ρας ἀριστοτάτους κατέχ[ει, | φίλε, βά]σκανος Αἰδης ·

Μενεκ|[ράτην καὶ ? Σωκρ]άτην ἀδελφοῦ[ς |]

Dans le vers hexamètre qui introduit l'épithaphe en prose, j'ai ajouté φίλε pour les besoins du mètre, mais le mot semble trop long et peut-être faut-il restituer simplement κατέχει ὁ βάσκανος Α. La pierre porte "Αἰδης. La pierre est brisée à gauche et de la quatrième ligne on ne distingue plus que ΙΟΥCOIΓ.

12. — Durgut. Pierre brisée de tous les côtés (C. 1910).

+ Ἐν[θ]α νέος | κατάνιτε Ἀλέ[ξ]|ανδρος Φλε[βιαν]ῶς ?

Ζωτικῶ [κ]ελευστοῦ ὃς μνή|μης χάριν ετι..|.τι κίτε +

Gravure très grossière. Nous ne savons pas si les lignes étaient de longueur uniforme. Le père d'Alexandre étant un marin, nous pouvons avec assez de confiance restituer l'ethnique Φλεβιανός. Phlebia était un village près de Smyrne et Ramsay l'identifie avec « les Bains d'Agamemnon ¹ » ; il était apparemment situé sur la côte.

Pour les derniers mots : ἐ[πὶ σήμα]τι κίτε semble trop long. On peut hésiter entre ἐτι [κα]τίκίτε, faute pour κατάνιτε, et ἐ[γχα]τίκίτε.

13. — Durgut. Stèle avec fronton arrondi au sommet (C. 1910).

Στήλην γραμματισθέντα ἰσορᾶς, φί|λε, ἀλλὰ νόησον, |
οὗτος γὰρ κατέχει | πολιάθλιον, ἣν δὲ Γε|ωργός,

1. H.G.A.M., p. 116.

ὅς πολλῶν | καμάτων πεπαυ|μένος ἐνθάδε κεῖ|τε,
 ὃν ἱστοργῆς [ἔνε]|κον ἐτείμησ[εν σύμ.]|βίος αὐτ[οῦ].
 ? Αὐρ. ? Ἀντω|νία[τῷ ἀνδρὶ ἔστησεν μνήμης χάριν ?

Pour les derniers mots, cf. le n° 15. Au v. 4[ἔνε]κον est certain.

14. — Durgut. Stèle brisée dans le haut (C. 1910).

[ὁ δεῖνα Δόμ-]
 νου Τρικωμείτης
 τῇ ἑαυτοῦ συνβίῳ
 γλυκυτάτῃ Τάτει
 Δείου καὶ τέκνῳ ἁώρῳ
 Δόμνη μνήμης χάριν.
 | Τίς ἂν ταύτῃ τῇ ἱσθή[λῃ κακοηθ[έ]α χεῖρα | προσοίσει
 αὐγῆς φάος | λίποιτο καὶ ἡλίου τὸ | φῶς.

Anderson a décrit la topographie ancienne de la plaine qui s'étend au milieu des collines phrygiennes entre Durgut et Haranlar. A l'extrémité S. E. et S. O. de cette plaine, au bord des collines, il a trouvé trois établissements anciens qu'il a pu identifier avec Selmea, Miscamus et Harra¹. Notre inscription nous donne à penser que ces trois villages formaient une Tricomia, dont nous avons d'autres exemples dans la vallée de Tembris² et sur la route de Dorylaion à Pessinus³.

La *devotio*, qui consiste en un hexamètre et un iambique sénnaire, mêle deux formules différentes. Dans la région, la fin du type à hexamètre est : ὁρῶνὰ τέκνα λίποιτο χῆρον βίον οἶκον ἔρημον (voy. ad n° 19); le commencement du type à iambe est τίς ἂν προσοίσει χεῖρα τὴν βαρύνθονον.

15. — Durgut. Stèle de même type que le n. 14 (C. 1910).

Ἀσκληπιάδου κούρη καὶ Παυλείνης | γενετήρων
 Πασικρά|τους τε γυνὴ κεῖ|τε | καταφθιμένη |
 Ἀμμία σωφρο|σύνης τέρμα τε|λοῦσα μόνη |
 τύμβῳ τῷδ' ὃν| ὀρᾷς, ξεῖν[ε], παρισ|τ[ά]μενος |

Πασικρ]άτης Πα-
 ? πᾶδος τῇ|δίῃ σιν-
 βίῳ Αὐρ. Ἀμ.]μία ἔσ-
 τησεν μνήμης
 χάριν.

1. JHS. 1899, p. 293. Plus au Nord, on trouve des sites d'anciens villages à Kyzyl Kuyu (visité par Anderson) et à Yavashly, où j'ai copié des inscriptions en 1913. Yavashly est à 15 km. 1/2 de Kurshunlu, à la cote 344 (1910, sans correction).

2. Ramsay, *Stud. in the E. R. Prov.*, p. 188 (Anderson).

3. Ramsay, *H. G. A. M.*, p. 228.

Le stemma est le suivant :

Asclepias	~	Paulina	Papas ? Paulos ?
Ammia	~	Pasicratès.	

16. — Karapunar, exactement au Nord de Philomelium, sur une route conduisant de Bolavadyn à Piribeyli. Stèle flanquée de deux piliers supportant un fronton triangulaire ; à l'intérieur du fronton, cintre où était gravé un relief aujourd'hui détruit (C. 1910).

Toutes les pierres anciennes de ce village, qui ne semble pas répondre à un site ancien, ont été, au dire des habitants, apportées de Korashly.

Κευριδίην συνόμενον Ἀμμίαν | σήματι τῷδε |
Ζωτικὸς ἐν μερόπεσσι γέρας | ποίησε θανού[σ]η.

Le v. 1 montre bien l'influence de l'accent sur le mètre : il devient un accent prosodique. Voy. Fraser dans *Stud. in the E. R. Prov.*, p. 152.

17. — Siristat. A été apportée, dit-on, de Zengibar Kale (Palaea Isaura) (C. 1910).

Χαῖρέ μοι ὦ Ζόη, γληκε|ρὸν φάος ἡλίοιο· (sic)
χαῖρέ|τ[ω] καὶ φίλος· μεμνημέ|νοι ἄνδρες ἄριστοι·
ἐν|θαδ' ἐγὼ κεῖμε, Κίβας δέ| μοι οὐνομά ἐστιν,
εὐ|τερπὴς ἄ|γ|αθῶσι τετειμέ|γη ἔξοχα πασῶν.
Αὐρη|λία Μαρκία Οὐαναλὶς | γλυκυτάτην μητ|έρα.

V. 2 φίλος, et non φίλοι, est certain. Ma copie porte χαίρετο. — V. 4 αναθίσι sur la pierre.

18. — Site ruiné, au S. E. de Sary Oghlan, à l'E. de Palaea Isaura. Bloc mal équarri, brisé à droite (C. 1910).

Ἐνθαδὲ πῦρ κατέδαψε καλὴν Μάρκου [συνόμενον] |
Ὁρεστείην Τιβερίου ἢ σωφροσύνη [ἐκέκαστο].

Le thêta et l'omicron sont de forme rectangulaire.

Je ne connais pas d'autre allusion à la crémation dans les épitaphes d'Asie Mineure¹, mais il n'est question dans celle-ci que du dépôt dans le tombeau (cf. ἐνθαδὲ) d'une urne funéraire.

19. — Yalovach (Antioche de Pisidie). Bloc qui doit avoir fait partie d'une tombe construite (Photographié par C. en 1912).

1. A moins qu'on en trouve une dans l'inscription de Chorum : ἔστιν δὲ [τ]ὸ γῶμα [κ]άστρα. *Studia Pontica*, III, p. 192.

Τίς δέ κε τύμβω τῷδε βαρῖαν χίρα θή[σει] |
 ἦ] ἕτερον σῶμα ἐφ' ἡμετέροισιν ἀμίψη |
 ὀρφανὰ τέκνα λίπη βίον ἔσχατον οἶκον ἔ[ρ]ημον
 τήν δ' ἄλογον χήραν ὀδυρομένην | περὶ τέκνων.

Gravure grossière, de basse époque : omicron de forme rectangulaire. Pas antérieure au quatrième siècle.

A la fin du v. 1 οἷ[σει] concorderait également avec les traces de lettres et προσοίσει n'est pas moins employé qu'ἐπιθήσει dans cette formule courante. Les deux derniers vers sont le développement de la formule phrygienne bien connue : ὀρφανὰ τέκνα λίποιτο χήρον βίον οἶκον ἔρημον et nous montrent qu'il faut entendre par χήρον βίον une « vie de veuvage ». Le subjonctif λίποιτο qui est usuel, est remarquable et vient à l'appui de la conjecture d'Anderson qui propose πάθη dans une inscription de Neoclaudiopolis (*Studia Pontica*, III, p. 71) : εἰ δέ τις ἀνέξει, τοιαῦτα πάθη. Voy. aussi une inscription d'Iconium que j'ai publiée dans la *Revue de Philologie*, 1912, p. 68 suiv. : ἐὰν δέ [τ]ις ἐπισβι- [άσει]ε [π]άσχη π[ρὸς τ]ο[ῦ] ἐ[ρ]χομ[έν]ο[υ] κτλ. Anderson y voyait un solécisme; moi un latinisme ou une mauvaise orthographe pour πάσχοι. Le grand nombre d'exemples donne à penser que nous avons affaire à une manière de parler locale.

J'ajoute à ces textes une inscription déjà publiée, dont la restitution ne va pas sans difficultés.

20. — Ak Shehir (Philomelium). *Bomos* avec bas-relief, aujourd'hui détruit, au-dessous de l'inscription. Endommagé à droite et à gauche (C. 1910).

Λητ[ο]ίδῃ Σώζοντι καὶ Ἡελίω βασιλῆϊ |
 εὖξ[α]το βωμὸν ἀνὴρ υἱὸς Ἐπατόριγος |
 νουστῶν ἀθανάτοισι Μενέστρατος, ὃν δι[ασ]ωθεῖς |
 θῆκε δικαιοτάτοις ἡδ' ὁσίοισι θ[ε]οῖς.

L'inscription a été publiée par Körte dans les *Ath. Mitt.*, XXV, p. 444, d'après une copie qui ne diffère pas de la mienne, mais sa restitution ne donne pas toute satisfaction. Pas de doute pour les l. 1, 2, 4, bien qu'il ait tort d'imprimer à la l. 4 : ὁσίοισι <θεοῖς>; le signe qu'il prend pour un sigma (C), je le considère comme une moitié de thêta. Mais il lit à la l. 3 :

ἱερὸν ἀθανάτοισι Μενέστρατος ὃν Δι[ὸ]δωρος..

D'abord Körte se trompe en supposant que l'alignement était régulier, puis sa division en lignes est fautive. J'ai noté qu'il n'y

avait pas de lettre gravée devant ΘΗΚΕ qui se trouve sous ΘΑΝΑΤ de la l. 3. Puis, comment admettre que le vœu fait par Menestratos a été accompli par Diodoros dont on ne nous dit pas quelle raison il avait d'intervenir. Il est bien plus conforme à l'usage que l'auteur du vœu tienne à le réaliser lui-même ; l'inscription se rattache ainsi à une catégorie bien connue d'*ex-voto*. Cf. Kaibel, *Epigr. Graec.* nos 770, 834, 840.

Au commencement de la l. 3, les traces que l'on distingue conviennent aussi bien à une partie d'ο qu'à une moitié d'ω, car l'oméga a pareille forme à la l. 1. D'après ma copie, il y aurait place pour le participe présent *vousσων* qui nous renseignerait sur l'occasion du vœu : c'est la restitution que j'ai adoptée.

Körte n'a pas manqué de noter le nom gaulois d'Epatorix, qui s'explique par le voisinage du pays galate, et son article contient une excellente note sur les *θεοὶ ὅσοι καὶ δίκαιοι*.

Manchester, à l'Université.

W. M. CALDER.

DEUX INSCRIPTIONS BYZANTINES D'ANTIOCHE DE PISIDIE

Je n'ai pas connaissance qu'on ait tenté de restituer et d'expliquer les deux inscriptions d'Antioche de Pisidie publiées par Sterrett aux nos 148 et 149 de son *Epigraphical Journey in Asia Minor* (1888). On voit aussitôt que toutes deux se rapportent à des travaux destinés à approvisionner d'eau la ville d'Antioche, et, telles qu'elles sont publiées par Sterrett, on pourrait admettre qu'elles sont contemporaines et appartiennent à différentes parties de la même construction, comme les inscriptions de la fontaine de Khavsa dans le Pont¹. Je crois, pour les raisons que je vais exposer, qu'elles se rapportent à des travaux différents entrepris par deux *δικασταί* de Pisidie.

Le n° 148 a été publié plus correctement par Mordtmann, d'après un estampage, dans les *Arch. Epigr. Mitth. Oest.*, 1884, p. 193. Sa copie reproduit beaucoup plus exactement l'inscription, mais elle porte, au commencement de la l. 3, un P dont je n'ai pas vu trace quand j'ai de nouveau examiné la pierre en 1911. Je n'ai pas noté non plus la barre verticale marquée par Sterrett, et dans ma copie la ligne 1 commence par **ΕΟΕ**. Il se peut, bien entendu, que la pierre, qui est restée sur le sol dans une cour, ait été endommagée dans l'intervalle. La copie de Mordtmann donne, à la fin de la l. 7, une croix que ni Sterrett ni moi n'avons notée.

Le n° 149 a été de nouveau copié par Ramsay et par moi en 1913. La reproduction épigraphique de Sterrett donne une idée tout à fait inexacte de l'inscription : les lettres sont d'un style très différent de celles du n° 148 et plus ornées. Notre copie est plus complète que celle de Sterrett. Nous avons noté que non seulement les croix gravées au commencement des ll. 1 et 6, mais encore le X de *χορηγεῖ* ont été effacés par un musulman qui ne voulait pas courir le risque d'un oubli. A la l. 1, le signe de l'élision est gravé après **ΤΟΔ**. A la l. 7, les lettres sont plus serrées que dans les ll. précédentes ; la l. 7 forme un sénaire complet. A la l. 7 il manque environ neuf lettres qui ont été effacées. De la date à la l. 8, il ne reste plus que **ΙΝΔ**.

Nous lisons et restituons :

148 ? + τοῦτο Κολόβρα]σος ἔργον ἐστὶ|[σοφίῃ πο]λυβούλοι
ἀρχθὲν ὑπ']δ' προτέρων ἤνυσε|[θ]εσμοπόλων·|

1. *Studia Pontica* (Anderson, Cumont, Grégoire), III, p. 40 et suiv.

? ἤρξατο δ' ἡδὺ] ῥέεθρον ἄναντ' Ἀσοῖος[ἀναρ]ρῶν
ἐς χώρους ἀγαγεῖν[δὲ] ψαλέους πρότερον.

149 + Ὁρᾷς τόδ' ἔργον ἡλίχον, | πῶς θαψιλῇ |
Νυμφῶν χορηγεῖ τῇ πόλει | τὰ νάματα; |
σοφὸς δικαστὴς [Πι]σιδῶν | στρατη[γίας] |
ἡγείρεν αὐτὸ ΕΙΣΣ.....ΙΟΣ |
Ἰνδ(ικτίωνος) (effacé).

Des vv. 2 du n° 148 et 3 du n° 149 il résulte que les dédicaces ont été faites par des δικασταί (θεσμοπόλοι pour les besoins du vers dans 148) de la province de Pisidie. Il est possible que le n° 149 soit le texte le plus ancien, puisque le n° 148 mentionne l'achèvement d'un travail antérieur; mais la chose n'est pas certaine et l'on sait de reste qu'à pareille époque on ne peut guère se fonder sur la forme des lettres pour dater une inscription.

N° 148. — 1 : Je n'ai inséré le nom propre qu'à titre d'exemple ; — 2 : ἡνυσε « a complété » entraîne ἀρχθέν. Cf. Sterrett, *op. cit.*, n° 191 (Iconium) : Αἰλία Τάττα τὸν περιέβολον ἐναρχθέντα [ὑπὲρ] Ἀρρουν[τί]ου Διομήδους..... τετέσασα κτλ. — 3 : ἄναντα « en montant » justifie [ἀναρ]ρῶν qui semble possible dans une inscription byzantine¹. Ἀσοῖος serait alors le nom du ruisseau (ou du dieu du ruisseau) dont l'eau était amenée à Antioche. L'aqueduc qui fournissait l'eau à la cité vient d'une source qui forme un des tributaires de l'Anthios, la seule rivière d'Antioche qui soit nommée sur les monnaies².

La dédicace a été gravée après que l'eau eut été amenée à un point élevé de la colline sur laquelle était située Antioche. La ville moderne de Yalowach est tout entière dans la plaine et se fournit à l'Anthios. On rapprochera de nos vers 3 et 4 le vers suivant d'une inscription d'Iconium (JHS, 1902 p. 347):

Ἀφθονος ἀενάων Νυμφῶν χορὸς ἔδραμεν ἄστν.

Notons en passant que notre restitution du v. 4, qui est également celle de M. Fr. Cumont (*Mélanges d'arch. et d'hist.* 1895, p. 51), condamne le mot ψαλεος (ψαλεους) que Büchner avait découvert dans le même n° 148 de Sterrett (*Comment. Wöllflin.*, p. 361) et qu'il rapprochait de ψαλιῶς et ψαλιδῶματα dans Sterrett, *Wolfe Exped.*, n° 187.

1. Ἀναίρων avec ῥέεθρον comme complément donnerait le même sens. Au commencement du vers : [περίσθη δ' ἡδὺ] ῥέεθρον est possible; cf. ἔπεισεν dans la seconde des inscriptions de Khaysa mentionnées plus haut. ἄναντ' est certain et exclut : ἀ[π] Ἀντάσιοι σ[υνοῦρων] ou σ[υναρθεῶν] ou σ[υνείρων].

2. Sur cet aqueduc, voy. Weber, *Jahrb. d. arch. Inst.*, 1904, p. 96 suiv.

N° 149. — Le nom du bienfaiteur a été effacé à la l. 7, de même que le chiffre de l'indiction à la l. 9. Toutes ces ratures étant dues au zèle d'un musulman, il est probable que le nom propre avait quelque couleur de christianisme qui lui valut d'être condamné. — L. 8. La première lettre avant la lacune est probablement Γ , peut-être E , moins probablement Γ . De la première lettre après la lacune, il ne reste qu'une barre droite qui peut être un I ou la barre droite d'un M , N , etc.

Le σοφὸς δικαστὴς Πισιδῶν στρατηγίας porte le même titre et remplit la même magistrature que le personnage à la σοφίη πολυβουλος qui achève l'œuvre commencée par les πρότεροι θεσμοπόλοι. Quel est ce fonctionnaire? Si nos inscriptions dataient du vi^e s., partant, si elles étaient postérieures à l'institution des θέματα qui ont remplacé les anciennes provinces dans les régions orientales de l'Asie Mineure¹, nous pourrions songer aux θεματικοὶ κριταὶ ou δικασταί, souvent mentionnés par les auteurs²; mais il est difficile, pour nos n°s 148 et 149, pour le premier surtout, de descendre plus bas que le début du v^e siècle, et le seul fonctionnaire que l'on puisse à cette époque qualifier de δικαστὴς est le gouverneur, qui était à la fois administrateur et juge. Sur le gouverneur de Pisidie dans cette période et sur ses attributions judiciaires, voy. mon article du *Journ. Rom. Stud.*, 1912, p. 86-88.

Il est fort regrettable que les noms de ces deux gouverneurs soient perdus; le plus ancien, nous l'avons dit, était probablement celui du n° 149.

Manchester, à l'Université.

W. M. CALDER.

1. Ramsay HGAM., p. 314 attribue la réforme à Héraclius (610-641).

2. Le prof. Bury veut bien me fournir les références suivantes : Const. Porph. Nov., VII, p. 257, éd. Zach. : τοὺς θεματικοὺς δικαστάς; Michael Altal. éd. Bonn, 182 : δις. Πελοποννήσου καὶ Ἑλλάδος; Cedrenus II, p. 542 : δις. Ἑλλήνων; et un sceau du xi^e s. : σφραγὶς δικαστοῦ Βασιλείου τῆς Θράκης, Schlumberger, *Sig.* 123; Leo IV, *Tactica*, IV, § 31 πραιτωρ ἡγουν τοῦ θέματος δικαστῆς. Il ne saurait être question ici des douze θεῖοι δικασταί institués par Justinien. puisqu'ils siégeaient à Constantinople.

CATULLE

SUR LA SIGNIFICATION ET LA COMPOSITION DU POÈME 64.

On a renoncé, semble-t-il, à se demander quel modèle Catulle pouvait avoir devant les yeux, quand il composait l'épyllion appelé communément les *Noces de Thétis et de Pélée*¹. D'une part, en effet, les imitations ou les réminiscences de détail qu'on y a relevées concernent des poètes de toutes les époques, Homère, les hymnes homériques, Euripide, Nonnos, Apollonios de Rhodes, Euphorion, etc., voire même des poètes latins contemporains, s'il faut attribuer les *Dirae* et *Lydia* à Valérius Caton, ce qui exclut la supposition d'un modèle unique ; et d'autre part, les fragments de Callimaque naguère découverts montrent clairement que la manière du poète d'*Acontios et Cydippé* et de l'*Hécalé*, ne ressemble pas du tout à celle de Catulle, et que ce dernier n'a point eu à lui emprunter, pas plus à lui qu'à son école, ce qu'il y a de gravité et de pathétique dans le poème latin. Reste que Catulle a composé une œuvre à la manière des Alexandrins, sans modèle particulier, et en traitant librement, à sa guise, des légendes bien connues, et qui avaient inspiré avant lui nombre de poètes et d'artistes. C'est l'opinion de Friedrich, son dernier éditeur. Nous pensons qu'il est dans le vrai, et nous voudrions le montrer.

Il est facile assurément de retrouver dans le poème 64 quelques-uns des traits qui caractérisent l'art et le goût des Alexandrins, et il y a longtemps qu'on les a signalés ; mais, s'il en contient d'autres qui ne se rencontrent pas ailleurs, ni chez les Latins, ni dans ce que nous pouvons connaître des œuvres grecques, et spécialement alexandrines, et qui lui sont propres et singuliers, il n'y a aucune raison de les attribuer à l'esprit de la littérature alexandrine, plutôt qu'à l'esprit du poète romain, et de les regarder comme une imitation de quelque poème grec perdu, au lieu d'y voir un témoignage de l'originalité de Catulle.

1. Cependant M. Pasquali a soutenu il n'y a pas longtemps que le poème 64 est une contamination de deux œuvres alexandrines (*Studi italiani di filologia classica*, nouvelle série, vol. 1, p. 1-23).

Ainsi la composition. Elle est extraordinaire, unique. On n'a pas d'exemple d'un poème interrompu par un récit descriptif et dramatique d'une longueur égale à la moitié du tout, récit qui n'est pas un épisode, qui a l'air d'une digression, et qui néanmoins est un autre poème complet, d'un intérêt supérieur au premier, et destiné, semble-t-il, à susciter dans l'âme du lecteur des émotions contraires, et plus profondes. Un ensemble aussi étrange, en si choquant désaccord avec les principes de toute composition littéraire, ne peut pas ne pas avoir une raison d'être. Il nous contraint de soupçonner chez l'auteur une intention qu'il nous dissimule, qu'il nous faut chercher et trouver, et qui doit tout nous expliquer. Nous saurions alors pourquoi le poème épisodique est aussi long que le principal, et s'il n'existe pas entre eux un lien secret, un rapport intime, de telle sorte qu'ils soient tous deux parties intégrantes de l'œuvre, qu'ils n'aillent pas l'un sans l'autre, se prêtant une lumière mutuelle qui éclaire et découvre leur sens profond, et enfin si l'unité de l'ensemble ne résulte pas de leur dépendance réciproque.

Car il n'est pas possible de s'en tenir aux apparences, et, par exemple, de regarder les aventures d'Ariane comme une simple digression, comparable, puisqu'il s'agit de la description d'une tapisserie, à la description du bouclier d'Achille ou d'Enée. Un morceau de ce genre se rattache à quelque événement ou à quelque personnage du poème, et partant il ne surprend ni ne déroute : or l'histoire d'Ariane et de Thésée paraît complètement étrangère à celle de Thétis et de Pélée. En outre, la digression homérique est introduite à un moment où les événements subissent un temps d'arrêt, où l'action fait une pause, avant de prendre un nouvel élan : c'est quand Patrocle a été tué, et qu'il s'apprête à le venger qu'Achille reçoit ses armes ; par conséquent elle sert à délasser le lecteur, en offrant à ses regards une suite d'images attrayantes, de scènes détachées qui n'exigent aucun effort d'attention. Le poème de Catulle, restreint à l'aventure de Pélée, n'a pour ainsi dire pas d'action ; à peine pourrait-on parler de situations : ce sont des récits, des descriptions, des tableaux. Quelle raison d'y insérer une digression, et cela après les cinquante premiers vers, quand ce poème n'en compte pas deux cents ? Surtout que cette digression est une longue et attachante histoire d'amour, un poème suivi, habilement composé, varié, coloré, émouvant, et d'un intérêt dramatique soutenu ; si bien qu'en comparaison le récit des noces de Pélée et de Thétis nous paraît languir, à peine ranimé

par l'épisode des Parques, dont le chant ne peut éteindre en nous la plainte d'Ariane et les gémissements du vieil Égée. Et ainsi, l'on vient à se demander si le véritable sujet du poème 64 n'est pas les amours d'Ariane et de Thésée, et si le poète ne s'est point fait un jeu de donner au principal la place de l'accessoire, par amour du nouveau et recherche de l'originalité¹.

Devrons-nous attribuer ce bizarre renversement à l'imitation d'un modèle grec ? ou simplement penser qu'il a été inspiré par le laisser-aller de la composition chez les poètes alexandrins ? Ceux-ci, on le sait, se préoccupent surtout de varier leur matière, en y introduisant des morceaux dont le ton et les couleurs se fassent valoir réciproquement par des oppositions adroitement ménagées. Ils recherchent l'effet, l'inattendu, le piquant. Et à ce propos, M. Lafaye fait cette observation que « généralement l'unité de la composition est peu compatible avec un pareil goût ; il ne permet guère, quand il va jusqu'au système, de suivre l'ordre le plus naturel et le plus logique » (*op. cit.*, p. 146). Il faudrait s'entendre. Tout d'abord, n'y a-t-il pas des genres qui s'accommodent fort bien d'une composition relâchée, et qui non seulement s'en accommodent, mais y trouvent leur avantage, et n'est-ce pas ceux que les Alexandrins ont mis à la mode, de leur temps, à savoir l'hymne et l'épyllion ? Le premier, qui est un poème en l'honneur d'une divinité, peut consister en une suite d'invocations, dont chacune rappelle un attribut de cet être divin, ou remémore une de ses glorieuses actions ; ou bien encore il choisit dans sa vie un certain nombre de faits qu'il relate à son aise, sans les enchaîner rigoureusement et logiquement, car cela n'est aucunement nécessaire, puisqu'il suffit, pour sauvegarder l'unité de composition, que toutes les parties de l'hymne intéressent la divinité célébrée, et servent à sa louange. Cette liberté n'exclut en aucune façon l'ordre, que l'intelligence réclame ; et même si la loi du genre en réclame tout spécialement un, c'est évidemment l'ordre chronologique, c'est-à-dire « le plus naturel et le plus logique ». Ainsi dans l'hymne à Artémis, de Callimaque. Le poète nous montre la déesse enfant sur les genoux de Zeus, et qui lui demande une virginité perpétuelle, un grand nombre de sanctuaires, un arc et des flèches que lui fabriqueront les Cyclopes, un vêtement de chasse, des nymphes pour la servir

1. Ainsi, bien qu'à ses yeux la légende d'Ariane ne semble avoir été introduite dans le poème que pour faire contraste avec celles de Pélée et de Thétis, M. Lafaye est obligé de constater que « le récit qui devrait être le principal n'est en réalité qu'un cadre » (Catulle et ses modèles, p. 144).

et prendre soin de ses chiens, et enfin son territoire de chasse, toutes les montagnes. Tel est le plan ou plutôt le programme du poème. Chacun de ces articles, mis en œuvre et développé, va former une des parties de l'hymne, lesquelles se succéderont régulièrement dans l'ordre annoncé, et le lien entre ces parties sera une invocation à la déesse. Cette composition si simple, si unie, permet au poète de traiter les épisodes les plus divers, sans s'inquiéter de chercher des transitions pour passer de l'un à l'autre. Quand il nous raconte l'histoire de la nymphe Britomartis, il ne sort aucunement de son sujet, puisque cette nymphe est chère au cœur de la déesse, qui la préfère à toutes les autres, et qui même est invoquée sous son surnom par les Crétois. Il ne fait pas ainsi une digression, parce que le lecteur — le lecteur alexandrin, s'entend — sait bien que parmi les beautés formant le cortège d'Artémis, il doit s'en trouver au moins une à qui il est arrivé quelque merveilleuse aventure, et qu'il se croirait frustré, si le poète, ayant l'occasion de la raconter, la passait sous silence. Callimaque ne fait que prévenir les désirs de son public.

Il n'y a pas de raison non plus de critiquer aussi vivement qu'on l'a fait le récit de l'infortune de Tirésias, inséré avec une gaucherie trop visible, pour n'être pas suspecte, au beau milieu de l'hymne à Pallas : ce récit n'est nullement une digression, c'est le sujet même, annoncé par le titre de la pièce, εἰς λουτρὰ τῆς Παλλάδος ; c'est le bain de Pallas, et il n'y en a point d'autre ; mais il est amené par d'ingénieux préparatifs, entouré d'une spirituelle mise en scène, destinée à donner le change, pendant un court instant. Il est incompréhensible qu'on ait pu être dupe de ce jeu, prendre au sérieux, et regarder comme une maladresse l'apostrophe : « Vénérable Athéna, prépare-toi à sortir ; en attendant, je vais raconter quelque chose à ces femmes ; l'histoire n'est pas de moi, elle appartient à d'autres » (v. 55-56), et qu'on n'ait pas vu que c'est là une façon détournée d'avertir le lecteur, et qui signifie : « Attention ! il s'agit de comprendre. » Mais il n'y a dans le poème ni désordre, ni atteinte à l'unité du sujet ; il n'y a qu'une manière artificieuse de présenter les choses, qui n'est point rare chez les auteurs qui ont beaucoup d'esprit, et qui en abusent. On n'a qu'à feuilleter notre La Bruyère pour en rencontrer vingt exemples.

De même, les Alexandrins devaient en prendre à leur aise dans l'épyllion, genre nouveau, sans traditions, où ils n'avaient pas à s'embarrasser de règles déjà établies et fixées. M. Lafaye, parlant de la pièce 25 de Théocrite, et frappé de la négligence

de la composition, demande où est le véritable sujet : est-ce Hercule chez Augias ? la lutte d'Hercule et du taureau ? ou bien Hercule et le lion de Némée ? (*op. cit.*, p. 147 et 151). Le vrai sujet ? mais c'est Hercule chez Augias ; aucun doute là-dessus. C'est parce qu'Hercule est sur le domaine d'Augias qu'un taureau se précipite sur lui, et fournit au héros l'occasion de montrer sa force surhumaine ; et c'est parce qu'il a terrassé l'animal que le fils d'Augias lui demande si c'est bien lui qui a tué le lion de Némée. Tout s'enchaîne si naturellement qu'il ne semble pas que les choses puissent se passer autrement. Et il ne faut pas dire que la personne d'Hercule donne à la composition un semblant d'unité, ni se demander pourquoi le poète a choisi ces trois aventures, et non d'autres, dans la vie légendaire du héros : il faut dire avec assurance que la personne d'Hercule fait toute l'unité du poème, parce que ses travaux sont inséparables de sa personne, que son apparition en éveille immédiatement l'idée, qu'elle suscite en même temps le désir d'en entendre raconter quelqu'un, et que le poète est tenu de satisfaire ce désir. Ici la composition est fondée sur un ordre psychologique, celui de l'association des idées. Il est probable que Callimaque en usait ainsi dans ses élégies, qui paraissent n'avoir été que des épyllia écrits en distiques.

On ne saurait raisonnablement demander aux poètes de s'assujettir, dans tous les genres littéraires indistinctement, aux lois affectées exclusivement à l'un d'entre eux. Là où ils sont les maîtres de leur matière, dans l'ode, l'épigramme, et les genres qui se rattachent à ce qu'on est convenu d'appeler la poésie personnelle, ils sont libres de présenter leur inventions comme bon leur semble : c'est au lecteur à se laisser guider docilement, et à entrer dans leurs intentions ; mais s'il veut leur imposer son système à lui, il s'expose à ne rien entendre à leurs œuvres, et c'est un cas qui est loin d'être exceptionnel.

En ce qui concerne la composition, il est certain que les Alexandrins se sont écartés des canons classiques. Ils l'ont voulue plus variée et moins rigide, et ils ont cherché à attirer l'attention sur elle, aussi bien que sur les parties qu'elle embrasse : mais ils ne l'ont ni méconnue, ni maltraitée. Quand on a percé les petits mystères de leur pratique, ce qui n'offre aucune difficulté, on s'aperçoit qu'elle n'est point irrégulière, en ce sens que les choses sont à leur place, et que l'accessoire n'y est pas traité indépendamment et au détriment du principal. Aussi M. Friedrich, qui repousse l'idée d'une influence alexandrine sur la composition du poème de Catulle, a-t-il pu affirmer non sans raison

que chez les Alexandrins, autant qu'il nous est donné de le savoir, la composition progresse en droite ligne, et que malgré de nombreux écarts peu graves, ils ont toujours le sujet présent à l'esprit¹. Comment en effet des artistes aussi soigneux auraient-ils négligé cette partie essentielle, au risque d'être inintelligibles, et comment s'expliquer la vogue et l'admiration qu'ils ont rencontrée auprès des Latins du siècle d'Auguste? M. Lafaye remarque « qu'aucun peuple n'a poussé plus loin que le peuple romain l'amour de l'ordre » (*op. cit.*, p. 155). Cet amour des Romains pour l'ordre se manifeste aussi dans la composition de leurs œuvres littéraires, d'un enchaînement plus régulier et plus rigoureux. Comment donc se fait-il que Catulle, s'il a eu un modèle, n'en ait point corrigé, ou tout au moins atténué les irrégularités; qu'il ait au contraire enchéri à ce point sur ses défauts, et conçu un plan si déconcertant, que Couat en vienne à dire « qu'il est impossible de trouver dans ce poème ni idée dominante, ni mouvement d'ensemble, ni inspiration, ni unité » (*Étude sur Catulle*, p. 177), et M. Lafaye, « il est facile de voir que l'épyllion de Catulle peut se décomposer en un certain nombre de morceaux presque indépendants les uns des autres » (*op. cit.*, p. 155). Reconnaissons avec ce dernier « qu'aucun des poètes alexandrins, dans ce qui nous reste de leurs œuvres, n'a violé aussi hardiment les lois de la composition, pour obtenir un contraste agréable ou émouvant » (*op. cit.*, p. 51). Allons plus loin, et disons que le poème 64 est à première vue inintelligible, parce qu'il n'y a aucun rapport apparent entre les aventures de Thésée et celles de Pélée. Comme on ne peut tout de même pas accuser un poète tel que Catulle d'un pareil désordre, il faut qu'il y ait, il est certain qu'il y a un secret, sur lequel il faut mettre le doigt, pour que les choses, changeant de face, se présentent sous leur véritable aspect, et révèlent leur véritable signification.

La question est double. D'abord, le poème contient-il une idée dominante? — et ceci revient à demander ce qu'il signifie. — En second lieu, y a-t-il une composition, c'est-à-dire un ordre et une subordination des parties destinés à mettre dans son jour l'idée dominante? Sur le premier point un critique clairvoyant, Shadworth Hodgson, a donné, voilà longtemps déjà, une réponse affirmative, et exacte, à savoir que le poème est une

1. « Nach allem, was wir von ihnen haben und wissen, schritt die Erzählung im wesentlichen geradlinig vorwärts; sie hielten sich trotz zahlreicher kleiner Abschweifungen ihr Thema stets gegenwärtig » (*Catulli Veronensis über* p. 323).

glorification du mariage ; malheureusement cette assertion n'était pas accompagnée d'une démonstration suivie. L'auteur se bornait à quelques indications précises, mais trop succinctes¹. Il avait compté sans la paresse de ses contemporains : ses suggestions furent écartées hâtivement par son compatriote R. Ellis, pour des motifs futiles, et dont le plus inattendu est qu'il les jugeait superficielles². Depuis, on n'en a plus fait mention, à notre connaissance ; ce qui est déconcertant, puisqu'on ne peut se tromper sur la signification de l'histoire d'Ariane et de Thésée.

Nous allons donc expliquer que le poème de Catulle est bien une apologie du mariage, comme l'avait affirmé Shadworth Hodgson, et, d'autre part, nous essayerons d'en montrer l'unité, et d'en expliquer la composition. Pour ce faire, nous détacherons l'une de l'autre les deux aventures, et nous les examinerons séparément. On voudra bien nous permettre, en les analysant à nouveau, d'insister sur quelques points, au risque de nous répéter. C'est pour avoir été lue trop vite, que cette œuvre est restée obscure. Commençons par les noces de Thétis et de Pélée.

II

Une troupe de héros, la fleur de la jeunesse argienne, afin de conquérir la toison d'or de Colchos, a osé pour la première fois

1. « The theme of the so-called Marriage of Peleus and Thetis of Catullus is the glory of marriage, idealised by means of an instance in which all the circumstances of happiness are united, and which is invested with all the imagined glories of the heroic age. Those who consider the subject of the poem to be merely the marriage of Peleus and Thetis are at a loss to account for the disproportionate length of the episode, as it then appears, the story of Theseus and Ariadne. But the truth is that the theme of the poem, the glory of marriage, is exhibited by the two contrasted stories, which thus properly assume almost equal importance... Thetis is given in marriage by Jupiter himself : Ariadne deserts her father's home for Theseus. The first union receives its crown in the birth of an heroic son Achilles ; the inconstancy of mind which leads Theseus to desert Ariadne, in the second, is the cause of his own father's death » (*Theorie of Practice*, II, p. 535, cité par R. Ellis, *Commentary on Catullus*, p. 280, en note).

2. « Even granting that a connecting link is to be found in the common theme of the two stories, the glory of marriage, a view recently put forward by Mr. Shadworth Hodgson, and which certainly has the merit of making the episode, not indeed of almost equal, but of somewhat less unequal, importance with the rest of the poem, it will hardly be denied that the view does not lie on the surface, and after all does not explain the want of poetical finish in the junctures. This is particularly perceptible in 50-52, 212 sqq. in each of which the reader is carried of into a new digression » (R. Ellis, *op. cit.*, p. 280-81).

tenter sur un navire les routes de la mer. L'entreprise est bénie des dieux. C'est Pallas elle-même qui de ses mains a construit le navire. Aussi la navigation est-elle heureuse, et la nef court sur les flots azurés. La faveur divine ménage aux aventuriers le spectacle enchanté des Océanides, qui sortent des abîmes de la mer pour contempler le prodigieux vaisseau. Il est donné à leurs yeux mortels de caresser leurs corps éblouissants, afin que le héros Pélée s'enflamme d'amour pour la divine Thétis. Et le hardi jeune homme n'hésite pas à faire une demande en mariage, et la déesse ne repousse pas l'idée d'une union avec un mortel aussi séduisant, et le père lui-même, contrairement à ce qu'on pourrait attendre, ne refuse pas son consentement. C'est là le sens, non point suggéré, mais clairement indiqué par les vers 19-21 :

Tum Thetidis Peleus incensus fertur amore,
Tum Thetis humanos non despexit hymenaeos,
Tum Thetidi pater ipse iugandum Pelea sensit.

Dans le salut qu'il adresse ensuite aux héros, le poète revient sur cet accord des sentiments et des volontés, non seulement chez les futurs époux, mais encore chez les parents, indispensable garantie de bonne entente, de paix et d'harmonie dans le mariage, et d'un bonheur durable. Il glorifie Pélée de cet hymen fortuné, puisque le père des dieux, qui exerce sur toutes les divinités une sorte de tutelle, renonce en sa faveur à la main de Thétis ; puisque la vénérable Téthys et le vieil Océan, dont on ne saurait braver l'opposition, consentent sans difficulté à ce qu'il épouse leur petite-fille (v. 24-30). Et ce mariage, si bien vu des dieux, plonge dans l'allégresse la Thessalie, patrie de Pélée. C'est un jour de fête comme il n'en fut jamais. Le travail chôme partout ; chacun abandonne son champ, sa vigne ou son verger pour venir à Pharsale offrir ses vœux au couple illustre. La demeure royale, où l'or et l'argent étincellent, est ouverte à tout venant. La foule y circule, confiante, curieuse, amusée. Elle admire les sièges d'ivoire, les coupes et les surtouts qui brillent sur les tables du festin somptueusement garnies ; elle s'extasie devant le splendide tapis qui recouvre le lit nuptial, et où sont figurées les aventures d'Ariane et de Thésée. Elle se retire enfin pour faire place aux invités divins. Voici Chiron avec un énorme bouquet, où se mêlent sans choix les fleurs de la plaine et des montagnes, et celles qui croissent au bord des eaux. Pénée, qui vient de la riante Tempé, couronnée de bois verdoyants, apporte des brassées de jeunes arbres avec leurs racines, hêtres, lauriers, platanes, cyprès, qui tapisseront les

murai
ceau
voir l
sauva
chaîne
tience
jeune
amen
nant
sur P
tables
Parqu
qu'au
uniqu
Thétis
verra
d'ame
elles
elles
Si
bien
de P
parce
proqu
et pa
que l
du m
devoi
dieux
leurs
d'aut
cœur
d'aff
vérid
sera
mort

1. L.
ébranl
et les
plaine
s'étage
de la
pas pr
romain

murailles, et qui, disposés dans le vestibule, formeront un berceau de feuillage. Puis apparaît Prométhée, au cœur avisé. A voir les cicatrices de son supplice, on pense, malgré soi, au pic sauvage et vertigineux où le malheureux fut jadis fixé par une chaîne d'acier¹. Arrive enfin l'hôte illustre, attendu avec impatience, le père des dieux. Il n'est point seul. Pour donner aux jeunes époux une marque particulière de son affection, il a amené avec lui son auguste épouse et tous ses enfants. Maintenant que tous les invités sont présents — car on ne peut compter sur Phébus et sa sœur, — tout le monde prend place autour des tables abondamment garnies de toutes sortes de mets, et les Parques chantent l'épithalame. Jusqu'ici elles n'avaient chanté qu'aux noces de Jupiter et de Junon, mais, par une faveur unique, elles ont consenti à se déplacer pour honorer Pélée et Thétis. Elles chantent la nuit nuptiale qui s'approche, et qui verra aux bras l'un de l'autre les jeunes époux, unis de corps et d'âme par l'amour le plus beau que la terre ait jamais vu. Puis elles annoncent qu'il naîtra d'eux un héros incomparable, dont elles déroulent les exploits dans une vision prophétique.

Si l'on suit attentivement les démarches du poète, on voit fort bien que son dessein est de montrer que la rencontre merveilleuse de Pélée et de Thétis a été pour eux une source de félicité, parce que leur amour était voulu par les dieux, qu'il était réciproque, qu'il n'était pas une passion aveugle, un caprice violent et passager, mais un sentiment profond, réfléchi et durable, et que les deux amants l'ont consacré aussitôt par l'acte solennel du mariage ; et d'autre part, parce qu'ils ont satisfait à tous les devoirs de la *pietas*, en faisant agréer leur union au père des dieux, à leurs parents et grands-parents. Et c'est le jour de leurs noces que leur chaste amour a sa récompense. Ils jouissent d'autant plus de leur bonheur, qu'il suscite la joie dans tous les cœurs, et qu'il provoque partout autour d'eux les témoignages d'affection, les vœux et les acclamations. Et des bouches divines, véridiques, infaillibles, leur donnent l'assurance que leur union sera bénie et féconde, et que leur fils sera le plus glorieux des mortels. Il n'est pas possible de douter que Pélée et Thétis ne

1. Les vers consacrés à Chiron, Pénée et Prométhée, en même temps qu'ils ébranlent agréablement l'imagination par le rappel des lieux les plus célèbres et les plus poétiques de la légende, évoquent à l'esprit des paysages différents, plaines fleuries arrosées de cours d'eaux et près montagnards : vertes forêts qui s'étagent, et couronnent des hauteurs ; enfin, cimes dénudées et rochers sauvages de la haute montagne. Ce procédé de développement par des oppositions n'est pas proprement alexandrin ; c'est le fond de la poétique, et aussi de la rhétorique romaine : de Lucrèce à Tacite, poètes et historiens l'emploient constamment.

soient des personnages symboliques. C'est le mariage lui-même que le poète a voulu glorifier, quand il réunit toutes les conditions requises pour assurer le bonheur des époux dans le présent et l'avenir. On le voit au soin qu'il prend d'introduire dans son récit certains détails qui rapprochent le couple héroïque du commun des mortels et de la condition bourgeoise. Ainsi, les égards respectueux envers les grands-parents, Océan et Téthys, dont on sollicite l'assentiment ; ainsi, la venue au repas de noces, après tous les autres, de l'invité de marque, Jupiter, qui, bienveillant, amène avec lui toute sa famille, *cum coniuge natisque* ; ainsi, l'absence remarquée et commentée de Phœbus et de sa sœur, que Jupiter n'a pu décider à l'accompagner et qu'il a dû laisser au ciel¹ ; car, dans la vie du monde, il est assez fréquent qu'un mariage fasse des mécontents, lesquels s'abstiennent de paraître à la cérémonie, malgré les représentations de leurs proches, et restent chez eux à bouder. Ainsi, on devine sans peine que les trop rustiques présents de Chiron et de Pénée ont dû étonner les maîtres de la maison, et amener un sourire sur leurs lèvres ; mais on n'a pas voulu contrister ces excellents cœurs et ces vieux amis de la famille : le bon Chiron a eu le plaisir de s'entendre dire que son bouquet « embaumait toute la maison », *domus iucundo risit odore*, et Pénée, ravi du parti qu'on tirait de son tas encombrant de feuillages et d'arbrisseaux, s'est vu féliciter de décorer à lui seul tout l'édifice. Quant à Prométhée, on ne refusera pas de reconnaître, dans cet invité, le personnage auquel il est arrivé des aventures extraordinaires, dont l'opinion s'est longtemps occupée, et qui, partout où il se montre, fixe sur lui les regards curieux, et fait marcher les langues. Ces procédés, sans doute, les Alexandrins les ont employés pour rajeunir les vieilles légendes et renouveler leur saveur — l'Enfance d'Hercule, de Théocrite, en est un agréable témoignage — et il est probable que leur exemple a engagé le poète latin à en user à son tour, mais si les traits que nous venons de relever chez lui n'avaient été introduits que par simple esprit d'imitation, sans correspondre à un dessein particulier, ils seraient non seulement inexplicables, mais encore déplacés, sinon ridicules. Au reste l'examen du second poème, et sa comparaison avec le premier, vont lever nos doutes.

1. Si on le rattache à *aduenit*, comme le voudrait Ellis, *caelo* n'est plus qu'un mot superflu, une cheville ; on voit au contraire l'importance qu'il prend, quand on le rapporte à *relinquens*. Au reste, il est clair qu'il y a une opposition entre l'endroit où Jupiter se rend avec sa famille, et celui où il laisse Phœbus et sa sœur.

L'aventure d'Ariane et de Thésée s'ouvre aussi par le spectacle de la mer, non plus de la mer joyeuse et pleine d'espoirs, mais de la mer orageuse et farouche ¹, où fuit le navire de Thésée, de Thésée qui vient d'abandonner sur une île déserte la malheureuse Ariane. Debout sur le rivage, immobile et comme pétrifiée, l'infortunée regarde s'éloigner à force de rames celui qui a profité de son sommeil pour se séparer d'elle, et elle ne peut en croire ses yeux. Le poète nous met au courant de la situation. Il nous dit comment le héros athénien aborda en Crète pour affranchir sa patrie du tribut qu'elle payait au Minotaure, et combattre le monstre ; comment la jeune fille conçut pour lui une passion subite, au point de promettre aux dieux des offrandes, et de faire des vœux pour la mort de son propre frère, de contribuer effectivement à la victoire de l'étranger, de lui sacrifier toutes ses affections de famille, et enfin d'abandonner pour le suivre père, mère et sœur. Et maintenant, assurée de la trahison de Thésée, elle laisse éclater sa douleur et son désespoir. Elle lui reproche ses parjures, ses promesses de mariage qu'il lui faisait d'une voix caressante ; à sa dureté de cœur, à sa cruauté, elle oppose cet amour sans bornes qui, pour assurer la vie du jeune homme, l'a poussée à des forfaits impies. Torturée à la pensée de ce lâche abandon, et de la fin misérable qui l'attend dans cette île déserte, exaspérée de n'avoir recueilli que mépris et cruelle indifférence, au lieu des joies conjugales dont on avait flatté son espoir, et d'être écartée à tout jamais de celui à qui elle a tout sacrifié, éperdue, et n'espérant plus atteindre ce cœur insensible, qu'en lui infligeant une douleur comparable à la sienne, et d'inconsolables, d'impaisables remords, elle invoque les Euménides. Ses vœux seront exaucés, et l'oublieux Thésée sera cause que son vieux père, qui l'aime d'une tendresse infinie, et qui se consume de désir dans l'attente de son retour, se donnera la mort de désespoir. La malheureuse Ariane, sauvée de la mort contre toute prévision, se verra associée aux courses d'un dieu agité et vagabond, à ses thiasés frénétiques, à son culte sauvage : proie et victime de Iacchus, elle ne connaîtra désormais ni calme, ni repos, ni bonheur. C'est le châtement que suggèrent à l'esprit les vers 254-264.

Cette histoire est la contre-partie exacte de celle de Pélée et de Thétis. Tout y va à l'encontre du cours naturel et normal des

1. Cette correspondance est déjà un indice de la solidarité, pour ainsi dire, qui lie les deux aventures.

choses ; tout y est vicié et perverti par l'égoïsme immoral et le désordre de la passion. Ce n'est pas l'homme, c'est la femme qui s'éprend la première, et qui, faisant taire sa pudeur, et au mépris de son devoir, déclare son amour. En se cachant de ses parents, sans prendre même sa sœur pour confidente, Ariane s'engage clandestinement à un étranger que le destin a fait l'ennemi de sa maison ; elle se met de son parti, et, trahissant sa race, elle l'assiste contre son propre frère. Cet Athénien, qui ne peut nourrir à l'égard de la fille de Minos que des sentiments d'horreur et de haine, elle croit à toutes ses paroles d'amour, se fie à toutes ses promesses de mariage, sans se dire que, souillé du sang de son frère, il ne pourra pas l'épouser, ni même la tolérer sous son toit et à son foyer. Et pour le suivre, elle abandonne la maison de son père, elle fuit les tendres caresses de sa mère et de sa sœur, elle renonce à son foyer, elle renie sa patrie et ses dieux.

Il faut remarquer, et ceci est essentiel, que malgré la pitié que lui inspire cette victime de l'amour, le poète ne laisse pas de condamner Ariane. C'est visible aux attitudes et aux paroles qu'il lui prête. On a critiqué la composition de l'épisode d'Ariane ; on s'est étonné qu'après nous avoir présenté l'héroïne debout sur la grève déserte, suivant de ses yeux désespérés la galère de son amant qui s'évanouit à l'horizon, Catulle ait entrepris de nous raconter tout au long les événements antérieurs. C'est toujours la même erreur. On veut appliquer à la poésie les lois rigoureuses et la logique qui président à la composition d'une œuvre oratoire ou didactique. Il eût été plus sage de chercher la raison de cette particularité dans les circonstances, et surtout dans les intentions du poète. L'histoire d'Ariane est la description d'une tapisserie. Or les diverses parties dont se compose un ensemble pictural n'ayant pas toutes la même importance, il y a nécessairement au premier plan un groupe ou une figure centrale, qui doit tout de suite solliciter l'attention et retenir la réflexion, puisque l'artiste y a mis l'essence de sa pensée, et qu'elle donne sa signification à l'œuvre entière. Or, quelle est la première image qui frappe les yeux du spectateur ? C'est une jeune femme abandonnée par son amant, au visage contracté par la douleur et le désespoir, qui a oublié toute décence, et qui, déchevelée, dépouillée comme une bacchante, expose au jour sa nudité (v. 60-70). Le spectateur apprend peu à peu que cette princesse royale, que sa mère gardait si jalousement à l'abri dans le secret de sa chambre virgine, a déçu cette tendre prévoyance le jour où elle fut

mise
de sa
aux
pière
troub
sans
amou
féroce
âme,
son h
avoir
cités
qui s

que s
quant
besog
de sa

C'e
attent
la fou
du gr
d'une
et de
maria
mêlen
demei
royal
dieux
assuré
devan
figure
l'imag
désesp
plique
sur la
d'un r
quelqu
person

mise en présence de Thésée. Oubliant la modestie et la réserve de son sexe et de son rang, elle fixe ses yeux hardis sur l'hôte aux cheveux blonds, elle le contemple sans baisser les paupières, longuement, jusqu'à ce qu'elle se sente agitée par le trouble du désir (v. 84-94). Et puis elle s'offre, elle se donne sans hésitation comme sans honte. Maintenant elle expie cet amour coupable, dans son corps, qui va être livré aux bêtes féroces sur cette île désolée, et sera privé de sépulture ; dans son âme, tourmentée par toutes les fureurs de l'amour trahi ; dans son honneur enfin, car elle se dégrade et s'avilit sans même en avoir conscience. Que signifient en effet ces vers tant admirés, cités comme l'expression passionnée et touchante de l'amour qui s'immole (160-164),

At tamen in uestras potuisti ducere sedes
quae tibi iucundo famularer serua labore,
candida permulcens liquidis uestigia lymphis
purpureae tuum consternens ueste cubile,

que signifient-ils en vérité, sinon que la fille de Minos, abdi quant toute fierté, est descendue si bas qu'elle aspire aux besognes les plus humiliantes de l'esclavage, s'il lui est permis de satisfaire ainsi son aveugle et misérable passion ?

C'est là une interprétation qui doit s'imposer à un lecteur attentif, parce qu'elle traduit les sentiments et les réflexions de la foule qui visite le palais de Pélée. Or, elle a l'esprit tout occupé du grand événement qui va s'accomplir, l'union d'un mortel et d'une déesse, avec l'agrément et la présence du maître des dieux et de son épouse, du couple divin, gardien de la sainteté du mariage et protecteur de la famille. Ces graves pensées se mêlent au plaisir de la curiosité. Les richesses de la magnifique demeure, l'or, l'argent, l'ivoire qui partout brillent, tout ce luxe royal est à ses yeux le signe certain de la bienveillance des dieux, qui ont comblé Pélée, et, en lui donnant l'opulence, ont assuré la puissance et l'éclat de sa maison. Lorsqu'elle s'arrête devant le lit nuptial, et l'admirable tapis qui le recouvre de ses figures brodées, ce qui fixe tout de suite ses regards, c'est l'image de cette femme nue dont le visage exprime un si morne désespoir. Surprise, déconcertée, elle ne peut tout d'abord s'expliquer la présence de cette bacchante impudique et tourmentée sur la chaste couche, où une déesse va reposer entre les bras d'un mortel aimé des dieux ; elle ne peut croire non plus à quelque mauvais présage, puisque les dieux amis sont là, en personne, pour le détourner. Ses regards cherchent à déchiffrer

l'énigme, en parcourant les scènes représentées sur le tissu, et elle n'a pas de peine à en découvrir la signification, puisque la tragique histoire est l'opposé de celle de Pélée et de Thétis, dont l'issue fortunée occupe en ce moment ses yeux et son âme. Il ne lui échappe pas que de ces destinées si contraires elle doit tirer cette leçon que les dieux n'approuvent et ne bénissent l'amour, que s'il respecte les devoirs de la *pietas*, qu'ils le châtient durement quand il les viole, et qu'ainsi c'est dans le mariage qu'il doit trouver son couronnement, qui est le bonheur.

Catulle n'a pas exprimé le rapport qui existe entre les deux aventures, et qui renferme la signification de tout le poème. Il a laissé au lecteur le soin de le chercher, et le plaisir de le découvrir. Il n'a pas cru préjuger de sa sagacité. Car il est naturel que le lecteur se mêle en esprit à la troupe qui se promène dans la maison de Pélée, qu'il entre dans ses pensées et ses émotions, en un mot qu'il prenne son âme : c'est là le but et la fin de la poésie. Catulle s'est donc tu, mais il a eu recours à une suggestion, et il a amené le lecteur à se demander, avec le peuple thessalien, pourquoi, sur le lit nuptial d'une déesse, étaler les funestes images d'Ariane et de ses amours. Si le tissu avait été placé ailleurs que sur ce lit, le poème n'eût pas été intelligible, et fût resté inexplicable.

Ainsi donc le poème 64 est composé de deux parties qui, dans le texte, ne se font pas suite, et dont l'une n'est pas la continuation de l'autre. Elles semblent au premier aspect former deux poèmes distincts, joints ensemble d'une manière arbitraire et artificielle, puisque le second est emboîté dans le premier, pour ainsi dire. Il est facile de les disjoindre, de les considérer à part, et puis de les comparer. Quand on l'a fait, on voit très bien qu'il existe entre eux un lien étroit, et que ce sont deux compositions similaires, dont les sujets se répondent, et se font en quelque sorte pendant, comme deux tableaux qui représenteraient l'un le bonheur de l'amour conjugal, et l'autre le malheur de l'amour illégitime. Et ce qui fait l'unité du tout, c'est justement le rapport des deux parties entre elles, rapport qui révèle et précise leur signification respective, d'où résulte la signification générale de l'œuvre.

III

Il n'en reste pas moins que la composition de cette œuvre viole toutes les règles connues et usitées, qu'elle n'a point de modèle, même chez les Alexandrins, et qu'en apparence, elle

brave le sens commun. C'est une monstruosité que ces deux poèmes, à la fois indépendants et solidaires l'un de l'autre, soudés en un point qui est vers le centre du premier. De toute évidence, une anomalie aussi extraordinaire a sa cause dans le sujet, ou plus exactement dans la manière dont il a été conçu. Pour réaliser son dessein, c'est-à-dire pour nous montrer les destinées différentes des amours humaines, selon qu'elles sont fondées sur le mariage, ou qu'elles suivent les entraînements d'une passion aveugle, l'auteur a jugé que le plus simple et le plus avantageux était de composer deux tableaux séparés, puis de les rapprocher et de les opposer par quelque moyen adroit. L'artifice, a été d'imaginer que l'un de ces tableaux fût brodé sur un tissu, et que cette broderie recouvrit le lit nuptial. Faut-il croire que la composition proprement dite se réduit à cette invention d'une ingéniosité et d'une gaucherie barbares, ou bien y a-t-il un ordre caché, que le subtil poète nous dérobe, et qu'il veut aussi nous faire chercher et découvrir ?

S'il en est ainsi, pour avoir une composition véritable, il est nécessaire que les deux poèmes n'aient pas la même importance, mais que l'un puisse être considéré comme le poème principal. Et le poème principal sera celui qui fait sur l'esprit du lecteur l'impression la plus profonde, par plus de variété, d'éclat, de force et de pathétique, et surtout par des images de la vie plus saisissantes, et d'un intérêt plus prochain et plus pressant. Or, le poème consacré aux noces de Thétis et de Pélée est une œuvre qui est surtout aimable, spirituelle, pittoresque. Il nous offre une suite de tableaux variés sans doute, et attrayants, mais qui charment les yeux et amusent l'esprit beaucoup plus qu'il ne remuent la sensibilité. Si l'on met à part les accents épiques qui résonnent dans quelques strophes du chant des Parques, il respire d'un bout à l'autre une joie douce et sereine. Les figures de Pélée et de Thétis y sont effacées et lointaines, comme voilées par une sorte de brouillard divin, et le couple ne se découvre à nous, vision charmante et brève, qu'au début et à la fin du chant prophétique des Parques. Qu'on mette en regard de cette heureuse idylle, le drame orageux d'Ariane, ou souffrent, se lamentent et gémissent si pathétiquement de pitoyables créatures humaines, victimes, comme nous, de leurs propres passions ou des passions d'autrui, avec cette suite de tableaux pleins de grâce, d'émotion, de grandeur, et d'un coloris si riche et si rare, Ariane dans le palais de son père, Ariane sur la grève de Naxos, Thésée et le Minotaure, Iacchus et son turbulent troupeau, et l'on ne mettra point en doute que

le sujet principal ne soit la légende d'Ariane. S'il fallait donner un titre au poème 64, on l'appellerait à l'ancienne mode : *Les malheureuses amours d'Ariane et de Thésée, accompagnées des noces de Pélée et de Thétis*.

Reste à voir par quel moyen Catulle amène un lecteur curieux et attentif à se représenter les deux poèmes comme n'en faisant qu'un, et comment il peut lui donner l'impression d'une composition véritablement artistique. On remarquera d'abord que le premier sujet, l'histoire de Pélée et de Thétis, s'interrompt dans son développement pour laisser place à l'exposition suivie et complète du second, lequel, de ce fait, acquiert déjà une importance prépondérante. En second lieu les différents épisodes dont est composé le premier se succèdent régulièrement, juxtaposés selon l'ordre des événements, qui est l'ordre chronologique. Il n'en est pas ainsi pour le second. Ici, il n'y a pas simple succession, il y a composition, au sens propre du mot. Le poète, anticipant sur les faits, nous met d'abord sous les yeux l'image d'Ariane abandonnée dans une île déserte ; il nous remplit l'oreille de ses lamentations et de son désespoir ; puis à l'esprit, qui cherche les origines et les suites d'une si grande infortune, il donne les explications désirées, en racontant les événements qui se sont passés en Crète, quand Thésée y eut abordé ; ensuite à Athènes, quand il revint de son expédition, et en dernier lieu à Naxos. Et la suite de l'histoire de Pélée et de Thétis, qui reprend sa marche interrompue, ne détruira ni n'affaiblira les émotions que le lecteur vient de ressentir, mais elle sera comme une véritable *κλῶσις*, elle les soulagera, en lui livrant l'explication suprême, la nécessité de soumettre l'amour aux lois de la *pietas*. Il lui paraîtra que les aventures de Pélée et de Thétis accompagnent celles d'Ariane et de Thésée pour leur servir, par contraste, d'éclaircissement et de commentaire ; et, comme ces dernières sont réellement figurées sur une tapisserie, et groupées vers le centre du poème ¹, encadrées en quelque sorte par les premières qui se déroulent de côté et d'autre, le lecteur sera tout naturellement induit à se représenter l'ensemble comme une œuvre picturale, formée d'une composition centrale, représentant la légende d'Ariane, et autour de laquelle seraient disposés, comme un cadre ou une bordure, en panneaux ou en médaillons, les épisodes d'une autre légende, celle de Pélée et de Thétis ; ou bien encore, il pourra imaginer que ces derniers

1. Non le centre, par rapport à la longueur du poème, mais par rapport à la suite des événements qui y sont racontés.

se suivent sur une frise transversale surmontée en son milieu par la composition principale.

Nous sommes donc en présence d'une audacieuse tentative de transporter en poésie les procédés de composition de la peinture. Le lecteur moderne a quelque peine à entrer dans cette idée, parce que son esprit n'en est point occupé ; mais la suggestion était immédiate pour le lecteur antique, qui voyait partout, sur les murs des édifices publics ou des maisons privées, des représentations de la légende d'Ariane : car il n'est point de sujet qui ait aussi souvent sollicité le pinceau des artistes ¹. Il va de soi que le poème de Catulle n'est pas l'interprétation poétique d'une œuvre d'art réelle. C'est une composition idéale, où l'on retrouve d'ailleurs les motifs que les peintres avaient coutume de traiter à part, par exemple le réveil d'Ariane, et l'arrivée de Bacchus. Mais rien ne s'oppose à ce que les épousailles de Thétis et de Pélée ne rappellent quelque frise ou quelque relief. Quant à l'association de deux légendes destinées, par leur opposition, à dégager une idée morale, Catulle a bien pu en trouver l'idée dans quelque peinture décorative.

S'il avait existé, parmi les œuvres de la poésie hellénistique, un modèle du poème de Catulle, il n'aurait pas manqué d'attirer l'attention des scholiastes par l'étrangeté et l'audace de sa conception, et on en trouverait chez eux la mention, avec quelques citations. Le poème 64 est certainement une œuvre originale, je veux dire personnelle, et romaine. Non par l'invention, puisque les matériaux se trouvaient partout, abondants, et sous la main de qui voulait les utiliser, mais par la disposition et l'arrangement, qui appartiennent en propre à Catulle, et par l'idée morale qu'il traduit, laquelle incontestablement n'est point une inspiration alexandrine. On sait que Catulle faisait partie d'un cénacle de jeunes poètes, qui voulaient secouer le joug de la tradition classique, jusqu'à eux reconnue et suivie, et introduire dans les lettres romaines les nouveautés des Alexandrins. Ce qui devait les séduire chez ces auteurs, c'était, entre autres libertés, qu'ils en usaient à leur guise avec les lois reconnues et coutumières de la composition ; et qu'à une régularité logique, et en quelque sorte extérieure, ils aimaient à substituer un certain ordre interne et psychologique, de telle façon qu'ils pouvaient charmer l'esprit par des oppositions et des contrastes

1. C'est ainsi qu'Helbig en signale une quarantaine de représentations à Pompéi et à Herculaneum (*Wandgemälde der vom Vesuv verschütteten Städte Campaniens*, p. 253-262).

imprévus, et l'intriguer diversement au moyen d'adroits artifices. Cette manière, qui laisse du champ à la fantaisie, permettait à chacun de faire montre d'ingéniosité et d'esprit, et de se distinguer du commun : principal attrait et grande raison d'être des jeunes écoles. Dans ce genre d'invention les *vesōtēpoi* se trouvaient excités à rivaliser avec leurs modèles, et naturellement, à les dépasser en hardiesse et en singularité. Or, puisque l'art est l'imitation de la vie, et que la poésie et la peinture nous en donnent des images, chacune par les moyens qui lui sont propres, ne pourrait-on pas faire en sorte qu'un poème évoquât aux yeux de l'esprit la vision d'une composition picturale ? On imaginera très bien qu'une gageure de ce genre ait pu être proposée chez un des membres du cénacle, par exemple, chez Licinius Calvus, dans un de ces moments d'exaltation poétique dont Catulle nous a transmis le souvenir ¹, et que cette gageure, Catulle était capable de la tenir mieux qu'un autre de ses amis. Voilà, selon nous, à quoi se ramène l'influence alexandrine sur la composition de notre poème.

Le poème 64 est l'œuvre d'un homme qui a réfléchi sur les désordres de l'amour, sur leurs conséquences funestes à la famille et à la société, et qui, de même, a constaté les effets bienfaisants de l'amour plié aux lois du mariage. Si Catulle fait ici figure de moraliste, il n'y a pas lieu de s'en étonner : qui a été plus que l'amant de Lesbie une victime de la passion ? Il lui a sacrifié tous ses biens, santé, fortune, estime de soi-même, et la paix de ses jours ; et en retour, il n'a eu que la trahison, les tourments de la jalousie, les humiliations et la honte. Cependant sa nature le portait aux affections les plus douces et les plus constantes, celles de l'amitié et de la famille. On sait de quelle tendresse il a aimé son frère, et qu'il ne s'est jamais consolé de sa perte. Ce provincial transplanté à Rome, au sein d'une société artificielle et corrompue, avait gardé un attachement profond au pays natal ; il revenait avec joie dans sa tranquille maison de Sirmio, pour y oublier ses soucis, et y reposer son esprit et son corps ; il enviait au fond de lui-même le bonheur de son ami Véranius, qui pouvait vivre au foyer des ancêtres, entre des frères ayant même cœur, et une chère vieille maman ². Aussi, au milieu des souffrances que lui infligeait la créature charmante et infâme, qu'il adorait et maudissait tout ensemble, quels regrets sans doute de n'avoir point,

1. Cf. pièce 50.

2. Cf. pièce 9.

dans la paisible Vérone, confié son cœur à l'affection pudique et fidèle d'une épouse ! et comme il devait comprendre alors la douceur et la beauté de l'amour conjugal, du *bonus amor* ! Car il avait appris, dans sa province encore attachée aux anciennes mœurs, à vénérer l'institution du mariage, où il voyait le fondement de la cité, et la sécurité de la patrie¹. Il l'a chantée dans deux ravissantes pièces, qui n'ont point d'égales dans la lyrique romaine : une troisième fois il lui a rendu hommage dans le poème 64, fruit de ses méditations, après les épreuves de la vie, et une cruelle expérience des amours déréglées.

Georges RAMAIN.

1. Cf. pièce 61, v. 66-74.

CALLIMAQUE

ÉPIGRAMME SUR ÉÉTION D'AMPHIPOLIS

Ἦρωρ Αἰετίωνορ ἐπίσταθμορ Ἀμφιπολίτεω
 ἱδρυμαι μικρῷ μικρὸρ ἐπὶ προθύρῳ
 λοξὸν ὄφιν καὶ μούνον ἔχων ξίφορ· ἀνδρὶ περὶ
 θυμῳθεὶς πεζὸν καὶ μετὰ παρωκίσατο.

La lumière vient d'être faite sur cette épigramme par M. P. Roussel (Rev. des ét. grecques 1921, p. 266 ss.) en ce qui touche le point de vue archéologique. Éétion a installé chez lui, comme soldat en logement chez un particulier, le dieu Ἦρων ou Ἦρωρ. Le dieu est représenté avec son serpent, qui est λοξός (dans un coin, selon M. Roussel). Il n'a pas sa lance, mais il a son ξίφορ. Tout dieu cavalier qu'il est, il est figuré à pied, πεζός. — Pourquoi ce dernier point? Un cavalier a été changé en fantassin parce qu'Éétion garde rancune à un vrai soldat logeur, celui-là cavalier.

Reste un problème non archéologique, mais philologique, que M. Roussel n'a pas abordé : que faire de περὶ à la fin du troisième vers ?

Le sens, ainsi que l'antithèse précise de πεζόν, veulent d'abord qu'on rétablisse ἱππεῖ. ; le dédoublement de ππ tient à ce que le copiste, pour éviter un châtement, a volontairement altéré un ἱππεῖω du modèle ; par cet expédient, il simulait une fin scandale. Ἱππεῖ, par conjecture ou d'après un ms., existe dans l'arrangement de l'Anthologia Planudea, ἀνδρὶ δὲ ἱππεῖ.

Avant le περὶ du ms. il manque une brève, et après ce même περὶ on a en trop ω. A priori, ces deux fautes voisines doivent être présumées connexes ; après omission intérieure, il y aura eu rétablissement marginal. D'autre part, le sens peut nous aider à trouver une correction plausible, car ἀνδρὶ, qui conviendrait pour désigner le héros d'une anecdote présentée comme vraie, s'applique moins bien à un personnage en l'air, que le poète invente par plaisanterie. Je propose donc ἀνδρὶ τῷ ἱππεῖ | θυμῳθεὶς (τῷ a pu être fourni au poète par la langue de l'Iliade). Cette hypothèse ressemble fort à une *semi-conjecture* (Rev. de philol. 1921, p. 75). La faute aurait commencé par un saut du même au même (de l'Ι de ΑΝΔΡΙ à celui de ΤΩΙ, ou, plus exactement peut-être,

du groupe IT de ANΔPITΩI au groupe analogue II de TΩIII-ΠEI. Rétabli par une autre main, TΩI aurait été mal déchiffré (IΩI : cf. Manuel de critique verbale § 1352) et par suite substitué à l'I final de IIIΠEI.

Louis HAVET.

CICÉRON, Quinct. 53 et 93.

53 : *si in paruula re captuus aliquid uererere*. Telle est la leçon du principal entre les mss. récents, notablement estropiée ailleurs (*captuis*, *capitis*...). *Captuus* est une notation très régulière pour *captūs* ; le redoublement de la voyelle servait, suivant le système emprunté par Attius à l'orthographe osque, à éclaircir la syntaxe en notant la prononciation (Manuel de critique verbale § 212 ; pour les formes de quatrième déclinaison, tant au génitif qu'au pluriel, voir les nombreux exemples recueillis dans la *Formenlehre* de Neue). Le sens de *captus* est celui de « piège » au figuré. A ce point de vue, l'exemple est un ἀπὸ ἐπιτηδείου. C'est *captio*, et non *captus*, qu'on emploie d'ordinaire avec cette valeur, et cela est naturel, car le suffixe *-lus* indique normalement un acte, tandis que le suffixe *-tio* marquait à l'origine une qualification pour, une aptitude à. *Quid tibi hanc tactiost*, en quelle qualité la touches-tu. Or le fragment palimpseste de Turin, aujourd'hui brûlé, remplaçait *captuus* par *captionis*. Les éditeurs suivent le palimpseste de préférence aux mss. du x^e siècle ; aussi notre ἀπὸ n'a-t-il pas été enregistré dans le Thesaurus. Certes l'autorité d'un palimpseste est imposante, mais est-ce à l'aveuglette qu'il faut lui obéir ? D'abord notre témoin du x^e siècle, qui a *captuus*, avait été confronté avec le ms. carolingien de Cluny ; pourquoi le bizarre *captuus* n'y a-t-il pas été accompagné de la variante *captionis*, sinon parce que le ms. carolingien, lui aussi, avait *captuus* ? Ensuite, que conseille le principe de la *lectio difficilior*, ou, si l'on veut, le principe de banalité croissante ? *Captionis* n'est-il pas la glose naturelle d'un *captus* de sens rare, pourvu, par surcroît, d'une orthographe rare ? La glose a évincé le glosé dans le palimpseste, et rien n'est moins surprenant, tandis qu'il faudrait suer sang et eau si l'on voulait expliquer comment, du classique *captionis*, un copiste du x^e siècle a pu tirer un archaïsme correct comme *captuus*.

Cicéron, dans les traités de son âge mûr, dit *captio*. Il n'en résulte pas qu'il n'ait pu dire *captus* à vingt-cinq ans.

Pro Quinct. 93. Trois lignes avant la fin, le palimpseste donne un *ait* assez inutile, qui manque dans les mss. récents. Je crains bien que cet *ait* ne représente une glose complétive, comme *captionis* une glose explicative. Si *ait* était authentique, l'omission dans les mss. récents en serait gratuite, ce qui est, a priori, tout à fait invraisemblable.

Louis HAVET.

VERGILIANA

I. A PROPOS DU *CATALEPTON*

Dans l'excellente étude qu'il vient de consacrer au *Catalepton*¹, M. Édouard Galletier a soigneusement distingué entre l'examen de ce qu'on pourrait appeler l'authenticité individuelle des différentes pièces et la détermination de la date à laquelle elles ont été réunies et publiées en *Corpus*; et, s'il a admis l'origine virgilienne de plusieurs d'entre elles et, notamment, des épigrammes 5, 7, 8, il ne croit pas à l'origine virgilienne du recueil factice qui les a assemblées. Cette conviction négative est aussi la mienne, mais je suis persuadé qu'il est possible de la fortifier par des arguments que M. Galletier n'a pas envisagés et dont la précision condamne les principes mêmes sur lesquels sa minutieuse recherche s'est flattée de sauver par endroits les positions, selon moi intenables, de la critique conservatrice.

*
**

De l'élaboration tardive du recueil nous possédons un précieux indice que M. Galletier a parfaitement dégagé².

Le recueil ne pouvait être connu d'Ovide, quand celui-ci publia « la longue élégie du livre II des *Tristes* où il rappelait tous les auteurs grecs et romains qui, pour avoir prêté l'oreille à une muse un peu légère, ne souffrirent ni dans leur gloire ni dans leur situation »³. En cette plainte célèbre, Ovide, en effet, essaye de se retrancher derrière l'exemple de Virgile, mais il n'invoque pour sa défense que les arguments des *Eglogues* et de l'*Enéide*, Phyllis, Amaryllis et Didon. Il n'aurait pas manqué de faire valoir l'excuse autrement significative qu'il eût trouvée dans les *Priapees* et les *Epigrammes* si elles avaient été publiées alors. Comme M. Galletier, je tiens cet *argumentum ex silentio* pour décisif; et je crois qu'en 9-10 après J.-C., date à laquelle se place la rédaction de cette élégie⁴, Ovide, non seulement, comme l'écrit

1. Édouard Galletier, *Epigrammata et Priapea*, édition critique et explicative, Paris, 1920.

2. Galletier, p. 54.

3. Galletier, p. 54.

4. Sur la date de cette élégie des *Tristes*, hiver 9-10 après J.-C., cf. Schanz, II, 1, p. 329.

M. Galletier, « n'avait pas en mains le recueil qui nous occupe », mais qu'il ne savait absolument rien des badinages plus ou moins lestes qui le forment pour la majeure part ¹.

Au contraire, nous avons la preuve, par deux lettres de Pline le Jeune écrites en 105 après J.-C. ², qu'à cette date des poésies légères circulaient sous le nom de Virgile dans les milieux littéraires de Rome.

Par conséquent, et à supposer, ce qui est tout à fait probable ³, qu'il s'agisse dans la correspondance de Pline de cette partie de l'*Appendix Vergiliana* que les modernes désignent sous l'appellation de *Catalepton*, c'est seulement entre 10 et 105 de notre ère, une ou plusieurs générations après Virgile, que nous devons en placer l'apparition.

Par l'examen approfondi des pièces du recueil, M. Galletier a encore resserré les deux branches de cette « fourchette ». A la suite de Cali, il a décelé l'influence de Martial sur les thèmes et le style des *Priapées* ⁴, et, dans une épigramme au moins, la troisième, il a reconnu les lieux communs que développaient avec prédilection les écrivains de Rome vers 60 après J.-C. ⁵.

1. *Ibid.*, p. 54, n. 4, M. Galletier écarte aisément les deux rapprochements anodins signalés par Kroll entre la langue des *Épigrammes* et celle d'Ovide. Mais il se trompe, à son tour, en supposant qu'Ovide a imité dans l'*Ibis* (9 après J.-C. ?) l'épigramme 13. En taisant, dans l'*Ibis*, le nom de son ennemi, Ovide fait exactement le contraire de l'épigrammatiste ; et les similitudes énumérées p. 213, n. 4 portent sur des expressions trop banales pour retenir notre attention. Aussi bien la date que j'assigne à l'épigramme 13 (cf. *infra*, p. 162 et suiv.), ne permet-elle d'en rendre compte que par un emprunt inverse de celui qu'imagine M. Galletier.

2. Pline le Jeune, *Ep.*, IV, 14 et V, 3.

3. Relisons le texte de cette dernière lettre : *Facio nonnumquam versiculos severos parum... nec vero moleste fero hanc esse de moribus meis existimationem ut, qui nesciunt, talia doctissimos, gravissimos, sanctissimos homines scriptilasse, me scribere mirentur... Inter quos vel praecipue numerandus est P. Vergilius, Cornelius Nepos et prius Ennius Acciusque*. Ces rapprochements, le fréquentatif *scriptilasse* indiquent à l'évidence qu'aux yeux de Pline le Jeune les poésies légères ne constituaient pas une exception dans l'œuvre virgilienne. Elles n'étaient pas échappées par hasard au poète qui les aurait composées, comme un divertissement, à ses moments perdus et se serait désintéressé de leur sort. Au contraire, en les écrivant, il s'était, de propos délibéré et de façon suivie, adonné à un genre, et Pline parle d'elles comme si, à sa connaissance, elles eussent déjà formé un ou plusieurs recueils. Il est possible que l'un de ces recueils soit perdu, puisque le grammairien Diomède (p. 512 Keil) cite comme virgilien un vers fort leste qu'on ne retrouve point dans le *Catalepton*. Mais ce n'est nullement certain, puisque Diomède a pu brouiller ses références et qu'au surplus la pièce a pu, à cause de sa légèreté, être retranchée de tout recueil. Et il serait en tout cas étrange que le seul recueil qui soit parvenu jusqu'à nous, et que Marius Victorinus et Ausone commentaient au IV^e siècle, eût été ignoré de Pline le Jeune invoquant la Muse légère de Virgile.

4. Galletier, p. 30 et 31.

5. Galletier, p. 46.

C'est donc au principat de Domitien qu'il fait descendre l'édition des *Priapées*, et à celui de Néron qu'il rapporte celle des *Epigrammes*¹. Je serai plus affirmatif, pour ma part, car j'ai acquis la certitude que les deux parties du *Catalepton*, *Priapées* et *Epigrammes*, ont dû voir le jour vers le même temps, dans les quinze dernières années du 1^{er} siècle après J.-C.

Notons, d'abord, que le résultat, méritoire mais incomplet, auquel aboutit la délicate analyse de M. Galletier suppose établie l'indépendance des *Priapées* et des *Epigrammes*, par la réduction nécessaire et préalable du *Catalepton* aux seules *Epigrammes*. Mais quelque habileté que M. Galletier ait déployée au service de cette opinion, celle-ci ne tient que par une conciliation subtile entre les énumérations divergentes de Donat² et de Servius³, ingénieusement déduites d'un texte de Suétone hypothétiquement restitué⁴, et elle n'élimine le témoignage contraire de la tradition manuscrite qu'en la dérivant arbitrairement de leur interprétation⁵. En fin de compte, elle reste contestable. Car, pour nous borner aux difficultés principales, si, d'une part, les vers du *Grammaticomastix* d'Ausone :

*Dic quid significant Catalepta Maronis : in his al
Celtarum posuit, sequitur non lucidius tau*⁶

prouvent qu'au 1^{er} siècle, au moins, l'épigramme 2 à laquelle ils se réfèrent faisait partie du *Catalepton*, ils ne prouvent point que les *Priapées* en fussent alors exclues; et si, d'autre part, le catalogue de la Bibliothèque de Murbach, muet sur les *Epigrammata*, cite le *Catalepton* entre la *Ciris* et les *Priapeya*⁷, les manuscrits du 15^e siècle groupent ensemble *Epigrammes* et *Priapées* sous le titre commun de *Cathalepton*⁸ ou de *Catalepton*⁹, et le ms. qui fait autorité, le Bruxellensis, du 11^e siècle, ne le leur accorde point, certes, mais les déroule sans solution de continuité¹⁰,

1. Galletier, p. 55.

2. Donat, *Vergilii vita*, 17-19 : *deinde Catalepton et Priapea et Epigrammata et Diras, item Cirin et Culicem... Scripsit etiam de qua ambigitur Aetnam.*

3. Servius, *Praef. ad Aen.* : *scripsit etiam septem sive octo libros hos : Cirin, Aetnam, Culicem, Priapeia, Catalepton* (deuxième main : *Cathalepton*), *Epigrammata, Copam, Diras.*

4. Galletier, p. 10 : « Suétone... dut écrire, comme l'indique le texte de Donat, une phrase telle que celle-ci : *deinde fecit Κατὰ λεπτόν Priapea, Epigrammata, Diras, item Cirin et Culicem* ».

5. Galletier, p. 12.

6. Ausone, p. 167 Peiper.

7. Cf. Galletier, p. 2.

8. Leçon de l'Urbinas.

9. Leçon de l'Helmstadiensis, du Monacensis et de l'Arundelianus.

10. Galletier, p. 73 et suiv.

exactement comme si elles n'eussent jamais appartenu qu'à un seul et même livre. Je ne dis point que M. Galletier se trompe. Seulement, je ne suis pas sûr qu'il ait atteint à la vérité, ni même, avec cette indigence de nos documents, que la vérité soit susceptible, sur ce point, d'être, un jour, définitivement atteinte. Il y a grande imprudence, dans ces conditions, à lier à ce problème obscur, et toujours pendant, la question de date que nous examinons et dont il ne saurait, au surplus, fournir la solution. Admettons, en effet, que la théorie à laquelle M. Galletier s'est rangé à propos de la nature et de la définition du *Catalepton* doive prévaloir sur l'autorité des manuscrits ; sa chronologie double ne soulève plus d'objections, mais elle ne s'impose pas pour si peu. Admettons, au contraire, ce qui, après tout, demeure aussi plausible, que les manuscrits traduisent la réalité plus ou moins méconnue par Donat et Servius, sa chronologie divergente se heurte, sans rémission, à la concordance de leurs dispositifs : les deux groupes de pièces, incorporés par eux à un tout qu'ils ne nomment pas toujours mais qu'ils ne séparent jamais, ne peuvent être que contemporains, et la date proposée pour le plus récent des deux devra, de toute nécessité, convenir aux deux à la fois.

Remarquons, en outre, que, pour arrêter au règne de Néron l'élaboration des *Epigrammata*, M. Galletier a dû se montrer doublement infidèle à sa méthode à l'ordinaire si rigoureuse. Dans ses conclusions, affaiblies d'autant, il a effacé, par une injuste omission, le précieux repère que sa clairvoyance avait tiré de l'épigramme 15, et, en même temps, il a outrepassé celui qu'il avait découvert dans la troisième.

L'épigramme 3 s'abaisse, à ses yeux, au niveau médiocre d'un exercice de déclamation, et l'on ne saurait que souscrire aux motifs qu'il donne de ce jugement : avec son emphase (*altius et caeli sedibus*), ses redondances inexpressives (*hic reges, hic populos*), ses anaphores (*hic, hic, hic, — tale, tali*), ses allitérations (*numen... nutu*), son abus des mots forts (*concusserat, fregerat, conciderant*), elle met en œuvre tous les procédés qui caractérisent le style de Lucain et de Sénèque¹. Elle sent leur école.

1. Galletier, p. 159. P. 46, M. Galletier écrit : « Cette pièce n'est que le développement en vers d'un lieu commun cher aux poètes et aux déclamateurs du premier siècle après Jésus-Christ sur l'incertitude des choses humaines et la fragilité de la gloire militaire. Il y a entre elle et tel passage de Lucain, telle lettre de Sénèque des analogies... évidentes dans la pensée et l'expression... ». Et, p. 160, il nous renvoie à la *Pharsale* X, 30, et aux *Lettres à Lucilius*, 94, 63. Qu'il me permette d'ajouter à l'appui de sa thèse cette référence à l'*Ad Paulinum de brevitae vitae*, écrit par Sénèque en 49 (XVII, 6) : « *Ibit in Poenos nondum tantae*

Elle s'inspire de leur manière. Pas plus que l'éloquence d'un Juvénal, elle n'a pu devancer leur époque¹. Mais est-il certain qu'elle ne l'ait pas suivie à semblable distance ? Qu'on se reporte plutôt à l'épigramme quinzième et dernière :

*Vate Syracosio qui dulcior Hesiodoque
Maïor, Homereo non minor ore fuit,
Illius haec quoque sunt divini elementa poetae
Et rudis in vario carmine Calliope.*

Avec beaucoup de finesse, M. Galletier a fait ressortir les ressemblances qu'elle offre, d'une part, avec la neuvième des épitaphes que consacrèrent à la gloire de Virgile les grammairiens du III^e et du IV^e siècles :

*Sicanius vates silvis, Ascræus in agris,
Mæonius bellis ipse poeta fuit.*

et où *Sicanius* correspond exactement à *Syracosio*, *Ascræus* à *Hesiodoque*, *Mæonius* à *Homereo*² ; — d'autre part avec la langue et l'esprit de la poésie du temps des Flaviens. Dans l'épigramme 15, la Muse est qualifiée de *rudis*, et c'est précisément le terme que Martial applique au *Culex*³ ; l'épithète de *divini* qui y désigne le poète est celle que, dans un passage bien connu, Stace décerne à l'*Enéide*⁴ et qui devint banale chez les auteurs tardifs en veine d'hyperboles⁵ ; enfin le parallèle qu'elle amorce entre Homère et Virgile est celui que développe la femme savante de Juvénal⁶. Donnant le pas à la première similitude sur la seconde, M. Galletier en a conclu que le quatrain du *Catalepton* émanait d'un scholiaste du III^e ou du IV^e siècle⁷ ; puis, plutôt que d'ajourner, cent cinquante ans au moins après Pline le Jeune, et à une époque aussi basse, l'édition des *Epigrammata*, il a reculé devant

maturus rei Scipio, victor Hannibalis, victor Antiochi, sui consulatus decus, fraterni sponsor, ni per ipsum mora esset, cum Iove reponeretur... et post fastiditos a iuvene Diis æquos honores, iam senem contumacis exilii delectabit ambitio. » Aussi bien que Pompée ou Mithridate, ou même Alexandre, Scipion l'Africain, auquel nul commentateur ne semble avoir songé, pourrait, d'ailleurs, être visé par l'épigramme 3. A la rigueur, le v. 1 peut être rapporté à la conquête de l'Espagne, le v. 3 à l'écroulement de Carthage, le v. 4 à la guerre contre Antiochus ; le v. 2 aux essais prématurés de divinisation dont Scipion fut l'objet et que Sénèque n'a pas, non plus, négligés. La conjecture est médiocre, — comme les autres.

1. Cf. de Labriolle et Villeneuve, édition des *Satires de Juvénal*, Paris, 1921, p. IX.

2. Galletier, p. 48.

3. Martial, *Ep.*, VIII, 46, 19.

4. Stace, *Theb.*, XII, 816.

5. Galletier, p. 47.

6. Juvénal, *Sat.*, VI, 437. Cf. Quintilien, *Inst. or.*, X, 1, 86.

7. Galletier, p. 49.

sa propre audace et raisonné sur la date de l'ensemble, comme si l'épigramme 15 n'y était pas comprise et en passant sous silence les remarques qu'il avait faites en l'étudiant en particulier. Mais il n'eût probablement pas été si timide pour finir, s'il avait commencé par moins de témérité.

A mon avis, M. Galletier s'est, en effet, persuadé trop vite que l'*epitaphion* 9, nommément attribué à un certain Asclepiadius et visiblement rédigé à la fin de l'Empire, avait servi de modèle à l'épigramme 15¹. J'éprouve, à les comparer, l'impression contraire; et même si l'on ne me concède point que c'est l'auteur de l'*epitaphion* qui a démarqué l'épigramme, d'abord en substituant à une épithète précise comme *Syracosio* un qualificatif plus vague — *Sicanius* —, ensuite en remplaçant les noms propres qu'elle renferme par des adjectifs qui sont des périphrases — Hésiode par *Ascraeus*, Homère par *Maeonius*, il faudra, de toute façon, avouer que mon explication vaut l'autre, et il suffira de retrouver ailleurs, dans les *Epigrammes*, la manière des poètes flaviens pour rapporter à leur époque, avec la dernière d'entre elles, la composition du livre dont elle forme comme l'épilogue ou l'« envoi ». Or, telle est la vérité qui ressort de l'examen auquel j'ai soumis la pièce la plus scabreuse du *Catalepton*, la seule épode qu'il contienne, l'épigramme 15.

*
**

A son propos, les modernes sont loin de s'entendre. Ses premiers vers qui vantent l'activité de soldat et de marin que son auteur avait longuement déployée² n'ont pas dissuadé les partisans de l'authenticité intégrale du *Catalepton*, Vollmer, Birt, et, après eux, d'après eux, de Witt, Lenchantin de Gubernatis, de la revendiquer pour Virgile, encore que nous ne sachions rien, par personne, de la présence du poète dans les légions de Pharsale, et que cet aspect nouveau de son caractère et de sa vie démente tout ce que nous en croyions savoir. Les autres critiques se sont voilé la face devant les grossièretés dont la pièce est farcie, et ils se refusent énergiquement à en souiller la mémoire du « Parthenias ». Heyne, Naeke, Baehrens, Ribbeck, Curcio, Sabbadini en font remonter la paternité jusqu'à Catulle, ou à sa postérité littéraire immédiate³. Geyza Némethy prétend y distin-

1. Galletier, p. 55.

2. V. 1-4.

3. Cf. Galletier, p. 45.

REVUE DE PHILOGIE, 1922. — XLVI.

guer les traits d'une épode d'Horace, composée avant la présentation à Mécène, et envoyée à Virgile, qui l'aurait gardée, puis laissée dans ses papiers¹. M. Galletier n'admet pas que Virgile « ait passé dans l'injure la violence de Catulle² » ; mais, des remarques de Geyza Némethy, il retient, avec Schanz, l'idée d'une dépendance stricte de l'épigramme 13 à l'égard des *Epodes* d'Horace, dont elle emprunte le vers, le ton et jusqu'à certains souvenirs : les *Cotyia* du v. 19 (*Epodes*, XVII, 56), l'*iratum Iovem* du v. 38 (*Epodes*, X, 18 ; cf. *Satires*, I, 1, 21)³. Si donc il juge inutile de grossir le cortège des conjectures inconsistantes, en cherchant à deviner une personnalité qui se dérobe à notre curiosité, et qui pourrait aussi bien être celle de Domitius Marsus, l'ami de Tibulle, ou celle de Bassus, l'ami d'Ovide, que celle de Furius Bibaculus, à qui Ribbeck, puis Heidel avaient songé⁴, il n'hésite pas à reporter la composition de l'épode du *Catalepton*⁵ aux environs de l'année 20 avant J.-C.⁶. Mais je crains qu'ici M. Galletier ne se soit pas suffisamment affranchi de l'ascendant des autorités qu'il a cru combattre ou amender, et je regrette qu'il n'ait pas secoué leur tutelle d'un effort plus vigoureux, pour rejoindre, en la confirmant des arguments inébranlables que comporte l'étude du texte en discussion, la pensée divinatrice de Scaliger : *Poematum maledicentiae et probrorum plenissimum. Quod non ausim Vergilio attribueré, licet elegans et eruditum. Videtur enim secundum aetatem Augusti scriptum fuisse*⁷.

A moins de transformer l'auteur de l'épigramme 13 en un précurseur, initiateur d'un genre et d'une métrique, et cette pièce en un « canon » nouveau, de subordonner l'inspiration de toute une œuvre d'Horace à cette trouvaille isolée, ce qui serait proprement retourner la vérité à l'envers, on ne peut nier l'antériorité des *Epodes*. Notre pièce, qui les a forcément suivies, n'a pu voir le jour avant 40 av. J.-C., année au cours de laquelle Horace les aurait commencées, ou mieux avant 30 av. J.-C., année où elles ont paru⁸ ; et partant il nous est interdit d'assimiler l'épigramme 13 du *Catalepton*, soit à une diatribe de Catulle, soit à une poésie de la jeunesse de Virgile. Mais du fait que cette épi-

1. Cf. Galletier, p. 210.

2. *Ibid.*, p. 46.

3. Galletier, p. 215 et 217. — Il est à remarquer que l'expression *Iuppiter iratus* est « courante dans les graffiti de Pompei »..., de la fin du 1^{er} siècle.

4. Galletier, p. 212.

5. Galletier, p. 211.

6. Galletier, p. 49.

7. Scaliger, *Appendix Vergiliana*, p. 490, cité par Galletier, p. 45.

8. Sur la chronologie des *Epodes*, voir Schanz, II, 1, p. 142 et 143.

gramme n'a été composée qu'après 30 av. J.-C., il ne s'ensuit pas qu'elle l'ait été vers 30 av. J.-C. Sa subordination par rapport à Horace nous marque le point d'où, obligatoirement, nos recherches devront partir. Elle ne leur assigne point le but vers lequel elles tendent, et notre déduction excéderait nos prémisses, si nous nous obstinions à confondre avec une date ferme ce simple *terminus a quo*. Rien ne s'oppose à ce que nous descendions, d'une traite, jusqu'à la fin du 1^{er} siècle ap. J.-C., lorsque l'épode, mise une première fois en honneur par l'originalité d'Horace, connut un regain de faveur grâce à Martial ¹, et que l'ancienne invective catullienne, amplement développée par la furibonde rhétorique de Juvénal, pouvait renaître en ce genre de poème, alors rétabli dans son fond comme dans sa forme. Au reste, qu'on fasse un instant abstraction du livre où l'épigramme 13 a pris place, qu'on la lise en elle-même et pour elle-même; pourra-t-on, je le demande, se défendre contre l'impression spontanée qu'elle nous rend, dans le mètre où, au siècle d'Auguste, Horace insultait Canidie, la véhémence de Juvénal et la salacité de Martial? Mais je ne veux pas m'exposer, à mon tour, à une critique que je serais le premier à formuler ², et c'est par des preuves objectives, uniquement tirées du vocabulaire et de l'histoire, que j'entends justifier une opinion que le sentiment littéraire peut bien seconder, éventuellement, par son accord avec elle, mais qu'il serait impuissant à fonder tout seul.

Le vocabulaire, d'abord.

Au v. 23, figure, à l'accusatif, un nom du Tibre qui n'est point *Tiberis*, mais *Thybris*:

Flavumque propter Thybrim olentis nauticum...

Or, la généralisation de cette forme dans la poésie romaine est relativement récente. On a longtemps pris au sérieux la glose que Servius lui a consacrée : *nam in sacris Tiberinus, in caenolexia Tiberis, in poemate Thybris vocatur* ³, et pensé, sur la foi de cette assertion erronée, que les Romains se servaient concurremment de trois vocables pour désigner le Tibre : *Tiberis*, dans la langue courante; *Tiberinus* dans la langue sacrée; *Thybris* ou *Tibris*, dans la langue poétique. Mais cette interprétation ne résiste pas à la statistique que j'ai dressée ailleurs des poètes mentionnant d'abord *Tiberis* seul, puis *Thybris* seul, puis *Thybris* et *Tiberis*, indifféremment, selon les besoins du mètre, et d'où il

1. Cf. Martial, III, 14; IX, 77; XI, 59.

2. Cf. *infra*, p. 177 et suiv.

3. Serv. ad Aen., VIII, 3.

résulte que l'introduction du vocable *Thybris* dans les vers latins est due à Virgile, dans l'*Enéide*, et procède de la conception de cette épopée¹. Si Virgile l'y a multiplié, alors qu'il l'évite dans les *Géorgiques*, ce n'est ni l'effet du hasard, puisque ce nom revient dix-sept fois dans l'*Enéide*, ni une licence poétique, puisque cette constante répétition exclut l'idée d'un usage facultatif, ni l'artifice d'une convention littéraire, puisque les poètes avant Virgile, et Virgile avant l'*Enéide*, ne semblent pas y avoir recouru jamais. La forme *Thybris* est entrée systématiquement dans l'*Enéide*, comme la conséquence inévitable des conditions chronologiques où la légende d'Enée, dont les péripéties se développent plusieurs siècles avant l'avènement du roi d'Albe éponyme du fleuve *Tiberis*, enfermait le poète qui entreprenait de la chanter, sans une fausse note, avec toute la perfection qu'exigeait de lui l'incomparable récit des origines de la grandeur romaine. Elle permit à Virgile de respecter à la lettre les saintes données de son pieux sujet. Il eût été le dernier à la profaner dans un badinage dont l'esprit voltige sur l'ordure. En sorte que la rencontre de *Thybris* au v. 23 de l'épigramme 13, bien loin de nous révéler en cette pièce l'art de Virgile, nous assure au contraire, d'abord de l'impossibilité qu'elle soit sortie de sa main, ensuite de l'obligation où nous sommes de ne lui donner pour auteur qu'un poète, non seulement postérieur à Virgile, et à l'édition de l'*Enéide*, en 17 av. J.-C., par Varius et Tucca², mais postérieur aux poètes qui, morts après Virgile, avaient été, comme Horace et Properce, les dépositaires de sa pensée³, et se sont abstenus de transplanter hors de l'*Enéide* un nom qu'ils savaient avoir été créé exprès pour elle. Les vers de l'épigramme 13 où le Tibre s'appelle *Thybris* n'ont pu être écrits au plus tôt que vers le temps où Ovide osa vulgariser cette forme savante, naguère coordonnée par Virgile aux exigences spéciales de son épopée, et, pour la première fois, à notre connaissance, la fit alterner avec la forme habituelle, dans la simple intention d'ajouter aux aises de sa versification facile⁴; et, plus probablement, ils le furent beaucoup plus tard, dans la seconde moitié du 1^{er} siècle ap. J.-C., alors que, chez Stace, Silius Italicus et Martial lui-même⁵, une dévotion inconsidérée au culte de Virgile entraîna la prédomi-

1. J. Carcopino, *Virgile et les origines d'Ostie*, Paris, 1919, p. 578 et suiv.

2. Sur cette date, cf. Schanz, II, 1, p. 67 et l'article de G. Boissier, *Revue de Philologie*, VIII, 1884, p. 1 et suiv.

3. Sur Properce, confident de Virgile, cf. J. Carcopino, *op. cit.*, p. 309-310.

4. Cf. J. Carcopino, *op. cit.*, p. 578, n. 7.

5. Cf. J. Carcopino, *op. cit.*, p. 579, p. 2 et 5.

nance quelquefois exclusive ¹ d'un mot dont la signification éso-
térique s'était déjà perdue ².

Nous sommes conduits aussi à cette époque par la considé-
ration des vers 16 et 17 :

*Et inscio repente clamatum insuper
Thalassio ! Thalassio !*

La vérité sur cette interjection à la fois traditionnelle et obscène
a été élucidée par Carlo Pascal ³. C'est le cri, dérivé du nom du
dieu sabin de la virilité, *Thalassius*, que la légende prêtait aux
Romains enlevant les Sabines, et que répétait la foule au moment
où la jeune mariée franchissait le seuil de la maison de son
mari ; et, malgré le prestige dont l'environnement ses lointaines
origines et la continuité de son usage, il n'est pas douteux qu'il
constituait une évocation brutale, soit de l'acte sexuel, soit plutôt
de ses organes ⁴, symbolisés par la ciste, recouvrant un *phallus*,
que portait le *camillus* en tête du cortège nuptial ⁵. Au *fascinus*
qu'elle contenait, les anciens avaient déjà rattaché le genre et le
nom des vers fescennins ⁶. Assurément, l'exclamation *Thalassio*
y avait sa place marquée, puisqu'en la proférant avec effronterie,
les jeunes hommes de la noce s'amusaient à attirer malgré lui le
chaste regard de la *nova nupta* sur la ciste mystérieuse et
obscène ⁷. Mais, partout ailleurs, elle eût effarouché la décence de
la Muse, et, dans l'épithalame où Catulle a voulu nous transmettre
un écho des vers fescennins :

*Nec diu taceat procax
Fescennina iocatio* ⁸,

il se borne à la suggérer en un détour de phrase où l'entité du

1. Chez Silius Italicus, on rencontre 14 fois *Thybris*, on ne rencontre jamais
Tiberis (Cf. J. Carcopino, *ibid.*, n. 5). Chez Martial, on ne note qu'une fois
Tiberis (IV, 64, 24) contre deux exemples de *Thybris* (X, 7, 9 ; — X, 85, 4).

2. Quelques années plus tard, Juvénal revient à la forme *Tiberis* (cf. J. Carco-
pino, *op. cit.*, p. 479, n. 1). Mais c'est là une exception confirmative par où Juvénal
tenait peut-être à réagir contre l'autorité de Virgile (cf. Salomon Reinach, *Revue*
de Philologie, 1907, p. 49).

3. Carlo Pascal, *La leggenda del ratto delle Sabine*, dans *Fatti e leggende di*
Roma antica, 1903, p. 8-14.

4. Premier sens, cf. Martial, XII, 95 ; Deuxième sens, Martial, I, 35 et III, 93.

5. Paul ap. Festus, p. 63 M. : *Cumerum vocabant antiqui vas quoddam quod*
opertum in nuptiis ferebant in quo erant nubentis utensilia. Varro, *L. L.*, VII, 34 :
Dicitur nuptiis camillus qui cumerum fert in quo quid sit in ministerio plerique
extrinsecus nesciunt.

6. Porphyre, *ad. Hor.*, Ep. VIII, 18.

7. Ovide, *Ars amat.*, II, 609 : *Condit si non sunt Veneris mysteria cistis*. *Ibid.*,
I, 7, 47 : *et levis occultis conscia cista sacris*.

8. Catulle, LXI, 122-123.

dieu Thalassius recouvre, pour ainsi dire, la désignation toute crue de son attribut :

.... *satis diu*
Lusisti nucibus : lubet
*Iam servire Talasio*¹

Martial, lui-même, peu suspect pourtant de pudibonderie, a pris des précautions pour la faire passer dans son œuvre :

.... *Sed hi libelli*
Tanquam coniugibus suis mariti
Non possunt sine mentula placere.
Quid si me iubeas talassionem
*Verbis dicere non talassionis*² ?

Mais après lui avoir conféré, en cette pièce de son premier livre, daté par Friedländer de 85 ou 86 après J.-C., droit de cité poétique, il ne s'est plus fait faute, non seulement de l'indiquer à la façon évasive de Catulle :

*Nec tua defuerunt verba, Talasse, tibi*³,

mais encore d'en jeter, sans circonlocutions ni sourdine, la note égrillarde et stridente en ses vers licencieux :

III, 93, v. 23-25 (87-88 ap. J.-C.)

Quod si cadaver exigis tuum scalpi
Sternatur Orci de triclinio lectus
Talassionem qui tuum decet solus.

et XII, 95 (101 ap. J.-C.)

Musaei pathicissimos libellos,
Qui certant Sybariticis libellis,
Et tinctas sale pruriente chartas
Instanti lege Rufe ; sed puella
Sit tecum tua, ne talassionem
Indicas manibus libidinosi
Et fias sine femina maritus.

Après Catulle, il faut donc attendre Martial pour se heurter, en poésie latine, au dieu Thalassius ; et en dehors de Martial, *Thalassio* n'intervient directement en vers⁴ que dans le *Catalep-*

1. Catulle, *ibid.*, 132-134.

2. Martial, I, 35, 3-7.

3. *Ibid.*, XII (101 ap. J.-C.), 42, 4.

4. Le Forcellini, qui bloque en un seul article les exemples de *Talassius*, *ii* et de *Talassio, onis*, ne renvoie, en dehors des passages précités, qu'à Tite-Live, Servius et Festus.

ton où ce cri retentit à deux reprises. Trois fois répété, il clôt l'épigramme 12, et c'est justement cette mention qui incitait Marius Victorinus à douter que Virgile l'y ait inscrit : *repetitum ter, haud aliter quam ut aiunt fuisse Virgilium nostrum iambico epigrammate Thalassio (ter)*¹. Il figure, en outre, dans notre texte. Puisque celui-ci, rédigé en la forme de l'épode horatienne, ne saurait remonter à Catulle, nous devons en abaisser la date au temps où Martial venait de naturaliser *Thalassio* au pays des Muses. L'auteur de l'épigramme 13 et, par voie de conséquence, celui de l'épigramme 12, est, selon toute vraisemblance, un contemporain de Martial, qui guidé par son exemple, a tenu la même gageure.

Tel est l'enseignement des mots. Celuides choses va maintenant le corroborer. Comme l'a bien vu M. Galletier, les v. 27 et 28 de l'épigramme 13 :

*Neque in culinam et uncta compitalia
Dapesque duces sordidas*

se réfèrent à la célébration de la fête des *Lares compitales*². A cette occasion, le petit peuple de Rome apportait aux Lares protecteurs du quartier, sur leurs autels dressés à ses carrefours (*compita*), des offrandes variées, des bandelettes, des poupées, des gâteaux dans les reliefs desquels le Luccius débauché et famélique visé par l'épigramme est heureux d'aller chercher sa pitance. Or les fêtes des carrefours avaient, à la longue, dégénéré en de tels désordres que César dut les supprimer³. Elles ne furent restaurées qu'en l'an 7 av. J.-C., par la volonté d'Auguste qui prit soin de les associer, dans la ville pacifiée, au culte du Génie impérial et d'en réglementer les réjouissances sous la direction des *magistri vicorum*⁴. L'auteur de l'épigramme 13, qui en parle en témoin et au présent⁵, n'a pu écrire qu'avant 44 av. J.-C., année de la mort de Jules César, ou qu'après la réforme d'Auguste en 7 av. J.-C. ; et puisque, de cette alternative, le premier terme est exclu par la certitude que nous avons acquise de l'antériorité des *Epodes* d'Horace (40-30 av. J.-C.) sur le *Catalepton*⁶, le second nous est imposé par là-même ; et le Luccius auquel l'épigramme 13 est décochée n'a pu extraire sa nourriture des débris qui jonchaient l'autel des Lares qu'après la réorgani-

1. *Grammatici Lat.*, VI, p. 137 Keil, cité par Galletier, p. 8, n. 2.

2. Galletier, p. 216.

3. Suétone, *Caes.*, 42.

4. Suétone, *Aug.*, 30 et 31. Cf. Wissowa, *Religion u. Kultus der Römer*², 1912, p. 172.

5. Le futur *duces* se réfère à l'acte à venir d'une habitude en cours.

6. Cf. *supra*, p. 162.

sation de leur fête annuelle, sans doute même assez longtemps après elle, en des temps où une longue accoutumance avait à nouveau détendu les ressorts de la discipline par laquelle Auguste avait espéré l'ennoblir ; — ce qui nous rejette dans le plein courant du 1^{er} siècle.

Au reste, il ne manque pas d'indications conformes et plus nettes encore. Les vers 8 et 9 de l'épigramme 13

.... *o quid me incitas,*
Quid impudice et improbande Caesari ?

contiennent un appel à peine déguisé à la réprobation de l'Empereur agissant comme censeur des mœurs. M. Galletier ne les a pas entendus autrement, et il suppose qu'ils s'adressent à Auguste qui « dès l'an 28 av. J.-C. commença à se préoccuper de réformes morales », reconstitua la censure en l'an 22 av. J.-C. et porta les fameuses lois juliennes sur le mariage et l'adultère en 18 av. J.-C.¹ Cet essai d'identification du César invoqué au v. 9. cadre avec la théorie personnelle de M. Galletier plaçant aux environs de 20 av. J.-C. la composition de notre épode, si même il ne lui a pas servi à l'énoncer, mais il est voué à un échec infail-
lible si, comme l'allusion précédente nous y invite, nous refou-
lons au 1^{er} siècle ap. J.-C. les vers où sont décrits les *uncta compitalia*. Or le César du 1^{er} siècle de notre ère qui s'est montré intraitable sur le chapitre des mœurs d'autrui, qui assumait à lui seul, et à partir du 5 septembre 83², la censure perpétuelle, c'est celui qui, avec l'âme pervertie d'un Néron, affecta l'austérité des vieux âges :

Qui Curios simulant et
*Bacchanalia vivunt*³.

C'est Domitien⁴. Il est le seul Prince qui ait revendiqué comme un droit exclusif et constant le pouvoir de marquer d'infamie les citoyens de Rome et de décimer l'ordre équestre et les rangs du Sénat par ses *notae* de déchéance⁵. Mieux qu'à Auguste, ou à Claude, ou à Vespasien et Titus, qui n'ont exercé qu'une censure temporaire, accidentelle et partagée, c'est à lui qu'il convient d'appliquer le v. 9 de notre épode ; c'est devant lui et son *improbatio* que nobles et bourgeois de Rome étaient habitués à trembler et que

1. Cf. Galletier, p. 214.

2. Cagnat, *Cours d'Epigraphie*, p. 191.

3. Juvénal, II, 3.

4. Cf. Suétone, *Domitian.*, 8 ; Martial, II, 4 : *ensor principumque princeps*.

5. Cf. Weynand, s. v° *Flavius Domitianus*, dans la *Realencyclopädie Pauly-Wissowa*, VI, c. 2584.

l'auteur de l'épigramme 13 a traîné son ennemi. Au reste, si nous cherchons à définir juridiquement les divers griefs énumérés par le dénonciateur, on les dirait choisis tout exprès pour enflammer les colères de Domitien et provoquer les sanctions spéciales qu'il venait de rééditer ou de prendre.

La ruineuse prodigalité de Luccius :

.....
Et helluato sera patrimonio
*In fratre parsimonia*¹

eût attiré en tout temps et comme par définition les foudres de la censure dont le nom même, dérivé du cens des fortunes privées, a toujours exprimé l'essence de sa fonction. Les deux autres visent les fautes contre lesquelles Domitien censeur exerça son activité personnelle et dirigea ses lois. Luccius est accusé, dans l'épigramme 13, d'avoir trafiqué de l'inconduite de sa sœur :

At prostitutae turpe contubernium
*Sororis...*²

et de s'être, tout jeune, prostitué lui-même :

Vel acta puero cum viris convivia
*Udaeque per somnum nates*³.

Or, le premier reproche l'expose à la *Lex Iulia de adulteriis*, que l'indulgence des précédents Césars avait plus ou moins éternuée, mais que Domitien appliqua avec une telle vigueur, et sans doute avec de telles aggravations⁴, qu'elle parut à Martial, en 90 ap. J.-C., recevoir de ses mains une vie nouvelle :

Iulia lex populis ex quo, Faustine, renata est
*Atque intrare domos iussa pudicitia est*⁵.
Sancta ducis summi prohibet censura vetatque
*Moechari...*⁶

Le second grief précipite Luccius sous le coup de la *lex Scantinia* sur le *stuprum cum viro*, loi que Domitien a exhumée de la

1. Epigramme 13, v. 10-11.

2. *Ibid.*, v. 7-8.

3. *Ibid.*, v. 13-14.

4. A l'automne 90, Martial publiait l'épigramme suivante :

Quod nubis, Proculina, concubino
Et, moechum modo, nunc facis maritum,
Ne lex Iulia te notare possit :
Non nubis, Proculina, sed fateris.

Friedlaender, dans son édition (I, p. 440), observe justement : « Die von Domitian erneuerte Lex Iulia de adulteriis verbot also auch Concubinate ».

5. Martial, VI, 7.

6. *Ibid.*, VII, 91. Cf. Juvénal, VI, 38.

poussière des archives, et dont les condamnations, rappelées par Suétone ¹, valurent au Prince qui les prononçait l'étrange éloge que Martial publiait en 94 :

*Nec quam superbus computet stipem leno
Dat prostituto misera mater infanti.
Qui nec cubili fuerat ante te quondam,
Pudor esse per te cæpit et lupanari* ².

Ainsi Luccius est campé devant nous comme l'antithèse vivante de l'idéal que proposait à ses sujets la législation de Domitien. En vérité, il la suppose, et un poète n'a pu réunir les traits sous lesquels il est dépeint qu'après 85 ap. J.-C., année où Domitien, *ensor perpetuus*, a entrepris dans Rome sa campagne illusoire autant qu'énergique de relèvement moral et qu'avant 96 ap. J.-C., année où mourut Domitien et sombra, avec sa fortune, celle de la censure impériale.

Aussi bien le décor qui fait le fond de notre épode rappelle-t-il à s'y méprendre celui de la Rome impériale dans les dernières années de Domitien. Il nous est depuis longtemps familier, car il transparait, non seulement dans les *Silves* de Stace et dans les *Epigrammes* de Martial qui, protégé par le Prince et abrité derrière leur anonymat ³, a criblé son prochain de ses traits acérés, mais dans Juvénal qui, par un souci bien entendu de sa tranquillité personnelle, a continué, sous Trajan ⁴, à s'en prendre, aux gens et aux choses du règne précédent et déversa sur cette société déjà disparue les colères réchauffées de ses satires prudemment rétrospectives ⁵. Or l'épigramme 13 du *Catalepton* nous offre l'ébauche des peintures que ces auteurs nous ont léguées.

Ainsi, dans Martial, le vieux naute Ladon, même retiré de la

1. Suétone, *Domitian.*, 8, 3 : *quosdam ex utroque ordine lege Scantinia condemnavit*. Il est possible que Domitien ait pris l'initiative de correctionnaliser, comme nous dirions aujourd'hui, le *stuprum cum viro* châtié par l'ancienne *Lex Scantinia*, comme un crime de lèse-majesté du peuple romain (cf. Val. Maxime VI, 1, 7 et suiv.) et simplement puni à la fin du 1^{er} siècle d'une amende de 10.000 sesterces (Quintilien, IV, 2, 69 et VII, 4, 49). Sur la *Lex Scantinia*, cf. Gsell, *Essai sur la vie et le règne de Domitien*, Paris, 1894, p. 83-85, Moritz Voigt, dans les *Berichte der kôn. sächs. Gesellschaft, philol. hist. Klasse*, 1890, p. 273-276, et Mommsen, *Droit Pénal*, II, p. 432.

2. Martial, IX, 6, v. 6-9. Peu de temps après la mort de Domitien, la *Lex Scantinia* était de nouveau bafouée, s'il faut en croire Juvénal, II, 43-44 :

*Quod si vexantur leges ac iura citari
Ante omnes debet Scantinia...*

3. Cf. Friedlaender, édition de Martial, I, p. 21.

4. Sur les dates, controversées, de la publication des Satires, cf. Friedlaender, édition de Juvénal, p. 14 et de Labriolle et Villeneuve, *Satires de Juvénal*, p. VII.

5. Cf. Friedlaender, édition de Juvénal, p. 101 et 102.

batellerie, n'a pu quitter les rives du Tibre ¹. Dans notre épode, elles sentent l'odeur forte des matelots qui y pullulent :

*Flavumque propter Thybrim olentis nauticum
Vocare....* (v. 23-24).

et elles ne doivent évidemment d'y figurer ² qu'à la triste réputation d'exotisme et d'infamie qu'a consacrée un passage fameux de Juvénal :

*Iam pridem Syrus in Tiberim defluxit Orontes
Et linguam et mores et cum tibicine chordas
Obliquas nec non gentilia tympana secum
Vexit et ad circum iussas prostare puellas* ³.

Virent-elles alors, autour d'un des sanctuaires qu'y possédait *Bona Dea* ⁴, l'abominable parodie de ses rites qu'y auraient donnée des hommes aux mœurs monstrueuses ? On pourrait le supposer en confrontant notre épode :

*Non me vocabis pulchra per Cotytia
Ad feriatos fascinos* (v. 19-20)

avec la 2^e satire de Juvénal :

.....more sinistro
*Exagitata procul non intrat femina limen.
Solis ara deae maribus patet. « Ite, profanae »
Clamatur, « nullo gemit hic tibicine cornu ».
Talia secreta coluerunt orgia taeda
Cecropiam soliti Baptae lassare Cotyton* ⁵.

Les deux poètes parlent la même langue ⁶. Mais il n'est pas besoin d'inférer de cette analogie une influence de l'un à l'autre. Juvénal n'a pas plus développé les idées du *Catalepton* que l'auteur de l'épigramme 13 n'a copié Juvénal. Ils se sont simplement indignés des mêmes spectacles. Leurs ressemblances, au lieu de venir d'imitations directes, procèdent, indépendamment l'un de l'autre, des « poncifs » que les scandales, les travers et les vices de leur siècle avaient alors introduits dans la littérature.

1. Martial, *Ep.*, X, 85, 1-4.

2. Toute cette population tibérine n'est fréquentée par Luccius qu'en raison de la communauté de leurs vices.

3. Juvénal, *Sat.*, 62-65.

4. Sur les sanctuaires tibérins de *Bona Dea*, l'un au Transtevere, près de l'église S. Cecilia, l'autre, s'il est distinct du précédent, sur la rive opposée, non loin du Forum Boarium « dans la portion tibérine de l'Aventin qui regarde l'Ara maxima », voir Préchac, *Revue de Numismatique*, 1919, p. 163-168.

5. Juvénal, *Sat.*, II, 87 et suiv.

6. Le *Thesaurus linguae Latinae* ne signale l'emploi de Cotyto ou de l'adjectif Cotytius que dans ces deux passages et dans une épode d'Horace (XVII, 56).

Ils n'est pas jusqu'aux premiers vers de l'épigramme 13 qui ne trouvent un éclaircissement dans les circonstances de cette période mouvementée. Ils ne s'expliquent, en effet, que s'ils ont été écrits au lendemain de vastes expéditions militaires entreprises aux confins des provinces, dans les régions les plus différentes. Or, justement, au début du principat de Domitien, les légions romaines eurent plus d'une fois à franchir les mers et conduisirent, sous les frimas du Nord comme dans les fournaies de l'Extrême Sud, toute une série de guerres victorieuses dont l'écho s'est prolongé sur la lyre des poètes¹. Les trois années 84-86 ont vu à la fois le triomphe de l'empereur sur les Chattes de Germanie², la pacification de la Bretagne par Agricola³ et la répression de la révolte des Nasamons à travers les solitudes brûlantes des Syrtes⁴. Le souvenir de ces dures et lointaines campagnes vivait encore dans la mémoire des Romains quand notre auteur en évoquait fièrement, au frontispice de son petit poème, les souffrances et la gloire :

*Iacere me, quod alta non possim, putas,
Ut ante vectari freta
Nec ferre durum frigus aut aestum pati
Neque arma victoris sequi*⁵ ;

et il a vibré au récit de ces exploits, s'il n'y a pas participé. Il a donc eu le temps de lire Martial, son contemporain, dont le premier livre parut dans l'allégresse qu'ils avaient causée⁶.

*
**

Revenons maintenant au recueil considéré dans son entier. Il n'a pas été composé avant l'épigramme 13. Et comme c'est

1. Cf. Stace, *Silvae*, IV, 3, 9 ; Martial, II, 4, 2 ; IX, 6, 1 et *passim*.

2. Les monnaies frappées en 85 portent comme légende, soit *Germania capta*, soit *De Ger(manis)*. Le mois de septembre 85 fut le premier à s'appeler officiellement *Germanicus* (cf. Weynand, *op. cit.*, *loc. cit.*, c. 2539 et 2564).

3. Au cours de l'été 84 (Tac. *Agr.*, 38 ; cf. Weynand, *op. cit.*, *loc. cit.*, c. 2560).

4. Cagnat, *L'Armée romaine d'Afrique*², Paris, 1913, p. 41, date de 85 ou 86 les victoires de Flaccus sur les Nasamons.

5. V. 1-4. — Pour M. Galletier qui serait bien en peine d'indiquer aux environs de l'année 20 av. J.-C. les hauts faits qu'ils pouvaient rappeler, « ces vers ne contiennent que des expressions vagues et générales » (p. 213). Birt croit qu'ils font allusion à la traversée de César à Dyrrachium, Némethy à la navigation de la flotte de Brutus, de Philippos à Thasos. En réalité, ils ne visent pas une opération entre plusieurs. Ils indiquent en quelques traits le cadre belliqueux où s'est déroulée l'histoire de Domitien.

6. Le premier livre des *Epigrammes* de Martial a paru dans l'hiver 85-86.

lui, vraisemblablement, que concernent les allusions de Pline le Jeune, en 105¹, il a paru dans le temps où elle fut rédigée, à la même époque et sous les mêmes influences littéraires auxquelles M. Galletier a eu la sagacité de rapporter les *Priapées*. Or, cette coïncidence chronologique est grosse de conséquences.

Il est d'abord loisible d'en déduire une forte présomption en faveur de la tradition manuscrite qui unit *Epigrammes* et *Priapées* sous le nom de *Catalepton*. Et même si ces deux groupes de pièces n'ont pas été originellement fondus en un recueil unique, on comprend, puisqu'ils ont vu le jour en même temps, pourquoi une tradition postérieure les aurait associés sous un titre unique, soit emprunté par la suite au plus considérable des deux, soit primitivement destiné, par le sens de la forme grecque dont il est revêtu, à tous les deux ensemble².

Ensuite et surtout, la thèse de l'authenticité, déjà réfutée en ce qui concerne les *Priapées* par la lumineuse démonstration de M. Galletier³, devient impossible à soutenir pour les *Epigrammes*. En effet, l'épigramme 13 n'est pas seule dans son cas. Tel mot qui l'ajourne au temps de Martial se rencontre aussi dans l'épigramme 12⁴ et assigne, par conséquent, à cette dernière une place semblable à la sienne. A son tour, l'épigramme 12 entraîne avec elle, aux environs de l'année 90 ap. J.-C., le cycle à laquelle elle appartient. Car elle termine un petit roman d'amour dont les phases antérieures et successives se développent dans les épigrammes 6 et 1⁵. Toutes les trois expriment les différents moments par lesquels passa « le dépit d'un jeune poète éconduit qui se

1. Cf. *supra*, p. 157.

2. M. Galletier, p. 1-13, a série tous les éléments de ce petit problème. A *Catalecton*, ou *Cathalecton*, donné par Donat et l'Urbinas, M. Galletier préfère, à bon droit, *Catalepton* garanti par les autres mss., la seconde main du texte de Servius dans le Paris. 1750, le *Grammaticomastix* d'Ausone et le catalogue de la bibliothèque de Murbach (viii^e siècle). Mais la difficulté de rendre compte de cette expression qu'il n'interprète, ni comme Baehrens (τὰ καταλείπτα), ni comme Bergk Unger et Birt (τὰ κατὰ λείπον) a seulement fortifié ses doutes quant à « ce nom suspect que les récents éditeurs veulent placer en tête de notre recueil » (p. 5). Elle n'est pourtant pas insoluble, si l'on admet avec Peiper (cité par Galletier, p. 3, 4, 5) que le livre des pièces « trouvées », et, par conséquent, bonnes à publier s'est appelé [Βίβλος = *liber*] καταληπτῶν. Avec ce sens, le passage de καταληπτῶν à καταλεπτῶν ne présente plus de difficulté. En outre, dans l'hypothèse où je me place, le titre ne manquerait pas d'esprit et comporterait une restriction mentale pleine d'ironie. Le public devait entendre : pièces trouvées dans les papiers de Virgile. Et l'éditeur souriait peut-être en comprenant dans son for intérieur : pièces trouvées dans ses propres papiers.

3. Galletier, p. 20-32.

4. Cf. *supra*, p. 167.

5. Galletier, p. 37.

voyait préférer un lourdaud vaniteux »¹. Quant au nom de Lucius contre lequel l'auteur de l'épigramme 13 a dardé ses distiques iambiques, il s'oppose au nom du Noctuinus que chargent les épigrammes 6 et 12 en un contraste trop accusé pour n'être pas voulu²; en sorte que, même si quelques-unes des mailles du réseau qu'a jeté au-dessus de ce petit ensemble l'argumentation de M. Galletier venaient à se rompre, les pièces qu'elle y intègre n'en demeureraient pas moins solidaires de notre épode.

Ce n'est pas tout : non seulement l'épigramme 3, forcément postérieure au milieu du I^{er} siècle se laisse aisément ramener à l'époque flavienne³, mais l'épigramme 15, que marque, jusque dans son vocabulaire, l'empreinte de Stace et de Martial, ne peut correctement être située à une autre⁴.

En résumé, 1^o) sur 15 épigrammes, il en est 6 dont la rédaction se place, avec certitude ou vraisemblance, aux dernières années du premier siècle ap. J.-C. : ce sont les pièces numérotées par M. Galletier 1, 3, 6, 12, 13, 15, 2^o) parmi elles nous comptons l'épigramme liminaire (n^o 1) et l'envoi final (n^o 15); et ces constatations suffisent à changer radicalement nos conceptions sur leur recueil.

D'abord, et c'est l'évidence, la thèse de l'authenticité intégrale, dont Sommer, Birt et Vollmer se firent, outre Rhin, les plus acharnés défenseurs, ne saurait prévaloir contre elles. Ensuite, la thèse de l'inauthenticité intégrale ne saurait être maintenue sous la forme où l'a développée outre ments le talent de Sabbadini et de Curcio qui s'entêtent à chercher à côté de Virgile, dans son pays et son temps, l'auteur du livre qu'ils lui enlèvent : celui-ci n'est pas seulement pseudovirgilien, comme ils disent; il est encore postvirgilien, et ils ont, par conséquent, perdu leur peine. Enfin, la cause de l'authenticité partielle, que M. Galletier a plaidée avec autant de tact que de mesure, est également désespérée.

Pour la soutenir, M. Galletier s'est persuadé que la publication des *Epigrammata* fut l'œuvre d'un admirateur de Virgile dont le discernement ne valait ni la sincérité ni la ferveur. « Peut-être, écrit M. Galletier, peut-être trouva-t-il quelques-unes [de ces pièces] dans les mémoires de Varius, peut-être eut-il à sa disposition des documents qui passaient pour remonter à Virgile »⁵ mais qui ne venaient pas de si haut. « Il se peut, ajoute ailleurs

1. Cf. Galletier, p. 37 et 44.

2. Cf. Galletier, p. 210.

3. Cf. *supra*, p. 159.

4. Cf. *supra*, p. 160-161.

5. Galletier, p. 53.

M. Galletier, qu'il ait été trompé par les analogies de forme... et que même, s'il eut des doutes pour telle épigramme risquée, il n'ait pas osé trancher la question » de provenance¹. « Pour ne pas frustrer le poète d'une gloire posthume, il publia, sous le nom de Virgile, tout le précieux héritage »². En d'autres termes, M. Galletier se figure l'éditeur comme une dupe qui, égarée par l'excès de son respect, aurait, sans s'en douter, dupé la postérité. Le malheur est que ces suppositions sont aussi fragiles que nécessaires à l'argumentation de M. Galletier, et que notre statistique détruit tout l'équilibre de ce portrait exagérément flatté. Puisque six épigrammes, au moins, sur les quinze du recueil, sont contemporaines de sa publication, le bon sens commande de tenir pour un seul et même homme leur auteur et son éditeur, et il ne peut plus être question de bonne foi. Nous n'avons pas affaire à un enthousiaste que sa passion pour Virgile aurait aveuglé. Nous sommes en présence d'un lettré qui s'amuse, dans le silence de son cabinet, à camoufler ses propres vers et réussit à faire endosser à Virgile la paternité de ses poèmes. Dans ces conditions, qu'on l'appelle mystificateur, pasticheur ou faussaire, les intentions de ce soi-disant éditeur sont percées à jour, et s'il y a quelque chose de Virgile au fond de ses mélanges, il nous faut, raisonnablement, renoncer à l'atteindre. Comment, en effet, pourrions-nous, en ses combinaisons, démêler le vrai de l'apocryphe, séparer le bon grain de l'ivraie qui, par définition, l'étouffe?

Invoke-t-on le témoignage des anciens? Il n'est plus valable. Dès l'instant que Donat et Servius³ ont attribué en bloc à Virgile une œuvre qui, dans l'hypothèse la plus favorable, ne lui appartient qu'en partie, leur affirmation est destituée de toute valeur probante. Partiellement exacte, elle ne nous conduit, en sa généralité, à aucune conclusion précise et déterminée. Partiellement erronée, elle peut l'être aussi bien du tout au tout. Dans le premier cas, il ne jaillira, ni de Donat, ni de Servius, aucune lumière spéciale sur le problème que nous devons résoudre espèce par espèce et d'un poème à l'autre. Dans le second, il nous serait interdit de l'aborder.

Ira-t-on s'appuyer sur les citations textuelles que les anciens nous ont transmises de telle ou telle pièce en particulier, en l'accordant expressément à Virgile? La méthode est légitime dans la mesure où nous sommes assurés de leur exactitude, mais tout compte fait, il n'y en a qu'une parmi elles, au reste encore discu-

1. Galletier, p. 69.

2. *Ibid.*

3. Voir ces textes, *supra*, p. 158, n. 2 et 3.

table, que nous ayons le droit de retenir. Celle de Diomède porte sur un vers :

Incidī patulum in specum procumbente Priapo

qui ne brille, dans le *Catalepton*, que par son absence¹. Celle de Marius Victorinus², qui concerne un vers de l'épigramme 12, s'entoure de réticences propres à éveiller nos doutes plutôt qu'à fixer notre opinion³. Celle d'Ausone, en son *Grammaticomastix*⁴, fait double emploi avec celle où Quintilien a appuyé, de la transcription de l'épigramme 2, et de l'autorité de Virgile y attachée, les conseils de simplicité qu'il adresse à son élève orateur :

Sed ita demum si non appareat affectatio; inquam mirifice Virgilius:

*Corinthiorum amator iste verborum etc.*⁵

Seul ce passage vaut qu'on s'y arrête. Ce qui confère à cette citation tout son prix, c'est, avec la date relativement haute à laquelle Quintilien l'a produite, la précision du commentaire dont il l'a accompagnée. L'*Institution oratoire* parut vers 92-93 ap. J.-C.⁶. Elle aurait donc pu suivre la publication des *Epigrammata*, possible, nous l'avons vu, à partir de 86 ap. J.-C., et, en ce cas, la valeur de son attestation serait singulièrement restreinte. Mais elle a pu, aussi bien, la précéder, puisque nous disposons d'une marge de dix ans, ouverte jusqu'en 96 ap. J.-C., pour y loger l'apparition de ce recueil prétendu virgilien, et à tout le moins en demeurer indépendante. Et, en ce cas, nous saisissons sur le vif le procédé du dilettante qui l'a composé. D'une part, en effet, l'épigramme 2 est reproduite textuellement par Quintilien et sans autre indication d'origine, indice qu'elle était célèbre et se colportait alors dans Rome, plutôt, j'imagine, sur une feuille volante que les initiés se repassaient de main en main, que dans un volume déjà en vente chez les libraires. D'autre part, Quintilien nous révèle la personnalité contre laquelle fut lancée cette flèche en apparence inoffensive et en réalité empoisonnée : *Cimber hic fuit, a quo fratrem necatum hoc Ciceronis dicto notatum est : Germanum Cimber occidit*⁷. Ce trait se retrouve

1. Cité par Galletier, p. 23.

2. Sur Marius Victorinus, cf. Paul Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, III, p. 373 et suiv.

3. Cf. *supra*, p. 167.

4. Ausone, p. 167⁷ Peiper.

5. Quint., VIII, 3, 27.

6. Sur la date de cette publication cf. Schanz, II, p. 457.

7. Quintilien, *ibid.* Le v. 2 manque dans les mss. de Quintilien Cf. Galletier, p. 109.

dans la XI^e *Philippique*¹. Rhéteur prétentieux, aux tendances confuses, grécisantes et celtisantes à la fois, politicien affilié au parti d'Antoine, T. Anniius Cimber prêtait le flanc aux attaques de ses ennemis par l'affectation de ses discours et le meurtre qu'on l'accusait d'avoir commis sur la personne de son frère. Par une plaisanterie atroce, l'épigramme 2 a confondu les deux reproches et suppose que la victime de Cimber a succombé à l'horrible mixture de son galimatias, abstrus et rocailleux comme une formule imprécatoire :

..... male illi sit !

*Ita omnia ista verba miscuit fratri*².

Sans la glose de Quintilien, ce dernier vers nous aurait été à jamais fermé, et tout l'esprit de l'épigramme, qui s'y concentre comme un acide, se serait évaporé. L'épigramme 2 ne se comprend que rattachée aux circonstances que rappelle Quintilien et qui l'ont vue naître vers 43 av. J.-C.³. Est-elle de Virgile, comme le croit Quintilien et comme nous n'avons aucune raison de ne pas le croire avec lui ? Quintilien s'est-il laissé abuser par la tradition, comme l'insinue M. Galletier⁴ ? Peu nous importe. Il est certain qu'elle fut mise au jour dans le temps de la jeunesse de Virgile, certain encore qu'au temps de Quintilien, les connaisseurs se figuraient savoir de bonne source qu'elle était de Virgile, et il n'en fallut pas plus pour contraindre alors, et dans l'intérêt même de sa supercherie, le virtuose de la Rome flavienne, auquel nous attribuons l'élaboration des *Epigrammata*, à la comprendre dans un recueil dont son absence eût ébranlé le crédit. Elle y forme comme un noyau de réalité autour duquel, vers 93 ap. J.-C., le malicieux auteur prit la précaution de cristalliser ses fictions. Mais une hirondelle ne fait pas le printemps ; pour toutes les autres pièces des *Epigrammata*, les références nous font cruellement défaut, et si nous prétendions, sans abus, continuer un travail de discrimination désormais impossible, nous en serions réduits à nous en fier, soit au mérite littéraire, soit au tour plus ou moins virgilien des divers poèmes, c'est-à-dire à nous en rapporter pour chacun d'eux à deux critères dont le premier n'a jamais satisfait personne, et dont la suspicion qui frappe l'ensemble a ruiné le second par avance.

La qualité littéraire constitue un élément d'appréciation essen-

1. Cic., *Phil.*, XI, 14.

2. *Epigr.* 2, v. 4-5.

3. Cf. Galletier, p. 151.

4. Galletier, p. 42.

tiellement subjectif. A la poursuivre, les critiques ne parviennent à l'ordinaire qu'à se perdre en contradictions. Par exemple, de la première priapée, Birt pense qu'elle est tout à fait originale dans la pensée et dans l'expression ; mais M. Galletier, sans aller jusqu'au mépris qu'à professé Cali, la tient néanmoins pour sèche et incolore et n'en estime que la brièveté ¹. Les vers d'adieu à la Muse par lesquels débute l'épigramme 5 semblent, à M. Galletier, respirer une fougue juvénile et, à M. Cartault, exhaler le désenchantement d'un vieillard ². La courte élégie adressée à la maison du philosophe Siron est prisee par M. Galletier à l'égal des vers charmants où Catulle saluait sa villa de Sirmio, tandis que M. Cartault en dénonce les maladresses répétées ³. L'épigramme 2 dont Quintilien affirme la paternité virgilienne ne trahit plus, selon M. Galletier, que la main d'un anonyme « rhéteur, rival [de Cimber] ou poète satirique » ⁴, familiarisé avec Catulle et imbu de son âcreté ⁵. Ainsi les appréciations ne cessent de varier selon les tempéraments des critiques qui les formulent. Elles traduisent purement et simplement le sentiment personnel qui les anime et qui n'est pas raison. Ce sont là des armes faussées, à rejeter, surtout quand on n'en a point d'autres, d'un débat sérieux d'identification.

Pour la recherche du tour virgilien, c'est une arme à deux tranchants. Dès l'instant que le recueil sur lequel on discute ne s'est constitué qu'après coup et par fraude, il ne sert à rien de dépecer avec elle les différentes pièces qui le composent, puisqu'on est condamné, pour chaque rapprochement, à toujours douter s'il résulte d'une redite de l'auteur ou d'un pastiche de son imitateur. La priapée 2 reproduit, dans le détail, des locutions des *Géorgiques* (v. 7 et 8), et, dans l'ensemble, l'inspiration des *Bucoliques*, preuve qu'elle émane de Virgile, pour les partisans de l'authenticité, preuve péremptoire qu'elle n'en émane point, pour les autres ⁶. La priapée 3 est la plus virgilienne d'allure : raison évidente de l'inscrire parmi les œuvres de Virgile, selon Birt, raison non moins évidente, selon M. Galletier, de la mettre au compte d'un épigone féru de son admirable modèle ; et, là où Birt et Sommer désignent Virgile, Curcio et M. Galletier, au nom

1. Galletier, p. 133.

2. Galletier, p. 33.

3. Galletier, p. 175.

4. Galletier, p. 43.

5. Galletier, p. 151-152.

6. Galletier, p. 25.

des mêmes textes, accusent simplement le « virgilianisme »¹. Or, une fois introduite dans le recueil des *Epigrammes*, l'idée de la falsification devra finir par le submerger. Elle est comme le corrosif qui, de proche en proche, en rongera toutes les feuilles, même celles qu'en raison de leur grâces ou de leur allusions on voudrait préserver coûte que coûte. Il n'est pas interdit à un imitateur d'avoir du talent, encore moins de retenir, de son commerce avec son modèle, quelque chose du charme et comme une étincelle dérobée au génie par lequel il est fasciné et dont il s'évertue à créer l'illusion. En ce qui touche les allusions, elles n'échappent pas plus que la forme qui les enveloppe à l'action destructive d'un scepticisme auquel le philologue est aussi incapable que le philosophe de limiter sa part. De fait, si parmi les *Epigrammes*, « trois sont relatives à la personne même de Virgile (5, 8) ou à son œuvre (14), deux (1, 7) sont adressées à des hommes qui furent, nous le savons, des relations habituelles du poète, trois autres (4, 9, 11) à des personnages qui ont pu être de ses amis »². M. Galletier n'en écarte pas moins, comme apocryphes, à la fois l'épigramme 14, simple exercice d'école d'un admirateur inhabile, et les épigrammes, 1, 4, 9 et 11, œuvres sans grand intérêt d'anonymes plus ou moins heureusement doués. Il ne garde que les pièces que remplit un mérite digne de Virgile (5, 7 et 8), et laisse tomber toutes les autres; et s'il a eu tort, à mon avis, d'accorder au mérite une valeur démonstrative, il a eu tout à fait raison de n'en accorder aucune à des allusions qui peuvent aussi bien, dans un recueil truqué, constituer autant d'*alibis* pour le faussaire. Qui s'essayait, cent ans après la mort de Virgile, à faire encore du Virgile, dut emprunter à la vie du poète les thèmes de ses propres variations et choisir, dans l'entourage réel de Virgile, plus d'un destinataire fictif de ses vers supposés. Au surplus, qu'on examine de près les noms qui reviennent dans les *Epigrammes*, et la feinte sécurité qu'ils nous inspirent de prime abord ne tardera guère à se changer en une invincible méfiance.

La plus longue d'entre elles (n° 9) est censée avoir célébré en 27 av. J.-C. le triomphe que venait de remporter, sur les Aquitains, M. Valerius Messala Corvinus. En soi, ces données ne contiennent rien que d'acceptable. Cet événement, que nous considérons comme insignifiant, avait frappé l'opinion publique, au point que Tibulle lui a consacré l'une de ses élégies (1, 7). Vir-

1. Galletier, p. 26.

2. Galletier, p. 32.

gile aurait donc bien pu, semble-t-il, le chanter aussi pour son compte. De plus, parmi les puissants du siècle d'Auguste, il en est peu qui jouirent, dans la société cultivée de Rome, d'autant de sympathies que ce Messala. Comblé d'honneurs par l'Empire auquel il s'était rallié, il avait brusquement renoncé à toute ambition pour se consacrer à ses goûts favoris. Pratiquant la sagesse d'Horace, un de ses anciens camarades, il avait fui le pouvoir et ses responsabilités dans une retraite studieuse et vécu dans l'amour des lettres et la compagnie des poètes ¹. A première vue, Virgile n'eût donc pas dérogé en dédiant ses vers à ce grand seigneur accompli et blasé. Et pourtant ces apparences ne piperont que de loin et les demi-renseignés. Il n'y a aucune chance que Virgile, passé au rang de poète-lauréat du nouveau régime, associé, depuis 30 av. J.-C., par la publication des *Géorgiques*, à l'œuvre de restauration nationale tentée par Auguste, absorbé, dès 27, par le projet qu'il avait conçu, dans l'*Enéide*, d'exalter la puissance indestructible de Rome et d'attirer sur l'Empire naissant la protection divine des anciennes légendes, se soit tout à coup détourné de cette tâche grandiose pour concourir avec Tibulle dans le mince éloge d'un sous-ordre du Prince. Il est, au contraire, tout à fait vraisemblable que l'érudition superficielle d'un poète flavien ait jeté son dévolu à la fois sur un triomphe secondaire mais classique, et sur un personnage, comme Messala, dont la descendance n'était pas éteinte, avait obtenu le consulat en 25 et en 58 ap. J.-C. ² et continua sans doute ³ d'être représentée sous Domitien, Nerva et Trajan, par le Corvinus assez répandu dans les cercles littéraires de cette époque pour que Juvénal, s'indignant dans la première de ses satires de l'injuste pauvreté à laquelle il était réduit ⁴, lui ait fraternellement dédié la douzième ⁵.

Quant aux noms de Siron, de Varius et de Tucca que mentionnent les *Epigrammes*, ils nous procurent moins d'apaisements qu'ils ne nous inspirent d'inquiétudes. Siron, le maître de philosophie de Virgile, Varius et Tucca, ses exécuteurs testamentaires, étaient en quelque sorte les figurants obligés d'un ouvrage pseudo-virgilien; ils s'y rencontrent à point nommé pour l'authentifier,

1. Cf. Galletier, p. 178.

2. *Prosopographia Imperii Romani*, III, p. 368 et suiv.

3. Cette identification remonte à Borghesi, *Œuvres*, V, p. 531.

4. Juvénal, *Sat.*, I, 107.

5. On trouvera, du reste, dans le commentaire de M. Galletier à l'épigramme 9, d'utiles remarques qui permettront d'apparenter le style de cette épigramme à celui de Martial (v. 14) et à celui de l'épigramme 15, contemporaine de Martial (v. 19).

et leur présence, cauteleusement concertée, y achève, à mes yeux, d'en démontrer l'artifice. Non seulement, en effet, l'épigramme 1 s'adresse à *Tucca*, mais l'épigramme 15 voudrait s'avérer, par un jeu de mots qu'a saisi l'ingéniosité de Birt¹, comme l'œuvre de Varius auquel l'épigramme 7 est, par surcroît, dédiée. La soi-disant édition des *Epigrammes* commence ainsi par une invocation directe à *Tucca* :

*De qua sæpe tibi venit, sed, Tucca, videre
Non licet. . . . (1, 1)*

pour finir sur la caution sous-entendue de Varius :

Et redis in vario carmine Calliope (15, 5).

L'arrangement prémédité, j'allais dire le truquage, est évident. Le certificat d'origine, qui nantit les *Epigrammata* des mêmes autorités que l'*Enéide*, est trop beau pour n'avoir pas été maquillé ; et Birt, à qui je ne conteste point le mérite d'avoir subtilement décelé le calembour final, mais qui, ravi de sa découverte, commit la naïveté de la prendre au sérieux, a donné tête baissée dans le panneau tendu par le faussaire. Ce que ce philologue a considéré comme un signe infaillible de l'authenticité, n'est, à y réfléchir, que la marque irrécusable de la contrefaçon.

La pièce 1, émise sous le patronage de *Tucca*, ne remonte pas plus haut que la fin du 1^{er} siècle². La pièce 15 où le nom de Varius se dissimule sous une épithète à double sens, ne peut pas non plus avoir été écrite avant l'époque de Martial³. Le mystificateur dont Birt aura été une des dernières victimes ne saurait plus nous donner le change. A cette distance du siècle d'Auguste, le masque de Varius qu'il imposait à sa Muse tombe de lui-même, et elle se montre à nous telle qu'elle est, avec son visage fait et les couleurs disparates qu'elle a empruntées aux poètes du passé et qu'elle a reçues des poètes de son temps. Certes, les modernes ont eu beau jeu à rassembler les termes de comparaison qu'offrent les *Epigrammes*, ici avec Catulle, là avec Tibulle et Propertius, quelquefois avec Horace et Ovide, le plus souvent avec le Virgile des *Eglogues*, quand ce n'est pas avec celui des *Géorgiques* et de l'*Enéide*⁴. Mais, confrontée avec les résultats de

1. Birt, *Erklärung des Katalepton*, Leipzig-Berlin, 1910, p. 7. L'opinion de Birt, combattue par M. Galletier, p. 46, a été adoptée par Ellis (cité par M. Galletier, p. 224, n. 1). Voir un jeu de mots semblable, au v. 37 de l'épigramme 9, où l'accusatif *superbos* désigne aussi bien les Tarquins que les « superbes » maîtres de Rome.

2. Cf. *supra*, p. 173.

3. Cf. *supra*, p. 160-161.

4. Cf., dans le commentaire des *Epigrammes* de M. Galletier, les éléments de

notre propre enquête, toute leur science n'est plus fondée à extraire des analogies verbales ou métriques¹ qu'elle a diligemment cataloguées la moindre présomption en faveur de leurs attributions pareillement retardataires. Toutes ces ressemblances attestent seulement le dessein et la méthode de l'auteur des *Epigrammata*, qui, entre 86 et 96 après J.-C., savoura la jubilation secrète de lancer, sous le nom de Virgile, un recueil composite où prirent place, à côté d'une épigramme dès longtemps connue, la deuxième, dont Quintilien affirme qu'elle était de Virgile, une série disparate de pièces plus ou moins influencées par son propre milieu, nourries bien ou mal de la substance des grands poètes disparus dont il s'était imprégné, définitivement soustraites, par l'éclectisme de ses procédés comme par l'absence de références certaines, à tout essai d'identification.

Cette conclusion décevante chagrinerait, j'en ai peur, nombre d'excellents esprits qui, rompus à la dialectique des rapprochements et passés maîtres en l'art de les utiliser, s'évertueraient à poursuivre à tout prix un jeu où personne, cependant, n'a encore gagné. Ils ne se résigneront qu'à contrecœur à confesser qu'il a perdu du même coup sa règle, son but et sa raison d'être. Faute d'y renoncer courageusement, et comme ils n'ont pas d'autre parti à prendre, ils nieront sans doute qu'il ait pu exister à la fin du I^{er} siècle après J.-C. un auteur anonyme aussi docte et aussi artificieux que le contrefacteur des *Epigrammata* ; et ils crieront à l'absurdité du succès de sa ruse. Je voudrais, en terminant, écarter, non par des raisonnements, mais par des faits, ces objections prévues et sans portée.

À la fin du I^{er} siècle, au commencement du II^e, les ouvrages composés à la manière de... jouissaient d'une grande vogue. La correspondance de Pliny le Jeune porte aux nues l'un de leurs auteurs. Il s'agit d'un chevalier romain arrière-neveu de Properce, qui, effectivement, assumait le gentilice de Properce parmi ses

cette statistique comparative : avec Tibulle : 9, 4 et 5 ; avec Ovide : 1, 4 ; 4, 1 ; 13, 40 ; avec Horace : 2, 5 ; 4, 1 et 2 ; 11, 3 ; 13, 19 et 38 ; — avec Properce : 1, 1 ; 7, 4 ; 9, 2, 50 et 61 ; 13, 36 ; — avec Catulle : 4, 3 et 11 ; 6, 2 et 6 ; 7, 2 et 4 ; 8, 3 ; 10 ; 12, 1 etc. ; avec Virgile : 3, 6 ; 4, 7 ; 9, 11, 17 et 18, 42 et 47 ; 10, 59 ; 14, 3 et 8, 10 et 11 ; 15, 1 et *passim*.

1. Cf. la statistique métrique de M. Galletier, p. 62 :

Priapea : 1 pièce en distiques ;

1 en vers iambiques ;

1 en vers priapiens.

Epigrammata : 8 (9) pièces en distiques (1, 3, 4, 7, 8, 9, 11, 14, 15).

3 en iambes purs : 6, 10, 12.

2 en vers scazons : 2, 5.

1 en distiques iambiques : 13.

cognomina, C. Passennus Paullus Propertius Blaesus¹, et pensa ressusciter en vers élégiaques de son cru son illustre ancêtre et compatriote : *Passennus Paullus, splendidus eques romanus et in primis eruditus, scribit elegos. Gentilicium hoc illi : est enim municeps Propertii atque etiam inter maiores suos Propertium numerat*². ... *Si elegoseius in manum sumseris, leges opus tersum, molle, iucundum et plane in Propertii domo scriptum*³. Mais ses pastiches sortaient du cercle de sa famille. Après la poésie de Propertius, ce fut à celle d'Horace d'être ranimée par le talent de Passennus Paullus : *nuper ad lyrica deflexit, in quibus ita Horatium ut in illis illum [Propertium] effingit*. Tous les grands morts de la littérature latine y passèrent à leur tour : *in litteris veteres æmulatur, exprimit, reddit*⁴. Peu s'en faut qu'au regard indulgent de son ami Pline le Jeune, Passennus Paullus n'ait surpassé tous ses modèles, chacun dans son genre : *amat ut qui verissime, dolet ut qui impatientissime, laudat ut qui benignissime, ludit ut qui facetissime*⁵. Pline n'a pas trop d'exclamations pour louer la souplesse de ce génie ondoyant et divers : *magna varietas ! magna mobilitas*⁶ ! Un amateur de rapprochements s'empresserait probablement à retrouver la *varietas* que Pline vante chez son ami dans le *varium carmen* qui clôt les *Epigrammata*, et il serait, en effet, très séduisant de conjecturer que Pline, mal récompensé de son admiration, fut le premier, dans les lettres où il croit couvrir ses propres essais d'un aussi fameux précédent⁷, à prendre pour un livre authentiquement virgilien un assemblage de poésies légères publiées sous le nom de Virgile mais issues du stylet de Passennus Paullus, lequel *ludit ut qui facetissime*. Pour ma part, je ne me soucie pas d'enguirlander d'hypothèses compromettantes cette constatation positive et manifeste : si, au tournant des I^{er} et II^e siècles après J.-C., il s'est rencontré des poètes pour faire applaudir dans des réceptions publiques⁸ les pastiches successifs où se dépensa leur verve érudite et se complut leur inspiration livresque, il est tout naturel qu'à cette époque, qui est celle des *Epigrammata*, certains d'entre eux aient poussé jusqu'au sacrifice l'amour de leur spécialité et se soient essayés, préférant aux apparences d'une renommée passagère la joie intérieure de

1. C. I. L., XI, 5405 (Inscription d'Assise).

2. Pline le Jeune, *Ep.* VI, 15.

3. Pline le Jeune, *Ep.* IX, 22.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*

7. Pline le Jeune, *Ep.*, V, 3 ; cf. *supra*, p. 157, n. 3.

8. Sur les réceptions de Passennus Paullus, cf. Pline le Jeune, *Ep.*, VI, 15.

la réussite totale, à accréditer sous le nom de leurs modèles les poésies qu'ils tâchaient à écrire de la même encre.

Il est encore moins malaisé de concevoir que leurs auditeurs ou leurs lecteurs s'y soient mépris. Les sujets de Domitien et de Trajan prenaient avec les droits des auteurs des libertés qui nous offusquent. Pline le Jeune, par exemple, conseille à son ami Octavius de hâter la publication de ses vers en volume, s'il veut en éviter le pillage¹; et nous connaissons, par deux épigrammes de Martial, le nom d'un de ces récidivistes du plagiat, Fidentinus². Quand des littérateurs se laissent ainsi dépouiller de leur vivant, d'autres n'éprouvent aucun scrupule à enrichir les morts; et les glossateurs anciens, en nous transmettant la liste des œuvres inscrites au compte de Virgile, nous communiquent leur soupçon qu'au cours des trois premiers siècles de notre ère la fraude avait indûment grossi le bagage du poète³. Aussi bien la couleur locale est-elle une invention récente, et il y aurait illusion à se persuader que l'esprit critique progressé du même pas que l'art ou la civilisation. Des générations saturées de littérature en ont été dépourvues. Ne prêtons pas aux anciens une vertu dont la pratique nous fut tardive et nous reste toujours ardue, malgré l'imprimerie et la propriété intellectuelle qu'ils ignoraient également. La mésaventure survenue aux contemporains de Pline le Jeune avec le *Catalepton* ne sortirait point de la banalité, puisque le Romantisme fit autrefois ses délices d'Ossian et que, quatre ans après la fondation de l'École des Chartes, nos arrière-grands-parents hésitaient encore à reconnaître Mérimée narquois sous le travesti de *Clara Gazul*.

Jérôme CARCOPINO.

1. Cf. Pline le Jeune, *Ep.*, II, 10.

2. Martial, I, 29 et 72.

3. Cf. Donat, *Vergilii vita*, 19: *Scriptis etiam de qua ambigitur Aetnam*; — 48 *Quamvis igitur multa φευδεπίγραφα id est falsa inscriptione sub alieno nomine sunt prolata*... Cf. aussi *supra*, p. 167, n. 1, la citation de Marius Victorinus, *Gram. lat.*, VI, p. 137 Keil. — Je tiens, en terminant, à remercier mon maître, M. René Durand, des précieux avis que je dois à sa science et à son amitié.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

A. MEILLET, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*, Paris, Hachette, 1922. xxiii-464 p. in-8°. Prix : 40 francs.

Moins de vingt ans après la mise en vente de la première (1903), la cinquième édition de l'« Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes » de M. Meillet vient de paraître. Peu de livres de linguistique peuvent se vanter de connaître un succès à la fois aussi rapide et aussi durable. La quatrième édition, dont la préface (datée de mars 1914) est écrite deux ans seulement après celle de la troisième (février 1912), n'était guère qu'une reproduction améliorée dans le détail de cette dernière. La nouvelle, parue sept ans après celle qui l'a précédée, bénéficie en réalité de toutes les recherches faites par l'auteur dans ces dix dernières années, et du fruit de ses réflexions sur la nature et le caractère du langage.

L'ouvrage est un peu moins gros qu'auparavant (464 pages au lieu de 502) ; quelques suppressions — très rares et justifiées —, un style de plus en plus serré, et surtout l'emploi d'un caractère plus étroit, mais aussi lisible que l'ancien, ont permis de réaliser ce gain. Et d'autre part, malgré cette réduction apparente, les additions sont nombreuses et importantes. Sans doute, le plan général est resté le même : il est imposé d'ailleurs par la nature du sujet ; et l'on retrouvera les chapitres fondamentaux sur la phonétique, la morphologie, la phrase, le vocabulaire. Mais l'exposé a dépouillé son caractère abstrait pour faire apparaître davantage la réalité vivante et mouvante du langage. Les éditions précédentes, admirables de netteté, avaient un peu l'aspect d'une construction mathématique, où tout se résolvait par équations. Ici M. Meillet s'est attaché à mettre en lumière les rapports intimes et profonds qui s'établissent entre la langue et les sujets parlants, le caractère éminemment social du langage. Il dégage l'influence qu'ont exercée sur l'évolution des langues les changements politiques, les migrations, les conquêtes ; il esquisse les traits de la nation indo-européenne, une « aristocratie dominante » (p. 102) — ce qui explique que presque aucun terme familier ou populaire ne nous soit parvenu (p. 252 et 342) — l'origine des emprunts qui sont venus enrichir et troubler le vocabulaire des langues indo-européennes les plus anciennes, les conditions historiques dans lesquelles celles-ci se sont fixées, ont été transcrites. Il montre comment le développement du langage suit les progrès de la civilisation, comment d'une langue de type flexionnel riche et compliqué parlée par des demi-civilisés on passe à un type où la flexion s'élimine ou tend à se simplifier et à se régulariser. Ces touches, pour discrètes qu'elles soient, animent singulièrement l'exposé.

Il est à peine utile d'ajouter que la documentation du livre est toujours plus exacte et plus étendue, la critique des faits toujours plus rigoureuse. On trouvera ce qu'il est essentiel de savoir sur le pseudo-hittite (p. 22), sur le lycien (p. 53), sur les textes de Cappadoce (p. 54) ; sur les tentatives récentes faites pour déterminer l'emplacement de la nation indo-européenne, pour rattacher sa langue avec d'autres familles. Quelques lignes nouvelles suffisent à dégager les traits qu'on peut entrevoir du pré-indoeuropéen (p. 119 et 120, p. 158, 374) — et elles ont une singulière puis-

sance de suggestion — ; d'autres orientent sur l'origine des genres grammaticaux, et la distinction entre le genre « animé » et le genre « inanimé » (p. 156), sur la valeur double, à la fois transitive et intransitive, de la racine indo-européenne (p. 163), sur les désinences actives et moyennes et leur emploi réel (p. 191 et la note de correction, p. 208), sur l'origine de certaines désinences (p. 258 et 283), sur l'opposition fondamentale entre le thème de nominatif et le thème qui fournit les autres cas (p. 253). Le passage nouveau sur le rythme (p. 113) nous fait espérer dans la prochaine édition un chapitre sur la métrique, que personne mieux que M. Meillet n'est préparé à écrire. Page 207, ce qui est dit des pseudo-impersonnels du type « il pleut » trouve dans la conjugaison latine une confirmation intéressante. Les formes latines de ce type sont actives : *pluit, niuit, tonat*. S'il s'agissait d'impersonnels véritables, on attendrait des formes en *-r* : **pluitur*, etc. qui ne se sont nulle part attestées.

A. ERNOUT.

A. THALAMAS, *Étude bibliographique de la Géographie d'Ératosthène*, et *La Géographie d'Ératosthène*, Paris, Marcel Rivière, 1921, 2 vol. de 190 et 256 pp. in-8°.

Quiconque ne jetterait, sur ces deux thèses de doctorat, qu'un regard un peu hâtif serait certainement prévenu contre elles, car il suffit de les feuilleter pour être choqué par de très graves négligences : rédaction, typographie, accentuation du grec témoignent également d'un dilettantisme qui passe les bornes¹. Défauts secondaires ? Peut-être, mais nullement véniels, surtout dans des publications « inaugurales ». Ils nuisent à l'auteur en faisant supposer de prime abord que la forme lui a donné tout juste autant de souci que le fond ; on se méfie encore lorsqu'on trouve dans ces livres des modes de citation non conformes aux usages et des naïvetés comme la transcription des cotes de la Bibliothèque Nationale. (À ce propos, n'aurait-il pu ajouter celle d'une dissertation de Strasbourg : Willy Thonke, *Die Karte des Eratosthenes und die Züge Alexanders*, 1914 ? Je ne la vois pas citée ni utilisée).

Pourtant M. Thalamas a eu le mérite de ne point reculer devant une question difficile, étroite par elle-même, fort étendue par les recherches à côté qu'elle imposait. Il y fallait un helléniste, doublé d'un géographe et

1. Je tiens à justifier cette assertion. Dans l'*Étude bibliographique*, p. 1 : « Nos connaissances... contiennent des lacunes... insurmontables et portant... sur la période... ». P. 21 : « les deux événements [savoir : « la Renaissance, puis l'érudition critique »], qui ne sont que deux faces d'une même transformation intellectuelle des élites européennes, constituent un ensemble volumineux... ». P. 22 : La Renaissance a « cédé la place à un autre mouvement », et l'humanisme « s'est grossi d'une poussée ». P. 27 : la Renaissance a été « remplacée par un... mouvement que... Sandys a appelé l'érudition polyhistorique ». P. 137 : « On ne saurait répondre à ces questions que par des conjonctures ». P. 31 : Ortelius a « condensé ses efforts dans un dictionnaire ». Ce terme « efforts » revient presque à chaque page, et comment employé ! Dans *La Géographie*, p. 68 : « Cet effort se composait de deux écrits ». P. 113 : Ératosthène a « apporté dans toutes les parties de son effort géographique un sens profond de la réalité... ». P. 2 : « littérateurs amenés par les besoins de leur ouvrages à... ». P. 3 : « compositeurs de traités sur les ports ». P. 212 : « Le dessin de Bunbury est un écho... des travaux de Muller ». P. 136 : dans « les exclamations adm[nist]ratives de Pline » je me permets d'enlever quatre lettres ; deux ailleurs (p. 157) : une « convers[at]ion factice du schène en stades ». Ce ne sont là que des échantillons. Un docteur *ès-lettres* est inexcusable d'écrire ainsi.

même d'un cosmographe. Ce n'est pas, je pense, dans le premier de ces rôles divers que l'auteur a dû se sentir le plus à l'aise ; dans le dernier, il complique ma tâche de *referens* et me laisse un peu incertain des résultats acquis. Il s'est montré, sans conteste, assez indépendant de ses devanciers, n'a pas craint de reviser très librement la nomenclature des extraits d'Ératosthène qu'on suppose reproduite chez les auteurs des siècles suivants, d'éliminer plus d'un de ces textes dont l'attribution lui paraît faite à la légère et d'essayer de répartir les autres entre les différents ouvrages que le savant de Cyrène avait composés. Je serais bien surpris toutefois si toute controverse s'arrêtait devant les conclusions auxquelles aboutit sa critique (voir en particulier les pages 149 et 167 de l'*Étude bibliographique*) ; il est tellement ardu de reconstituer — à travers les citations ou les appréciations d'un Strabon, par exemple, dont l'impartialité a parfois des faiblesses, ou les allusions de quelque compilateur de basse époque à un auteur qui paraît être Ératosthène — des recherches, des expériences, des découvertes dont nous n'avons connaissance que par intermédiaires ou par des lambeaux de phrases isolés ! J'ai marqué ailleurs mon scepticisme à l'égard de bien des conquêtes scientifiques qu'on met sous le nom de Pythéas. Le cas d'Ératosthène est cependant moins obscur. M. Thalamas a réussi, selon moi, après Berger, à nous donner au moins l'impression nette que son personnage a été une figure de premier plan, ayant marqué principalement dans l'ordre des études géométriques appliquées à la terre ; pour la description proprement géographique des *sphragides*, de régions déterminées de la sphère, nous demeurons beaucoup plus dans le vague. Il reste à exprimer le vœu, qui n'est point insensé, que quelque papyrus de cette Égypte où il vécut nous apporte enfin quelques fragments certains de son œuvre.

VICTOR CHAPOT.

Le P. E.-ALLO. — Saint Jean : *l'Apocalypse* (collection des *Études Bibliques*). Paris, Gabalda, 1921. Un vol. in-8° de cclxviii et 376 pages.

C'est de ce livre que devra désormais faire usage quiconque voudra connaître l'Apocalypse autrement que par ouï-dire. On y trouve, outre une édition critique du texte et une traduction « littérale », une longue introduction (268 p. d'un texte très dense) qui traite avec ampleur les divers problèmes que pose l'œuvre du Voyant, un copieux commentaire qui résume et systématise l'effort de plusieurs siècles d'exégèse. Il est remarquable que ce livre ne fasse pas double emploi avec l'ouvrage similaire du Rév. H. Charles, publié à la fin de 1920¹. L'ouvrage anglais ne saurait convenir en effet qu'à des lecteurs déjà très informés des questions de critique évangélique et de littérature chrétienne pseudépigraphique.

Dans le livre du P. A., l'apparat critique est fort heureusement réduit au minimum — celui de H. Charles, beaucoup plus développé, n'est pour son édition qu'une vaine surcharge — mais il est regrettable que la disposition typographique n'isole pas les notes critiques du commentaire. — La traduction veut être un calque exact du texte et y réussit le plus souvent. Mais j'avoue ne pas apercevoir les avantages de la méthode dite littérale, adoptée généralement pour la traduction des textes sacrés et qui consiste

1. *A critical and exegetical commentary on the Revelation of St John with introduction, notes and indices, also the Greek text and English translation*, by R. H. Charles, Edinburgh, 1920, 2 vol. in 8°. L'ouvrage du P. A. était en cours d'impression lorsqu'a paru l'ouvrage anglais.

à mettre entre crochets tous les mots qui ne sont pas dans le texte original. (C'est ainsi que « καὶ τὰ ἐν αὐτοῖς πάντα ἤκουσα λέγοντας » est rendu par : « et tous les [êtres qui s']y trouvent] je [les] entendis qui disaient » !). Le commentaire a des qualités exceptionnelles d'ordre et de clarté. Le P. A. a su tirer de la masse redoutable et confuse des exégètes tout ce qui peut intéresser un lecteur moderne. Son commentaire est comme une histoire de l'interprétation de ce texte mystérieux à travers les siècles. En outre l'apport personnel de l'auteur est considérable. — Dans l'introduction un lecteur qui n'est pas spécialement théologien goûtera tout particulièrement les pages consacrées au milieu religieux où a été composée l'Apocalypse et à ses antécédents immédiats. Le chapitre qui traite de la langue, et qui se réfère surtout aux travaux de Moulton, est excellent de bout en bout, bien plus sobre et plus net que l'étude similaire de Charles. Mais la partie la plus neuve et la plus ingénieuse est — sans conteste — celle qui expose les procédés de composition littéraire de l'Apocalypse. Le P. A. a montré avec évidence que l'Apocalypse n'était pas une compilation chaotique et échevelée, mais une œuvre d'art spontané qui progresse harmonieusement selon des rythmes spéciaux. On y trouve les alternances, les antithèses, les redites des prophéties bibliques mais aussi un procédé de développement « par ondulations » qui caractérise cette œuvre unique.

Pour les problèmes contenant l'auteur et la date de l'Apocalypse, le P. A. semble avoir accepté a priori les solutions traditionnelles et cherché à fortifier les arguments antérieurement invoqués en leur faveur plutôt qu'à renouveler l'étude de la question par une recherche personnelle. On est déçu de ne pas trouver dans son livre, au moins sous forme d'un de ces résumés brefs et complets auxquels il excelle, un exposé de la question « johannique ». Il admet donc que l'Apocalypse a été composée d'un seul jet en 95 ou 96 par l'apôtre Jean, auteur du IV^e Évangile et des épîtres johanniques. Ces conclusions sont toutes différentes de celle de Charles qui, surtout pour des raisons de langue et de style, affirme que l'Apocalypse ne peut pas être de la même main que les autres récits johanniques, œuvre de Jean le Presbytre lequel a pu être le disciple de Jean l'apôtre. L'auteur de l'Apocalypse serait un juif de Palestine, très médiocre helléniste, qui, après avoir composé au temps de Vespasien les « Lettres aux sept Églises » les aurait reprises pour en faire le noyau d'une nouvelle « révélation ». Mais cette œuvre, restée inachevée, aurait été remaniée et complétée par un éditeur moins mauvais helléniste, mais tout à fait inintelligent. Charles s'attache au travail décevant de distinguer le texte primitif du Voyant et ce qu'a pu y ajouter ou y modifier l'éditeur. C'est là de l'hypercritique et il paraît bien impossible d'accepter les dernières déductions de l'auteur. Mais ce qu'il paraît avoir démontré irréfutablement par des arguments linguistiques, c'est que : 1^o conformément à l'opinion commune le IV^e Évangile et les épîtres johanniques sont de la même main ; 2^o que leur auteur est à distinguer de celui de l'Apocalypse. Les ressemblances de style que le P. A. a mises en lumière sont superficielles et s'expliquent fort bien par la communauté d'origine des deux auteurs, l'un et l'autre Juifs à demi hellénisés, ayant subi une préparation intellectuelle analogue. Quant aux différences, signalées par Charles et par le P. A. lui-même, elles sont extrêmement frappantes et portent sur des points essentiels : l'Évangile use très fréquemment du génitif absolu, de οὐκ narratif, que n'emploie pas l'auteur de l'Apocalypse ; il sépare ordinairement le pronom possessif du nom, ce que ne fait jamais l'Apocalypse ; à la construction de ἔστιν avec l'infinitif dans le premier ouvrage s'oppose celle

de $\alpha\epsilon\iota\omicron\varsigma$ $\epsilon\iota\alpha$ dans le second ; des prépositions très communes, fréquentes dans les écrits johanniques, manquent complètement dans l'Apocalypse : telles sont : $\pi\rho\acute{o}$, $\overline{\upsilon}\pi\acute{\epsilon}\rho$, $\pi\epsilon\rho\iota$ etc. ; $\epsilon\iota$ instrumental « qui fait dans l'Apocalypse comme une règle de style » n'apparaît qu'une fois — et encore l'exemple est-il douteux — dans le IV^e Évangile. De même le vocabulaire fournit des arguments à la thèse de la dualité d'auteurs. Le P. A. reconnaît que l'Apocalypse a beaucoup plus d'« hapaxlégomènes relatifs » communs avec les trois premiers évangiles qu'avec le IV^e. Denys d'Alexandrie remarquait déjà que les rapports étroits qu'il y a entre le IV^e Évangile et les Épîtres n'existent pas entre ces ouvrages et l'Apocalypse « qui est tout à fait différente de ceux-là et leur est étrangère ». En résumé les divergences l'emportent de loin sur les ressemblances et en tout cas sont beaucoup plus significatives.

A son commentaires des « Lettres aux Sept Églises » le P. A. a joint des excursus fort intéressants, où, surtout d'après Ramsay, *Letters to the Seven Churches* (1909)¹ et Swete, *The Apocalypse of Saint Jean*, il esquisse la physionomie de chacune de ces villes à la fin du I^{er} siècle. Et cependant il n'y a guère de réalité dans ces Lettres, dont on pourrait sans inconvénient interchanger les destinataires. Si d'aventure les caractéristiques morales sont exactes (ce qui est tout à fait invérifiable) les caractéristiques matérielles font complètement défaut, à moins qu'on ne veuille reconnaître le trône de Satan dans le grand autel de Zeus à Pergame et rapprocher de l'orgueilleuse déclaration de Laodicée : $\Pi\lambda\omicron\upsilon\sigma\iota\omicron\varsigma$ $\epsilon\iota\mu\iota$... $\kappa\alpha\iota$ $\omicron\upsilon\delta\epsilon\nu$ $\chi\rho\epsilon\iota\alpha\nu$ $\epsilon\chi\omega$ le renseignement de Tacite (Ann., XVI, 29) : *Laodicea tremore terrae prolapša, nullo a nobis remedio, propriis viribus revaluit*.

Je n'ai pu en cette brève notice, donner qu'une idée fort incomplète de cette œuvre considérable et de haute valeur ; je veux du moins, en terminant, signaler le charme de la forme, qui n'est pas, en pareille matière, un mince mérite.

André BOULANGER.

E. LÖFSTEDT, *Zur Sprache Tertullians* (Lunds Universitets Arsskrift, N. F. Avd. 1, Bd. 16, Nr. 2) Lund Gleerup, Leipzig Harrassowitz, 1920, 117 p.

Ce titre annonce trop, ou trop peu. D'une part, M. L. ne prétend pas nous offrir en ces quelque cent vingt pages une véritable étude sur la langue de Tertullien ; d'autre part il ne se contente pas non plus de nous en donner un vague aperçu ; son ouvrage est une série de commentaires très précis sur des points de détail dont l'examen présente un intérêt général.

M. L. lit son texte, consulte l'apparat critique, et regarde les questions se poser d'elles-mêmes : peut-on accepter et expliquer des constructions telles que *exitum querulus* (= *querens*), ou *modico quid*, ou *intimat* (= *intimatur*) *uirus*... ? Les éditeurs font d'ordinaire disparaître ces anomalies, au prix de corrections violentes ; M. L. les conserve, les explique par des

1. Signalons une erreur de Ramsay, *Letters*, p. 313, reproduite par le P. A., p. 31 : « On peut rappeler qu'Aelius Aristide (*Hymne à Asclépios*, fin) dit avoir reçu d'Esculape, dans une incubation, le nom nouveau de Théodoros avec un objet symbolique, un $\sigma\upsilon\nu\theta\eta\mu\alpha$ dont la vue l'encourageait dans les circonstances difficiles. » En réalité, c'est dans le IV^e *Discours Sacré* (L 53 Keil) qu'Aristide rapporte comment il s'entendit, dans un songe, saluer au nom de Théodoros. Quant au $\sigma\upsilon\nu\theta\eta\mu\alpha$ dont il est en effet question dans l'*Hymne à Asclépios* (XLIII, 14 Keil) ce n'est pas un objet mais un mot d'ordre, un signal convenu, par lequel Asclépios invitait Aristide à se produire en public.

rapprochements convaincants, et en tire de très intéressantes observations sur la manière de Tertullien, sur la langue de son temps, et même sur des faits de langue d'une portée générale (cf. le chapitre sur l'emploi du verbe qu'il appelle réfléchi ou médio-passif, et que nous appelons absolu, p. 19 et suiv.). Comme le critique des textes, le grammairien et le linguiste trouveront à glaner dans cet ouvrage, qui ne répète aucunement, tant s'en faut, les nombreuses études publiées depuis peu sur la langue de Tertullien.

J. MAROUZEAU.

Johannes HASEBROEK, *Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Septimius Severus*, Heidelberg, Carl Winter, 1921, 201 pp. in-8°.

Dédié au professeur Alfred von Domaszewski, sous les auspices duquel il a été préparé, ce travail porte avec raison le titre modeste de « Recherches », car l'auteur s'y est interdit les vues systématiques et les idées d'ensemble. Tel quel il témoigne d'ailleurs d'un esprit méthodique et porté aux enquêtes approfondies. Il s'occupe de la vie entière de Septime Sévère, même avant l'élévation au principat, en partant des textes de l'*Histoire Auguste* qui s'y rapportent ; toute discussion, en effet, tout exposé sont précédés de la transcription d'un paragraphe de cette compilation très inégale où, comme on sait, foisonnent les phrases interpolées. M. Hasebroek s'efforce à les découvrir, grâce à des rapprochements avec Dion et Hérodien, et en s'aidant des sources d'un autre genre : les inscriptions, quelques papyrus lui fournissent de sérieux moyens de contrôle, et surtout il tire un parti incontestablement fort adroit des types et légendes numismatiques. On ne s'étonnera donc pas que les opinions affirmées au cours du livre portent presque toujours sur des points de détail — et nous ne pouvons guère par suite en rendre compte ici — ; ce sont en particulier les questions de chronologie qu'on y voit examinées avec le soin le plus méticuleux, car les monnaies à cet égard procurent des repères irrécusables ; elles sont classées en appendice avec une louable minutie ; à la suite viennent les inscriptions utilisées, dans leur teneur intégrale, puis un résumé chronologique. L'auteur paraît bien informé de tous les documents qui le concernent, à part quelques omissions dont la nature mérite d'être signalée. Il veut bien se servir de quelques répertoires *étrangers*, où sont publiés des textes ou monuments qu'il ne trouverait pas ailleurs, ou qui offrent l'avantage d'un maniement plus commode. Hormis cette exception, silence ; un silence certainement voulu et calculé. Evidemment la science de l'antiquité est chose allemande. L'impartialité avec laquelle nous parlons de l'ouvrage de M. Hasebroek nous permet de stigmatiser cette mesquinerie, qui n'a pour excuse, si c'en est une, que d'innombrables précédents dans son pays.

VICTOR CHAPOT.

CH. BALLY, *Traité de stylistique française*, réimpression. Heidelberg, Winter, 1921, 2 voll. xx-331 et 264 p.

Plutôt qu'un traité de stylistique française, le livre de M. B. est un traité de stylistique *appliquée au français*. Définitions, principes et méthode ont une valeur universelle et peuvent être appelés à rénover l'étude des langues classiques aussi bien que de notre langue maternelle.

Ce livre résume une œuvre poursuivie depuis une vingtaine d'années (*Précis de stylistique*, 1903) par des conférences : à Zurich (*L'étude systématique des moyens d'expression*, 1910), à Neuchâtel (*La stylistique et l'enseignement secondaire*, 1911), à Paris (*Le langage et la vie*

1913), par des comptes rendus de publications stylistiques (*Stylistique générale et stylistique française*, Romanisches Jahresbericht, vol. XI et XIII), par des articles épars dans des revues et recueils (*Stylistique et linguistique générale*, Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen, 1912; *Le style indirect libre en français moderne* et *Figures de pensée et formes linguistiques*, Germanisch-Romanische Monatsschrift, 1912 et 1914; *Impressionisme et grammaire*, Mélanges Bouvier 1920; *L'enseignement de la langue maternelle et la formation de l'esprit*, Le Producteur, 1921).

Sans aborder ici le point de vue pédagogique, il est impossible de ne pas signaler que certaines conceptions nouvellement défendues en France, en particulier celles qui fondent l'enseignement des langues sur l'analyse de la pensée plutôt que sur la distinction de catégories grammaticales (cf. l'initiative si intéressante de M. F. Brunot), sont depuis longtemps répandues à l'étranger, grâce à l'enseignement et aux publications de M. B. Et je sais par expérience ce que l'étude du latin, et en particulier l'intelligence des textes, même dans les classes élémentaires, peut gagner à l'application de ses méthodes et à la diffusion de l'état d'esprit qu'elles supposent. A ceux qui estiment que la culture de l'esprit a besoin de l'apprentissage des langues mortes comme à ceux qui prétendent la fonder sur un enseignement renouvelé des langues vivantes, il faut recommander également la méthode de M. B.

Cette méthode est fondée sur une conception originale de la stylistique, et M. B. commence par prier le lecteur de ne pas le chicaner sur l'emploi du mot : « La stylistique, dit-il, étudie les faits d'expression du langage organisé au point de vue de leur contenu affectif, c'est-à-dire l'expression des faits de la sensibilité par le langage et l'action des faits de langage sur la sensibilité ». J'avoue que pour mon compte je me sens un peu à l'étroit dans cette définition ; je me plaindrais à l'élargir, à voir dans la linguistique l'étude de tout ce qui dans le langage dépasse la traduction stricte de l'idée, à appeler style l'art qu'a le sujet parlant, inconscient ou averti, de mettre en œuvre les ressources de sa langue, matériel des sons et des mots, système des formes et des constructions ; j'aime à considérer la langue tantôt comme un moyen d'expression, qui intéresse essentiellement nos facultés affectives, tantôt comme une réalité objective, une fin en soi, une matière offerte à notre activité esthétique, tantôt enfin comme un élément, une manifestation de la vie en société, qui peut être définie pour sa qualité, par rapport à un milieu. Et je trouve commode de distinguer en principe comme dans la pratique ces divers ordres de faits.

Qu'on ne s'imagine pas après cela que la définition de M. B., pour être exclusive, restreigne le champ et diminue l'intérêt de ses découvertes. Je ne sais même si elle ne leur donne pas plus de rigueur et de relief.

Par exemple, l'habitude de juger les mots d'après leur caractère affectif nous fournit un critère précieux pour interpréter les doublets de vocabulaire (tandis que *albus*, *niger* désignent simplement des couleurs, *candidus* et *ater* traduisent l'impression désagréable ou délicate que ces couleurs font sur nous) et pour apprécier le caractère d'un style donné (style dépouillé, intellectuel de César, style sentimental, affectif de Virgile).

Par ailleurs, la méthode de M. B. le conduit à délimiter le « fait d'expression », à chercher dans la phrase « l'unité de pensée », indépendante de la distinction des mots ¹, qui correspond à une « unité lexicologique » ;

1. M. B. nous promet un Dictionnaire idéologique (cf. L'étude systématique des moyens d'expression) qui fera apparaître sous un jour tout nouveau les rapports entre le matériel du langage et la forme de la pensée.

ainsi apparaît le rôle et la valeur des « groupes de mots », des « séries phraséologiques », dont la considération doit précéder toute étude sur le style d'un auteur, d'une école, d'un genre, nous permet par exemple de juger la manière d'une Plinie, écrivain à formules, par rapport à celle d'un Tacite, briseur de groupes et destructeur de clichés.

Enfin les théories de M. B. mettent en valeur un des caractères essentiels de l'expression linguistique, en nous enseignant à voir dans le mot ce qui s'ajoute au sens strict, la nuance, la qualité, la couleur, ce qui traduit le sentiment, l'émotion, la vie ; elles nous déshabituent de chercher dans la chose écrite la traduction littérale, la représentation adéquate d'un concept ; elles nous détournent de l'analyse étymologique et de la déduction historique qui nous font concevoir le sens d'un mot comme la résultante des sens de ses éléments composants ; elles nous conduisent à l'analyse psychologique, qui s'exerce sur la conscience actuelle du sujet parlant ; elles nous apprennent enfin à distinguer rigoureusement entre le fait de langue et le fait de style. Il y a là de quoi renouveler l'interprétation des textes latins, réformer nos jugements sur le style des auteurs et illustrer le commentaire philologique.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail des applications ; mais on se rendra vite compte, en parcourant le livre de M. B., de tout ce qu'il contient d'idées, de suggestions, applicables à l'étude des langues classiques, et on verra avec un étonnement mêlé d'admiration comme il est loin de ces pauvres recueils de règles livresques que nous avons coutume d'appeler des « stylistiques ».

Le second volume du traité de M. B. contient des exercices d'application destinés aux élèves ; c'est que le livre tout entier est sorti de l'enseignement pratique donné par M. B. au séminaire de français moderne de l'Université de Genève. Que vaut la méthode pour l'élève ? C'est un point qui vaudrait d'être examiné dans une revue pédagogique. M. B. me pardonnera de ne regarder ici dans son traité que le livre du maître et le guide du philologue.

J. MAROUZEAU.

Le Gérant : C. KLINCKSIECK.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

« séries
de sur le
emple de
t à celle

es essen-
e mot ce
ni traduit
her dans
l'un con-
éducation
ésultante
l'analyse
parlant ;
e fait de
ation des
illustrer

mais on
ce qu'il
es clas-
ne il est
coutume

l'applica-
l'ensei-
lerne de
un point
me par-
tre et le

Homo, L., 1900. In-8.
Cartonné
Juvenalis, L., explicatif
Lindsay, W., Plaute, tr.
Lucani, M., tique, cor.
Lucreti Car., texte, tra.
Macé, A., L.
Madvig, J. M., duite par
Marouzeau, Prix.....
Masqueray, de la péri.
Meissner, C., de la sour.
5^e édition.
Navarre, O., 1895. In-8.
Prix.....
Niedermann, A. MEILLE
Parmentier, of French
Pascal, C., E., riques de
planches e.
Piquet, F., F., phonétique
tonné.....
Plauti, T. M., commenta.
In-8.....
Plessis, F., In-8.....
Quintiliani, I., commenta.
Recueil Mill., publiés, t.
grecques p.
RES GESTE D., taire de T.
Prix.....
Riemann, O., tion revue
Schiller, H., traduit par
Terenti Afri., tique par F.
— Heeyra. T.
MAS. 1887.
Vars, J., L'A., planches et
Vendryes, J.
Viot, E., Tra., des classes
tonné.....
Weise, F. O., cartonné..
Wex, J., MÉ., H. GOELZER

Extrait du Catalogue général (suite)

Homo, L., Lexique de topographie romaine, avec une introduction de R. CAGNAT. 1900. In-12, avec un plan général colorié de l'ancienne Rome et 6 plans de détail. Cartonné.....	15 fr. »
Juvenalis, D. J., Satira septima. Texte latin publié avec un commentaire critique, explicatif et historique, par J. A. HILD. 1890. In-8.....	5 fr. »
Lindsay, W.-M., Introduction à la critique des textes latins basée sur le texte de Plaute, traduit par J. P. WALTZING. 1898. In-12, cartonné.....	5 fr. »
Lucani, M.-A., De bello civili liber primus. Texte latin publié avec un appareil critique, commentaire et introduction par P. LEJAY. 1894. In-8.....	6 fr. »
Lucreti Cari, T. De rerum natura. <i>Lucrèce</i> , de la nature. Livre IV. Introduction, texte, traduction et notes par A. ERNOUT. 1916. In-8.....	6 fr. »
Macé, A., La Prononciation du latin. 1911. In-12, cartonné.....	4 fr. »
Madvig, J. N., Syntaxe de la langue grecque, principalement du dialecte attique, traduite par N. HAMANT, avec préface par O. RIEMANN. 1884. In-8.....	10 fr. »
Marouzeau, J., Conseils pratiques pour la traduction du latin. 1914. In-12, cartonné. Prix.....	2 fr. »
Masqueray, P., Bibliographie pratique de la littérature grecque, des origines à la fin de la période romaine. 1914. In-8.....	7 fr. 50
Meissner, C., Phraséologie latine, traduite de l'allemand et augmentée de l'indication de la source des passages cités et d'une liste de proverbes latins, par C. PASCAL, 5 ^e édition. 1911. In-12, cartonné.....	8 fr. »
Navarre, O., Dionysos. Étude sur l'organisation matérielle du théâtre athénien. 1895. In-8 avec 2 planches en chromo, frontispice et 22 figures dans le texte. Prix.....	7 fr. 50
Niedermann, M., Précis de phonétique historique du latin, avec un avant-propos par A. MEILLET. 1906. In-12, cartonné.....	5 fr. »
Parmentier, J., A short History of the English Language and Literature for the use of French Students. 1887. In-12, cartonné.....	7 fr. »
Pascal, C., Étude sur l'armée grecque pour servir à l'explication des ouvrages historiques de <i>Xénophon</i> , d'après F. VOLBRECHT et H. KOECHLY. 1886. In-12, avec 3 planches et 20 figures dans le texte. Cartonné.....	5 fr. »
Piquet, F., Précis de phonétique historique de l'allemand, accompagné de notions de phonétique descriptive. 1907. In-12, avec 2 figures et une carte coloriée. Cartonné.....	7 fr. »
Plauti, T. M., <i>Aulularia</i> . Texte latin publié d'après les travaux les plus récents, avec commentaire critique et explicatif, et une introduction par A. BLANCHARD. 1888. In-8.....	5 fr. »
Plessis, F., La Poésie latine de Livius Andronicus à Rutilius Namatianus. 1909. In-8.....	18 fr. »
Quintiliani, M. F., Institutionis oratoriae liber decimus. Texte latin publié avec un commentaire explicatif par J. A. HILD. 1885. In-8.....	6 fr. »
Recueil Milliet : Textes grecs et latins relatifs à l'histoire de la peinture ancienne publiés, traduits et commentés sous le patronage de l'Association des Études grecques par A. REINACH. Tome I. 1921. In-8.....	30 fr. »
RES GESTÆ DIVI AUGUSTI, d'après la dernière recension, avec l'analyse du commentaire de T. MOMMSEN, par C. PELTIER, sous la direction de R. CAGNAT. 1886. In-8. Prix.....	3 fr. »
Riemann, O., Syntaxe latine d'après les principes de la grammaire historique. 6 ^e édition revue par P. LEJAY. 1920. In-12, cartonné.....	15 fr. »
Schiller, H., Mètres lyriques d'Horace d'après les résultats de la métrique moderne, traduit par O. RIEMANN. 1883. In-12, cartonné.....	4 fr. »
Terenti Afri, P., <i>Adelphae</i> . Texte latin publié avec un commentaire explicatif et critique par F. PLESSIS. 1884. In-8.....	6 fr. »
— <i>Heccyra</i> . Texte latin publié avec un commentaire explicatif et critique par P. THOMAS. 1887. In-8.....	6 fr. »
Vars, J., L'Art Nautique dans l'Antiquité et spécialement en Grèce. 1887. In-12, avec planches et 56 illustrations, cartonné.....	7 fr. »
Vendryes, J., Traité d'accentuation grecque. 1904. In-12, cartonné.....	7 fr. »
Viot, E., Traité élémentaire d'accentuation latine, suivi d'un questionnaire à l'usage des classes, 4 ^e édition publiée par les soins de P. VIOLLET. 1888. In-12, cartonné.....	2 fr. »
Weise, F. O., Les Caractères de la Langue latine, traduit par F. ANTOINE. 1896. In-12, cartonné.....	6 fr. »
Wex, J., Métrologie grecque et romaine, traduit par P. MONET, avec préface par H. GOELZER. 1886. In-12, cartonné.....	5 fr. »

Bibliothèque C. KLINCKSIECK, 11, rue de Lille, PARIS, VII^e.

Mises en vente:

CORPUS INSCRIPTIONUM SEMITICARUM

ab Academia Inscriptionum et Litterarum Humaniorum conditum atque digestum

PARS QUARTA

Inscriptiones Himyariticas et Sabaeas continens

TOMUS II

FASC. 3 (pp. 190 à 300) : Inscriptiones Sabaeae ceteris major, deis dedicatae (492-543).

FASC. 4 (pp. 301 à 390) : Inscriptiones Sabaeae minoribus deis dedicatae (544-595).
TABULAE (Tab. XVIII-XXXV).

Les 2 fascicules de texte in-4 et le fasc. d'Atlas in-fol. cart. se vendent ensemble.

Prix : 75 fr. + majoration de 75 % 131 fr. 25.

TRAITÉ DE STYLISTIQUE FRANÇAISE

Par **Ch. Bally**

Professeur à l'Université de Genève

SECONDE ÉDITION

Deux Volumes (xx + 331 et viii + 264 pages) in-8 cart. Prix 24 fr.

Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes

NOUVELLE SÉRIE, ANNÉE ET TOME XLVI (1922)

Prix de l'abonnement aux 4 livraisons trimestrielles :

Paris : 35 fr. ; Départements : 37 fr. ; Étranger : 40 fr.

Prix des années écoulées (Tomes I à XLV : 1877 à 1921), le volume 40 fr.

(Aucune livraison n'est vendue isolément.)

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE

DES

ANTIQUAIRES DE FRANCE

1922 1^{er} et 2^e trimestres.

Prix de l'abonnement aux 4 livraisons trimestrielles :

PARIS : 16 fr. ; DÉPARTEMENTS : 18 fr. ; ÉTRANGER : 20 fr.

(Aucune livraison n'est vendue isolément.)

BULLETIN DES ACQUISITIONS

DU

**DÉPARTEMENT DES IMPRIMÉS DE LA
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE**

— Livres Étrangers, Livres Anciens et Cartes —

(fait suite au Bulletin mensuel des publications étrangères)

46^e Année : 1922

Prix de l'abonnement annuel :

Paris : 8 fr. ; Départements : 9 fr. ; Étranger : 10 fr.

(Aucune livraison n'est vendue isolément.)

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.